

Le Symboliste : journal
hebdomadaire paraissant le
jeudi / réd. Jean Moréas ; dir.
Gustave Kahn

| . Le Symboliste : journal hebdomadaire paraissant le jeudi / réd.
Jean Moréas ; dir. Gustave Kahn. 1886-10-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

no Z
244 A.



6-9-20

Monsieur

Comme je confiais à Monsieur Jean de Gourmont la grande difficulté que j'avais de retrouver les œuvres non brimées de Jules Laforgue, à dessein de les publier — ayant un éditeur et l'autorisation nécessaire — et que je lui parlais de la bibliographie donnée par vous, et qui est la seule exacte, Monsieur Jean de Gourmont me dit que, m'adressant à vous de sa part, je pourrais obtenir de votre amabilité

les quelques renseignements dont j'ai besoin. Je me permets donc de vous les demander, escomptant votre si grande bienveillance dont me parla à plusieurs reprises Laurent Tailhade, et vous priant de considérer comme non avenue cette lettre, si elle doit vous causer le moindre ennui.

Je n'ai pu retrouver dans aucune grande bibliothèque la collaboration de Laforgue à la Revue libre, la Revue anarchiste et l'Art et la Mode. Pourriez-vous me donner la nature de cette collaboration, et dans le cas où vous posséderiez quelques unes de ces revues, me les communiquer pour une journée ?

Le Symboliste

Journal hebdomadaire

7-30 octobre 1886



Les quatre numéros de ce journal, dont les exemplaires sont d'une insigne rareté, ont paru au cours du mois d'octobre 1886 ; nous les réimprimons d'après l'exemplaire de Paul Éluard.

Gustave Kahn, reniant *le Décadent*, auquel il avait collaboré après son retour d'Afrique en 1885, publia un violent manifeste dans *le Figaro*. Nanti des capitaux des éditeurs Tresse et Soirat, il fonda ce journal à 15 centimes. Partant tout de suite en guerre contre *le Décadent*, il utilise une fraction très appréciable des collaborateurs de ce dernier (Laforgue, Moréas, Paul Adam, etc.), ceux qui ne se rattachaient pas à Verlaine et à Mallarmé. Les deux journaux se portèrent des coups qui devinrent mortels, pour l'un comme pour l'autre. Anatole Baju se vit contraint de réorganiser *le Décadent* ; Gustave Kahn prendra une revanche éclatante et facile avec *la Vogue*, toute l'époque étant alors lancée sur le symbolisme et le défrichage ayant été fait par Baju et ses amis.

Si ces quatre numéros sont extrêmement riches en documents sur les luttes intestines des deux revues, il convient toutefois de considérer *le Symboliste* comme un journal de combat et ses articles pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des pamphlets.

« Le symbolisme est grand et Moréas est son prophète » ; Moréas ne rate pas son rôle de bateleur mirifique, son style est « décadent », et il est encore très mal renseigné (témoin son article sur les peintres impressionnistes, où il ne fait qu'admirer et citer Fénéon).

Le rôle de Fénéon par contre, est remarquable ; il est le seul à préférer Rimbaud à tous les poètes de son temps, un Rimbaud « au masque de paysan assassin », dont l'œuvre est « hors de toute littérature et, probablement, supérieure à toute ». Il est encore plus à son aise avec les peintres, et c'est le cas unique du critique qui trouve toute substance en lui-même. Il a vingt-cinq ans, ses critiques sont inflexibles et sans bavures, écrites dans une langue concise, technique et ingénieuse dont il est l'inventeur et qui ne s'apparente à nulle autre. *Le Musée du Luxembourg* est un texte

fulgurant qui se termine par ces mots : « Nous applaudirions à un incendie assainissant le hangar luxembourgeois, si ne s'accumulaient là les documents indispensables aux monographies futurs de la bêtise au XIX^e siècle. »

De Gustave Kahn, deux longs articles : *la Difficulté de vivre*, et *Théâtre*; une longue pré-originale de Verlaine : *Bouquet à Marie*. Trois pièces, dont l'une concerne le théâtre et une autre la peinture, sont de Jules Laforgue; il a vingt-six ans et mourra moins d'un an plus tard. Camille de Sainte-Croix, Jean Ajalbert (arriviste et répandu, plus réaliste que symboliste), Paul Adam (qui signe aussi Jacques Plover), Francis Poictevin (disciple des Goncourt, ami très cher de Verlaine, dont Fénéon, Gourmont, Ch. Morice font très grand cas), Charles Vignier (« poète et psychophysicien »; c'est un curieux personnage, et certainement celui qui essaie le plus précisément de cerner les désirs des symbolistes), sont les principaux responsables de cette précieuse feuille.

Notons, parmi les importants articles de critique, deux pages concernant la légende de Rimbaud, que l'on dit massacré au Harrar, et relatant l'opinion désinvolte d'Anatole France sur lui. Relevons également les très intéressantes publicités pour les ouvrages publiés chez Tresse et Stock, Soirat, et même Vanier (qui continue cependant à s'intituler dans le *Décadent* « éditeur des modernes et des décadents »), et pour la *Vogue*.

Le Symboliste est la charnière indispensable entre le *Décadent* et la *Vogue*.

The four sole ever published issues of the most interesting of the Symbolist reviews. Launched by Gustave Kahn, it embarked in a violent controversy with le Décadent, drawing to its side most of this latter contributors, such as Laforgue, Moréas, Paul Adam, those who refused allegiance to Verlaine and Mallarmé.

It therefore should be read as a pamphlet. Two pages are dedicated to Rimbaud's legend and relate Anatole France's off-hand appreciation of the poet.

Un volume in-folio, relié, 16 pages.
Documents joints.

Fr. F. 120.

LE SYMBOLISTE

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE JEUDI

GUSTAVE KAHN
Directeur.

JEAN MORÉAS
Rédacteur en chef.

PAUL ADAM
Secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS	
PARIS.....	un an... 10 Fr.
Id.	six mois 5 Fr.
DÉPAR.....	un an... 12 Fr.
Id.	six mois 6 Fr.
ÉTRANGER..	un an... 15 Fr.
Id.	six mois 7 Fr. 50

On s'abonne chez M. SOIRAT, rue Montmartre, 146
où les Bureaux

ABONNEMENTS	
PARIS.....	un an... 10 Fr.
Id.	six mois 5 Fr.
DÉPAR.....	un an... 12 Fr.
Id.	six mois 6 Fr.
ÉTRANGER..	un an... 15 Fr.
Id.	six mois 7 Fr. 50

SOMMAIRE

- I. M. JEAN MORÉAS : *Chronique.*
- II. *Avis de la Rédaction.*
- III. M. PLOWERT : *Parentèses et Incidences.*
- IV. M. PAUL ADAM : *La Presse et le Symbolisme.*
- V. M. JEAN MORÉAS : *Réponse à M. A. France.*
- VI. M. FÉLIX-FÉNÉON : *Les Illuminations d'Arthur Rimbaud.*
- VII. M. JEAN AJALBERT : *Timbale milanaise.*
- VIII. M. FRANCIS POICTEVIN : *Seuls.*

CHRONIQUE

« ...Sous le poids de ciels aplanés, aux véhémentes clartés de lampadaires, monstrueuses et bigles les maisons bordent la rue. Au trot clopé de hongres et de cavales pies, les roues des véhicules se tarrabalent; cà, les piboles sonnent les sauts enlumines des bouffons, là, les bouches équivoques de glabres marmonneux clament la vertu des babiotes. En longue talare, cols tors, mentons pelus de deux coudées, ou squirreux, ou pouacres, des gentlemen. A sourires abortifs, à toisons conquises, des femmes folles de leur corps; ancyloglottes aux divans et mysourides par les plessis d'ombres, des femmes folles de leur corps; des femmes folles de leur corps, en faille bardocuculées. Et, cauquemarres séculiers épris d'orbes amphicurtés, brelandiers aux phalanges expertes, scribes de maltalents perturbés, trafiqueurs de décrétales politiques, agioteurs au trébuchet, clercs affineurs, nata-toires sires, livrelofres du canton de Vaud, tondeurs d'ânes, guérisseurs de fièvres quartes sur l'heure, écorcheurs d'anguilles par la queue, — sous la clarté véhémentes des lampadaires, parmi les bigles et monstrueuses architectures, — aux morsures superflues de malitornes Tenites s'abvolent... »

— Mais, interrogea Vondervotteimittiss, de quel pays de fables voulez-vous parler?

— Du boulevard des Italiens, tout simplement, répondit Fortunato.

— Mais votre peinture est fausse de tout point.

— Monsieur Vondervotteimittiss, reprit Fortunato, l'objectif n'est que pur semblant, qu'apparence vaine qu'il dépend de moi de varier, de transmuier et d'anéantir à mon gré.

— JEAN MORÉAS.

AVIS DE LA RÉDACTION

LE SYMBOLISTE publie :

Des Articles de science et de sociologie, de M. CHARLES HENRY,

Des Essais sur l'Art, de MM. FÉLIX-FÉNÉON et JULES LAFORGUE,

Des Actualités, de M. JEAN AJALBERT,

Un Courrier musical, de M. GASTON DUBREUILH.

Des Chroniques, Nouvelles et Poèmes, de MM. MAURICE BARRÈS, EDOUARD DUJARDIN, J.-K. HUYSMANS, STÉPHANE MALLARMÉ, FRANCIS POICTEVIN, PAUL VERLAINE, CHAULES VIGNIER et TEODOR DE WYZEWA.

PARENTÈSES & INCIDENCES

LES MARCHANDS DE DÉCADENCE. — A la suite de longues et répétées controverses sur le *Thé chez Miranda*, la discussion fut à nouveau engagée à propos des théories émises par certains écrivains de la *Revue Indépendante* (1884-85) et de la *Vogue*. Or, de ces écrivains qui luttent déjà depuis plusieurs années, peuvent être consultés les articles suivants : *L'Esthétique scientifique* de Charles Henry, *la Suggestion en Art* de Charles Vignier (*Revue Contemporaine*, année 1885); de Jean Moréas, deux articles sur le Symbolisme, l'un paru au *XIX^e Siècle*, en août 85, l'autre au *Figaro*, tout récemment; de Gustave Kahn, un article paru ce mois-ci dans *l'Événement*; ainsi que plusieurs notes bibliographiques publiées dans la *Revue Indépendante*, par Félix Fénéon. Pour la première fois et définitivement ces articles formulaient, en des agencements divers, les principes fondamentaux de l'évolution littéraire que ce journal doit affirmer.

L'affaire devenant bonne en librairie, les industriels ordinaires de folioles de rive gauche bâclèrent des placards et visitèrent les antichambres des rédactions. Ce fut une débagoulée de turlupins et de bas-bleus connus par des paquets d'imprimerie commerciale, auxquels vinrent s'adjoindre quelques bons naïfs et des jouvenceaux aisés. Le respect de nos convictions et notre moralité littéraire nous obligent à déclarer de nouveau que nous n'avons rien de commun avec ces marchands de décadence.

LES VOLTES DE M. BAJU. — Pour éviter les équivoques suscitées dans la presse quotidienne par les elucubrations des rédacteurs familiers du *Décadent*, M. Gustave Kahn accepta en principe, sur la demande de M. Baju, d'entrer avec ses amis dans la rédaction de ce journal, à la condition expresse que certains des collaborateurs ordinaires seraient exclus pour les motifs ci-dessus désignés. Le n° 25 du *Décadent* parut donc sous ces conditions M. Anatole Baju ayant cru pouvoir proposer à l'élaboration du numéro suivant un retour des individualités évincées, les écrivains de la *Vogue* se retirèrent. Par conséquent, le passé comme l'avenir de ce journal ne nous concernent en rien.

CONTUMÉLIES ILLUSTRÉES. — De *l'Univers illustré* le reporter jappe :

« Les décadents ont fait parler d'eux ces temps derniers. Les aimables (?) jeunes hommes avaient délégué le décadent Jean Moréas au *Figaro* pour y faire une déclaration de principes.

« La littérature décadente s'appellera désormais le Symbolisme, et l'école des décadents, école symbolique. La presse tout entière a marché comme un seul homme : le Symbolisme est grand et Moréas est son prophète. » (*L'Univers illustré*, numéro du 2 octobre.)

Puis, après ces paroles saines et sagement devineuses, le Gérôme note de pornographie, le *Thé chez Miranda* et attribue un sonnet vaguement pervers à

M. Moréas. Il faut être à bout d'arguments pour user de ces façons non moins surannées que malhonnêtes. Notre homme, il est vrai, consomme sa provision de pastilles du sérail en l'honneur de Paul de Kock, et il s'ex-tasie devant l'éternel amoureux aspergé par les liquides des vases nocturnes, ou heurté brusquement d'un volet qui s'ouvre. Est-ce bien supérieur à notre art, cela?

MONSIEUR AU-JOUR-LE-JOUR. — M. Mermeix eut toujours pour la langue française une sollicitude filiale. Fortuitement ce Ballerich apprend les attentats dont elle fut, cette année, victime. Ils émeut, et, devant le cadavre de sa mère assassinée, fait fumer l'encens de ces phrases : « Il faut recommencer à rouler chaque matin la pierre qui retombe le soir. Le mois d'octobre voit revenir pour nous le travail forcé quotidien. Adieu les belles journées de farniente ! En sortant de mon engourdissement d'été j'apprends... » Puis il narre le crime, stigmatise deux des chefs de la bande, MM. Verlaine et Mallarmé (*la France*, numéro du 6 octobre). Tout cela sur le vu d'un tolichon journal pseudo-symboliste et trop réellement *Décadent*. Vraiment cet autre Dubrujeau semble quelque retardataire gazetier départemental, confiné dans sa bourgade et qui n'a pas lu les articles où la bénévolence du *Figaro*, de *l'Événement*, du *Cri*, du *Temps*, de la *Justice*, etc., lui fournissait le moyen de grimer d'un semblant d'érudition son ignorance.

SCHIOMACHIE LIMOSINE. — Dans la *République Française* du 3 octobre, M. Gustave Isambert s'étonne que nous nous réclamions de Rabelais. Il écrit :

« Une fréquentation de trente ans avec Rabelais est cause du soubresaut sérieux que je ressentis de mon côté.

« — Où diable Rabelais a-t-il patronné le Symbolisme ! m'écriai-je.

« Et mon ami Ranc, doucement : Peut-être dans le chapitre de l'Écolier limousin. »

Si M. Isambert vit depuis trente ans dans la fréquentation de Rabelais, il est singulier qu'il n'ait pas encore constaté le caractère quidditativement symbolique de son œuvre.

Quant au style, l'immémoriale sciede de l'Escholier limosin ne saurait rien prouver. Rabelais, bonnement, se badelaurait là de ses propres procédés en les exagérant, jovial. Entre mille voici quelques obsolètes vocables de sa façon : otacuste, lycrin, astome, uranopète, zythe, péricharie, anagnoste, lucerne, flamivore, tenel, caté-gide, agélaste, furt, hypernéphéliste, acut, cranocolapte, manigoule, compacture, spadonique, caprimulgue, acamas.

Nous espérons retrouver bientôt ces mots dans le *Voltaire* sur la signature de M. A. Ranc.

PLOWERT.

La Presse et le Symbolisme

Ainsi que toutes les innovations artistiques devancières, la révélation formulée du Symbolisme fut prétexte aux injures et aux lourdes ironies des journalistes. La peur d'entreprendre un effort intellectuel, d'avoir à s'initier et à concevoir des idées non vulgaires les commotionna et en fit de loquaces ennemis. Seuls, MM. Sutter Laumann et Anatole France écrivirent de plus raisonnables critiques. Nous y répondrons. Quant aux quelconques reporters dont la brutale ignorance se manifesta, nous nous garderons ici, jugeant leur langage pur défaut d'éducation, de tenir envers ces gavroches mal appris le rôle de gouvernante anglaise.

Fol. 2
277 - A

En plusieurs articles fortement documentés, à la *Justice* et au *Temps*, MM. Sutter Laumann et Anatole France essayèrent d'établir l'insuccès fatal de notre tentative. Leurs arguments ne paraissent point péremptoires.

C'est d'abord une bien longue et bien inutile dissertation sur le sens exact du mot *décadent*, ce sobriquet dont deux hommes d'esprit, MM. Vicaire et Beauclair, l'ont tiré, en manière de parodie, les tendances récentes. De très jeunes gens relevèrent ce titre, s'unirent sous ce mot. Inhabiles à écrire comme à penser, ils composèrent des œuvres où s'érigent d'excellentes intentions, mais qui ne signifient pas de talents encore appréciables. Malicieusement on confondit avec eux les réelles personnalités du mouvement symboliste, on attribua à ceux-ci les œuvres de ceux-là et réciproquement. A l'encontre des théories de M. Jean Moréas, on présenta celles de MM. Baju et Ghil et, sans citer la *Vogue*, seule revue admise, on reproduisit à grand fracas d'exorcismes les diaboliques naïvetés du *Scapin* ou du *Décadent*. C'était une façon habile de simplifier la tâche.

Qu'on le sache donc : à notre avis, la Décadence littéraire régna pendant le XVII^e et le XVIII^e siècles jusques à Chateaubriand. Les vrais décadents sont les classiques au parler si pauvre, dénué de toute puissance sensitive, de couleur, de joaillerie, de psychologie et de concision. La phrase de cette époque sonne creux ; rien ne git en dessous ; le pur délayage y coule, s'y décompose, devient un liquide fade et dégoûtant. Et les gens du XVIII^e ne dépassèrent pas en talent le bon journalisme. Il faut excepter l'*Esther* de Racine, Saint-Simon, La Bruyère. Le reste ne vaut guère lecture. Corneille écrit des choses de ce genre :

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres ;

et Racine répète sept fois la même rime dans un acte de *Phèdre*. Cela, après le vocabulaire si riche de Rabelais, de Villon, de Montaigne, des Chansons de geste ; cette phrase monotone, après les admirables périodes du *Pantagruel*, les grandioses simplicités de la mort de Roland, les puissances suggestives et mélodiques des ballades. Le meilleur de ces rhéteurs, La Bruyère, lui-même, a consacré tout un chapitre au regret des anciennes expressions.

Par suite, nous répudions absolument ce titre : *Décadence*, puisque nous cultivons précisément une littérature contraire à celle de ces écrivains.

« Faut-il être, oui ou non, initié pour saisir les beautés de cette langue nouvelle ? » demande le chroniqueur littéraire de la *Justice*.

En cela, il est des distinctions. Ou bien le sujet choisi comporte des spéculations métaphysiques, des évocations suprêmes que ne peuvent dignement traduire les proses habituelles, simples outils de langage, formes usées, élargies par l'abus et où la pensée flotte sans consistance comme sans précision : — alors s'impose l'emploi d'un style hiératique, aux termes symboliques et rares, capables de ceindre nettement l'idée, de la sertir par des gemmes qui fixent l'attention, la maintiennent quelque temps liée à la pensée, en sorte que celle-ci apparaisse, non pas superficiellement, mais avec ses sources, ses lointains, ses dérivations, ses buts, avec tout ce qu'elle peut contenir ou suggérer. Ou bien la matière de l'œuvre est une simple représentation du monde, de la vie imaginative ; et alors le style convenu lui sied, s'adapte merveilleusement, et l'emploi du symbolisme serait en tous points défectueux. Nous revendiquons, par conséquent, le droit d'écrire sous deux formes, suivant la nature des sujets. La plupart de nos œuvres seront accessibles aux lettrés ; les autres, les prétérées, celles du Grand Art, seront écrites pour les dilettanti compréhensifs que ne terrifiera point l'originalité de l'emblématique et qui, afin de multiplier leurs sensations — la joie sublime — s'occuperont à sonder et à percevoir toutes les richesses du symbole.

D'ailleurs, les symboles sont-ils aussi peu intelligibles qu'on le voudrait faire accroire ? Cette phrase du *Théâtre chez Miranda* que publièrent avec des rires niais les manœuvres de la presse : *C'est l'hivernale nuit, et ses buées, et leurs doux comas*, en quoi saurait-elle le moins du monde paraître incompréhensible ? Hivernal veut bien dire « d'hiver ». Le Larousse des écoles émet cet avis. La buée, c'est « la vapeur qui se dégage ». Le coma est « une sorte de sommeil léthargique » caractérisant avec justesse ces buées immobiles dans l'air. Franchement, les gens qui ne purent comprendre cette phrase, on les peut tenir pour tout à fait ignares en leur dialecte.

Malheureusement, le public suit l'opinion de son journal, et le journaliste a horreur du neuf, parce que, pour chroniquer sur ce neuf, l'obligation lui viendrait de forger des clichés inédits, de travailler un peu. Voilà le motif qui retardera peut-être l'essor de la nouvelle école.

En outre, l'écriture et la compréhension symboliques exigent une somme de connaissances bien plus considérable que n'en demande la perfection des autres systèmes littéraires. Le naturalisme a consisté surtout dans la collection des faits quelconques de la vie journalière, amassés, enfilés les uns aux autres et unis sous la couverture jaune d'un volume Charpentier. Nous demandons autre chose. Nous demandons aux écrivains qui adopteront

nos théories une science complète de la langue et des langues mères, la recherche du mot exact qui, sous sa forme unique, réunira la matière de trois ou quatre phrases actuelles. S'ils mettent de la lumière dans leurs livres, il faut qu'elle éclate, qu'elle vibre, qu'elle se tamise, qu'elle brille ; leurs étoffes doivent se plier, étendre leurs teintes et les rompre ; les sensations doivent être complexes et unes cependant ; le personnage doit vivre en dedans et y construire le monde extérieur d'après sa conformation spéciale ; et, comme le rêve est indistinct de la vie, il leur faudra peindre l'état de rêve aussi bien que l'état d'hallucination, aussi bien que les rêves constants de la mémoire ; puis rythmer la phrase selon l'allure de l'idée ; employer certaines sonorités pour telle sensation, certaine mélodie pour telle autre ; proscrire les sons qui se répètent sans harmonie voulue ; rappeler une idée exprimée d'abord par un vocable d'autre valeur mais semblable d'assonance à la première expression.

La frayeur d'entreprendre ces études subtiles nous fera longtemps honnir par les confrères. Mais ce ne semble qu'une affaire de temps. La suprématie du Symbolisme s'affirmera, nécessairement, fatalement, parce qu'elle est la plus artistique des théories.

Quant au reproche de ne pas marcher avec les idées modernes, cela signifie-t-il que nous ayons tort de ne pas écrire pour les boutiquiers auxquels le pouvoir est actuellement échu, ou pour recréer les plèbes ?

Nous ne croyons plus aujourd'hui que l'artiste soit spécialement un pitre destiné au plaisir des foules, anxieux de lire au visage public les désapprobations, et prêt à changer sa grimace si l'on feint de sourcilier. Sa mission vise de plus hautes espérances. A la foule de le suivre, de le comprendre, de s'immiscer à lui, de compliquer ses propres sensations en goûtant les siennes. Lui ne doit composer que pour lui, c'est-à-dire pour l'art qui brûle en lui, et qu'il objectivera. Tant pis si, par leur bestialité, les foules restent sourdes et aveugles.

La vie moderne ne nous demeure point interdite, ainsi que le pense M. Sutter Laumann. Mais il sera permis de transfigurer dans une synthèse autre que celle donnée jusqu'à ce jour par l'impressionnisme du roman. Nous ne la peindrons pas telle qu'elle se subjective dans la cervelle du palefrenier ou du peintre d'enseignes, mais telle que nous la fera notre rétine individuelle, notre vision plus largement embrassante. Nous y introduirons les fantômes du rêve, de l'hallucination, du souvenir, les évocations imaginaires, parce que cela se trouve dans la vie et la fait. Et si nous reprenons les époques anciennes et les hommes anciens, les religions, ce prouvera que nous marchons encore avec l'Art. L'art des temps persiste tout entier dans les temples et les cathédrales. Qu'on nous montre un monument artistique des serfs ou des bourgeois, il faudra s'en tenir à la guillotine et à la Bourse !

Pourquoi penser connaître mieux l'employé de bureau que l'archer du XV^e siècle ? Ils suivent les mêmes instincts : ils vont à la taverne et à la gouge. Identiques, leurs aspirations se bornent à cela. Seuls les accessoires changèrent. Aussi ignobles paraissent-ils l'un que l'autre, avec cette différence que l'archer possédait une brutale grandeur inconnue à l'employé, plus hypocrite, qui fait simulacre de raison et de pensée, se proclame franc-maçon, opportuniste, athée, — et s'estime pour cela.

Au reste, nous ne revenons pas en arrière. Plus une civilisation s'affine et plus elle tend à multiplier ses sensations, ses sources de joie. Notre littérature a ce but.

— PAUL ADAM.

UNE RÉPONSE

Dans le *Temps* du 26 septembre, M. Anatole France commenta longuement le si discuté manifeste du *Symbolisme* publié dans le *Figaro* par notre rédacteur en chef. M. Jean Moréas adressa à M. Anatole France la lettre suivante :

Paris, le 27 septembre 1886.

Monsieur et cher confrère,

J'ai lu avec le plus grand intérêt votre si docte dissertation à propos de mon article sur le *Symbolisme* publié par le *Figaro* ; et ce me fut une bien agréable surprise que cette critique de fin lettré parmi toutes les injures dont les chironactes de la Presse m'accablent depuis quelque temps. Après cela, vous permettez, monsieur, que j'essaie de me justifier sur certains points de votre critique :

Vous voulez, monsieur, que j'écrive Comynes et non Commynes. Pourquoi ? Les deux orthographes sont également employées : Littré, Michelet, et bien d'autres, écrivent Commynes. Plus loin, monsieur, vous comparez le style de ce conseiller de Louis XI à celui de M. Thiers. Cet ingénieux paradoxe, je l'accepte, car il me sert : il pourrait prouver une fois encore quelle vertigineuse décadence suivit notre langue depuis le quinzième siècle. Quant à Ruteboeuf, souffrez que je m'étonne de votre indifférence : « Je ne parle pas de Ruteboeuf, dites-vous, que je n'ai guère pratiqué. » Il me semblait cependant que le « doux trouvère » avait droit à l'estime de tout bon poète.

Certes, vous avez, monsieur, très habilement défendu contre moi Vaugelas, ce gentilhomme qui aimait les beaux dis-

cours. J'ai encore feuilleté, hier, ses *Remarques*, et j'ai le malheur de persister dans mon erreur : je le trouve pernicieux et très « tyrannique », ce gentilhomme de l'Académie, vous aurez beau dire, monsieur.

Vous exprimez, monsieur, le désir de savoir ce que je pense de Lycophron que vous jugez « ésotérique autant que possible et suffisamment complexe. » Je suis tout à fait de votre avis, et je trouve même son poème d'ALEXANDRE extrêmement délicieux. Mais là où j'oserais vous contredire, monsieur, c'est lorsque vous dites que « la poésie hellénique vivait d'imitations. » Je pense qu'Eschyle, par exemple, Sophocle et Euripide sont des poètes de tout point dissemblables ; ils furent aussi tous trois de parfaits révolutionnaires à leur époque. Quant à la plupart des poètes de l'ANTHOLOGIE, j'avoue ne pas professer pour eux une admiration superlative.

Dois-je maintenant me plaindre, monsieur, de ce que vous avez pu conclure de mon article relativement à M. Théodore de Banville. Il ne me semble pas être si « en querelle » avec ce maître. Tout au contraire, je crois avoir suffisamment prouvé par des extraits que dans son admirable *TRAITÉ DE POÉSIE*, M. de Banville a préconisé toutes les réformes rythmiques que nous avons le courage de réaliser, en ce moment, mes amis et moi.

Voilà, monsieur, tout ce que je voulais vous dire ; car, pour le reste, la plus proluxe controverse ne saurait aboutir. Vous admirez Lamartine, monsieur, tout en estimant, j'aime à le croire, Charles Baudelaire ; et moi j'admire Baudelaire tout en estimant Lamartine. L'ultime explication de nos dissidences est, peut-être, là.

Je finis, monsieur et cher confrère, en vous priant d'agréer l'hommage de mes meilleures sympathies.

JEAN MORÉAS.

LES ILLUMINATIONS

D'ARTHUR RIMBAUD (1)

... et avec des rythmes instinctifs,
je me flattai d'inventer un verbe poé-
tique accessible, un jour ou l'autre, à
tous les sens. Je réservais la traduc-
tion. (A. R.)

Un liminaire de M. Paul Verlaine veut renseigner sur M. Arthur Rimbaud : ce disparu vaguerait en Asie, se dédiant à des travaux d'art. Mais les nouvelles sont contradictoires : elles le dirent marchand de cochons dans l'Aisne, roi de nègres, raccolleur pour l'armée néerlandaise de la Sonde. Ce printemps, la *REVUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES* annonçait le « décès » de M. Arthur Rimbaud, poète et agronome. A la même époque, M. Bourget tenait d'Anglais qu'il était mort, récemment, en Afrique, au service de trafiquants d'arachides, d'ivoire, de peaux. FEU ARTHUR RIMBAUD, — le dénomma un somnambule de LA VOGUE. Et tandis que l'œuvre, enfin publiée, enthousiasme plusieurs personnes et en effare quelques autres, l'homme devient indistinct. Déjà son existence se conteste, et Rimbaud flotte en ombre mythique sur les Symbolistes. Pourtant des gens l'ont vu, vers 1870. Des portraits le perpétuent : M. Verlaine rappelle celui de M. Fantin dans COIN DE TABLE et en promet un de M. J.-L. Forain. La photographie même l'immobilisa, et d'après elle, M. Blanchon grava le portrait enclavé dans LES POÈTES MAUDITS. Le masque est d'un ange, estime M. Verlaine : il est d'un paysan assassin. Pour clore cette iconographie, voici, au mur de la *REVUE WAGNÉRIENNE*, une graphide non encore signalée, d'Edouard Manet : un louche éphèbe, debout, appuyé à une table où un verre de cabaret et une tête d'ivrogne.

LES ILLUMINATIONS. — Ce sont, soudainement apparues, achevées en des chocs aux répercussions radiantes, des images d'une beauté bestiale, énigmatique et glorieuse suscitant du sang, des chairs, des fleurs, des cataclysmes, de lointaines civilisations d'un épique passé ou d'un avenir industriel.

Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plates-formes, au milieu des gouffres, les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'éroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centaures séraphiques évoluent parmi les avalanches. Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques et de la rumeur des perles et des conques précieuses, la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels. Sur les versants, des moissons de fleurs grandes comme nos armes et nos coupes, mugissent. Des cotéges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs têtent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la Lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites.

Parfois le lyrisme s'enfle en folie ; les mots se massent chaotiquement, et derrière eux se creusent des espaces d'abîme.

Oh ! le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas).

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

(1) Publications de LA VOGUE, Paris, 4, rue Laugier. 1 vol. de 100 pp. in-8.

O douceurs, ô monde, ô musique! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, — ô douceurs! — et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques... — Le pavillon...

Certaines pages documentent une vie intime, des détraquements saturniens, et deviennent presque anecdotes : **MATINÉE D'IVRESSE, TANT QUE LA LAME N'AURA... CONTE, VAGABONOS.**

Un soir il galopait fièrement. Un génie apparut, d'une beauté ineffable, inouïable même. De sa physionomie et de son maintien ressortait la promesse d'un amour multiple et complexe! D'un bonheur indicible, insupportable même! Le Prince et le Génie s'anéantirent probablement dans la santé essentielle. Comment n'auraient-ils pas pu en mourir? Ensemble donc ils moururent.

Et de déconcertantes incidentes rompant et bifurquant le récit, des visions d'ambiguë luxure, des phrases d'une bouffonnerie ténébreuse :

Toutes les monstruosité violent les gestes atroces d'Hortense. Sa solitude est la mécanique érotique: sa lassitude, la dynamique amoureuse. Sous la surveillance d'une enfance, elle a été, à des époques nombreuses, l'ardente hygiène des races. Sa porte est ouverte à la misère. Là, la moralité des êtres actuels se décorpore en sa passion ou en son action. — O terrible frisson des amours novices sur le sol sanglant et par l'hydrogène clarteux! trouvez Hortense.

Ce soir à Circeto des hautes glaces, grasse comme le poisson, et enluminée comme les dix mois de la nuit rouge, — (son cœur ambre et sponck), — pour ma seule prière muette comme ces régions de nuit et précédant des bravoures plus violentes que ce chaos polaire.

Mais, réfléchir. Citons donc, et qu'on voie encore, en des phrases évocatoires, la réalisation du lourd projet dont s'épigraphient ces notes.

Les lampes et les tapis de la veillée font le bruit des vagues, la nuit, le long de la coque et autour du steerage. La mer de la veillée, telle que les seins d'Amélie. Les tapisseries, jusqu'à mi-hauteur, des taillés de dentelle, teinte d'éméraude, où se jettent les tourterelles de la veillée... La plaque du foyer noir, de réels soleils des grèves: ah! puits des magies: seule vue d'aurore, cette fois.

Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

Je répondais en ricanant à ce satanique docteur, et finissais par gagner la fenêtre. Je créais, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur lux nocturne.

Toutes les femmes qui l'avaient connu furent assassinées. Quel saccage du jardin de la beauté! Sous le sabre, elles le bénirent. Il n'en commanda point de nouvelles. — Les femmes réapparurent.

Il tua tous ceux qui le suivaient, après la chasse ou les libations. — Tous le suivaient.

Il s'amusa à égorger les bêtes de luxe. Il fit flamber les palais. Il se ruait sur les gens et les taillait en pièces. La foule, les toits d'or, les belles bêtes existaient encore.

Quand (vers 1874), sur des tables d'auberge ou des bordages de paquebots, s'écrivaient LES ILLUMINATIONS, Arthur Rimbaud, âgé de quelque vingt ans, atteignait sa vieillesse littéraire. Quatre ans plus tôt il avait inventé une poésie et orchestré l'Océan aux strophes du BATEAU IVRE. Un obscur typographe brabançon lui tira quelques exemplaires vite détruits d'UNE SAISON EN ENFER. Et ce fut tout. Il s'évada des Lettres et des hommes (les femmes, dit la chronique nuncupative l'avaient peu préoccupé), cherchant en des voyages hasardeux à dissiper l'hallucination où se suppliciait son génie. — Mais, parti, subsista la sigillaire influence de cet enfant dans toute l'œuvre de son aîné, M. Verlaine, à qui l'avait lié un commerce fraternel. Son œuvre propre est enfin connue, et un clan d'écrivains campe sur cette terre novale.

Les feuillets, les chiffons volants de M. Rimbaud, on a tenté de les distribuer dans un ordre logique. D'abord des révolutions cosmiques, et s'ébat sa joie exultante et bondissante, aux tumultes, aux feux. Puis des Villes monstrueuses: une humanité hagarde y développe une féerie de crime et de démence. De ces décors, de ces foules s'isole un individu: exaltations passionnelles tôt acescentes et âcres, et déviées en érotismes suraigus. Une lithophilie le prostre. Il appète une vie végétative: quelques silhouettes d'êtres humbles errent, des jardins de banlieue bruxelloise fleurissent, pâlement nuancés, dans une tristesse dolente. A la primitive prose souple, musclée et colorée se sont substituées de labiles chansons murmurées, mourant en une vague de sommeil commençant, balbutiant en un hénin gâtisme, ou qui piaulent. Brusque, un réveil haineux, des sursauts, un appel à quelque bouleversement social glapi d'une voix d'alcoolique, une insulte à cette Démocratie militaire et utilitaire, un ironique et final: En avant, route!

Œuvre enfin hors de toute littérature et, probablement, supérieure à toute.

FÉLIX-FÉNEON.

ACTUALITÉS

TIMDALE MILANAISE

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger, où s'allongent d'inextricables macaronis, où s'échafaudent les cylindriques mortadelles? Connais-tu Venise, la gondolante, et la Rome papale? Alors, tu ne peux ignorer Milan, la tige de botte italienne. C'est là que je voudrais vivre, etc., etc., c'est là que le jeûne de Succi s'est manifesté vraiment.

La Révolution lombardo-stomachique se propage dans le monde, dont Succi se propose de faire le tour en quatre-vingts jeûnes, après avoir apporté les ultimes perfectionnements à sa découverte s. g. d. g. Jusque ces temps, après l'expérience, l'auteur en ressentait une indigestion qu'il médicamenteait, progressivement, par des liquides et des nourritures. Maintenant, il ne subit aucun malaise, après jeûner. Aussi, sans rompre son *modus vivendi* très neuf et très spartiate, a-t-il pu accepter de M. Grévy — un de nos futurs centenaires — dans la frugale hospitalité de l'Élysée, le brochet noir de l'amitié. Succi stagnera dans la capitale pour consulter le glorieux Piperlin, retiré des affaires à Montrouge. Sa mâchoire s'ankylosait, et ce — justement — après trente jours d'abstention masticatoire.

Quelques notes documentaires sur l'existence postvaginale de Succi. Aux langes, encore, à refuser le sein de sa nourrice, il s'exerçait à la famine et s'entraînait pour les abstinences rêvées... Le temps du collège fluit, au pain sec et à l'eau, dans la solitude de retenues, où, sans avoir besoin d'oublier le boire et le manger, il étudiait la « Diète de Cologne ». Il y puisa les principes de son « Économie ventrifique du corps humain ».

L'heure tintait où ce ne serait plus, nutritivement parlant, l'existence de chameau qu'il menait au bahut. Il entraînait dans la vie, sans guide et sans secours. Fallait-il jeter l'inductible adieu à sa maigre jeunesse, à sa liliiale sobriété? Après les révolutions au nom du peuple, où pouvait-on être assuré de ne pas manger! Succi est d'une énergie fouguese; il cherchait et trouva: un engagement de cinq ans dans l'armée française.

Même, il eût renoncé, n'eût été l'innovation de la morue rouge, de par la réforme culinaire du général. Succi a souvent noté cela, que la morue exerçait une influence délétère. Pour s'y soustraire, il quitta le régiment, sans avoir voulu conquérir les sardines de caporal qu'il jugeait, pour lui, séditieuses.

Depuis, n'a pas cessé le cours de ses tempérantielles études. Succi jeûne aux Quatre-Temps et le reste du temps, n'importe où, partout. Le régime est facile à suivre en secret et en voyage. Infatigablement il prêche, d'exemple, la foi nouvelle.

Manger est un besoin factice, créé par la première femme, qui, lasse de la pomme d'Adam, s'en fut avec un serpent. Vraiment, notre mère Eve ne faisait pas assez « sa poire ». L'appétit vient en mangeant. Or Succi diminue l'appétit en ne mangeant pas — graduellement — et ne mange plus, lorsqu'il a tué l'appétit, et — avec l'appétit, — la douleur de ne pas manger. Il fallait, en outre, trouver un nutritif infinitésimal — pour sustenter imperceptiblement la machine: — la liqueur de Succi.

Et il ne la vend pas, il la donne. Des officines se fondent pour préparer, selon la formule, la solution Succi, qui se trouve être aussi la solution de la question sociale.

La liqueur est à la portée de tous. Demain, c'est l'Égalité, la fin des meurt-de-faim, les cendres de Vallés apaisées, et le courroux pacifié de Sutter Laumann, qui reproche à la nouvelle littérature de n'être pas celle que le peuple attend, vraisemblablement, sans impatience; car je ne sache pas qu'il ait eu jamais satisfaction sur ce point. Toujours à la masse, ignare, la littérature a été fermée comme désormais la poitrine de Succi aux aliments. Rabelais, Marivaux, Paul-Louis Courier ne sont pas plus compris que Verlaine par le « Peuple ».

D'ailleurs, la réforme intestinale de Succi bouleverse la société. Les projets de loi peuvent dormir dans la poudre des cartons. Secours mutuels, recherche de la paternité, rétablissement des tours? Préoccupations stériles! Quelle femme hésitera à se voir lever — c'est déjà si rare — ses scrupules, lorsqu'au lieu de fallaces promesses matrimoniales, l'homme offrira le litre de liqueur suffisant pour nourrir l'enfant depuis le berceau jusqu'à la majorité? Nous aurons donc la liberté de l'amour — après l'amour de la liberté, — sans les misérables craintes d'avenir d'une nombreuse famille — que Dieu oublie toujours de bénir. Demain, les codes seront abrogés, Chacun « vivant de faim » au lieu d'en crever, quoi pourrait exciter le désir d'autrui? Les rapports internationaux sont simplifiés: plus de commerce, et meure la Bohême. On ne clamera plus l'impossibilité de « gagner son pain » lorsque tous les bourgeois devenus Mécènes, traitant la littérature et l'invitant à « ne pas manger » verseront à leurs hôtes une goutte de Succi de la comète, du Succi de derrière les fagots.

Adieu, l'ancien univers, tombé en désuétude: désor-

mais on affirmera: « Fontaine, je ne boirai plus de ton eau ».

Cette révolution sera dénombrée parmi les cataclysmes de l'histoire. Nous aurons vu s'effondrer le monde des mangeurs des choses immondes. Saluons donc le jeûneur de Milan, suscité par Dieu, au pays des massives mortadelles, des longs macaronis et des suaves orangers.

JEAN AJALBERT.

SEULS

(Extrait du livre qui paraîtra prochainement chez Tresse et Stock.)

Dans un carré de lande, plus vers la mer, Edouard allait sous la lumière matinale, qui presque horizontalement frise les pointes flocheuses, gouttelées des branches. Il suivait les nues pommelées d'un gris roux sur le blanc léger, uni du ciel, et comme s'y allant fondre en leur lent passage.

D'un monticule dans cette lande, les dunes, au sud-ouest, couronnées de pins se serrant, ici, là se moirant sous les nuages, semblaient en leur vaste hémicycle près de s'affaisser dans les eaux qui baignent leur pied. Celles-ci par contre risquaient, on eût dit, de s'emboîrer dans ce sable, dont la concave muraille polie, cernante prenait, en retour une illusion d'immobilité. A un coin de l'horizon, comme entre les pins, là-bas, l'étendue s'enfonçait ondulante, glauque.

Des jours de soleil, ils allaient déjeuner, au haut de la grande dune, à quelques mètres plus bas, à l'ombre de quelque pin. Gracieuse, qui avait porté le panier, s'extasiait et s'épeurait sur ce sable incessamment remuant. A l'ouest, le ciel, grande vitre se coupant à la ligne des eaux, aveuglait. Elles miroitaient, mais, derrière la pointe de sable du phare, elles accouraient par bandes, étalant une écume crémeuse. A l'est, la forêt déployait ses houles, que diminuait l'embranchante perspective. Et le soleil, tombant d'aplomb sur le sommet lisse de la dune, faisait le silence presque sonore.

Un jour, très avant dans la forêt, ils demandèrent leur chemin à une résinière massive. Dans sa cabane, au milieu de ses poules, elle articula quelques mots de son patois. Et ils se crurent en un coin inexploré. Des pins, dont l'un à enfourchure, s'élevaient hauts, forts, écaillés, étendaient inflexiblement leurs branches peu rameuses, aux courbes hésitées, ils communiquaient au lieu une puissance. Les broussailles formaient des buissons, et plus encore que sur elles, en quelque sorte fermées, l'œil s'égarait au long des branchages géants. Puis, Lucienne et Edouard revinrent, s'asseyant au-dessus d'une combe. Des pins grêles y dévalaient, on l'eût dite se combler de solitude.

Une après-midi, elle avait mis sa robe de flanelle blanche, garnie de blonde. Ils remontèrent jusqu'au long chemin tourne. Elle s'assit sur terre là. En ces jours de fin de février, une atmosphère qu'on dirait voloutée, spécialement après ces heures de pluie où se filtrent les distances. Ils restaient assis rapprochés et sans causerie, dans le silence de l'entour. Les effluves balsamiques pénétraient en eux. Et elle répondit à sa demande délicate, comme indirecte, sur son contentement ou sa déplaisance de ces minutes, par un regard joliment jeté, pas fixe du tout cette fois, autour d'elle, et perdu vers les verts-jaunes des genêts embroussaillant les fûts rougeâtres, vers la caniche chercheuse. flairante, elle répondit qu'elle se sentait dépaylée... Elle ne se rappelait rien, ne supposait rien d'autre... Entre de telles paroles indéfinies, ils se resserraient se plongeant plus dans la vie fusante de la forêt.

L'hiver, à la pension Mooser à Montreux, leur ancienne chambre était occupée. Ils en eurent une au deuxième avec balcon. Les deux fenêtres donnaient sur le lac.

Cette fois-ci ils avaient pour voisin un jeune baron prussien dans la dernière période de phthisie. La bonne, pendant que dans la chambre elle servait les repas, parlait du malade. On s'étonnait que la mère étant venue, il eût refusé positivement de la voir; il avait, à ce que disait son domestique, l'idée que, comme elle touchait sa part d'une rente viagère à lui, fils orphelin d'officier, elle était nue en sa sollicitude par l'intérêt qu'il ne mourût pas. Dans le couloir on la rencontrait un mouchoir à la main. Lui la menaçait, si elle persistait, de disparaître dans le Valais. Il ne sortait que rarement et en voiture; sur son balcon, il passait les heures de soleil sur une chaise longue, son domestique l'abritait d'une ombrelle. Toujours habillé irréprochablement, il tournait avec une lenteur minutieuse à ses doigts ses bagues.

Leur distraction était le lac, chacun dans une barque. Lui, prenant le large, elle, ne voulant perdre de vue le fond, ses grosses pierres arrondies, restait au bord. Chacun à son tour avait la caniche, toujours elle voulait res-sauter, nager vers l'autre. Et ils laissaient flotter leurs rames dans l'ombre de Chillon, du mur moisi, mâchuré, au-dessous du sapelot poussé dans un creux.

Où, à pied, ils s'arrêtaient un peu avant le vieux château, au long de la voie ferrée, à leur gauche le terrassement en mur de la route contournant les rochers, cachée par son parapet; à leur droite une ligne de taillis derrière laquelle se dérobe plus bas le lac. C'était à peine toléré de passer là. Ils se trouvaient en une sorte de corridor, au plafonnement de ciel. Lucienne s'asseyait sur un bloc de pierre, égaré sur le sol à herbes rases. Edouard s'ennuyait un moment qu'on ne pût voir le reflet de Chillon, baignant par les jours doux dans une eau d'un vert de jaspe. Au-dessus du château, dont se voyait obliquement un pan de mur de lierre et dont les tourelles massaient leurs angles, le sommet de la Dent du Midi se dressait invraisemblablement haussé, à part, en une cristallisation géante. Et il leur semblait, presque malgré eux, être en un pays invisité, devant une montagne plus curieuse, autre que celle connue.

A la fin de l'hiver, ils cueillaient des narcisses sur la pente ouest de Glion. Leur corolle en coupe, selon Lucienne, d'un blanc de mousseline de l'Inde, contenait le calice d'un blanc à peine jaunâtre, selon Edouard, comme trempant dans une onde. Ces nuances ne disaient-elles pas l'odeur !.

Au retour, ils lambinaient, assis ou marchant, sur la terrasse de l'église. Ne la voyant plus la nuit, elle la trouvait au soleil amoindrie, protestante. La sonnerie en était triste. Mais derrière le chœur, fenêtré d'une ombre indécise, c'était comme une trouvaille... un grand noyer penché, embrassé de lierre, branchu, crispant le bout de ses branches; auprès, un petit ruisseau dégoûtait dans le pré. En bas à la grotte, la source s'enseignait par les fils d'herbe, constamment dégouttelants.

Ce qui restait, nouveau toujours, c'étaient des crépuscules, où chacun s'efforçait d'affirmer une teinte. A ces heures, la dernière montagne de Savoie devenait imposante, telle qu'un promontoire; au-delà, la bande du Jura s'abîmait dans le ciel, où, à droite, des nues se disséminaient, fantâsques, sur le vert et l'azur blanchissant en cristal. Audessous, des blondoyances se fondaient, à la lisière du finissant incendie. Plus bas que le gris, là cendré, si moelleux de la côte, le lac verdissait, brisé. Aux montagnes de Savoie, dans un haut renforcement échanuré, un peu en demi-cercle, la neige avait une blancheur assoupie.

Une après midi, dans la rue en pente d'un village des environs, Lucienne crut se retrouver à onze ans, une petite fille assise sur le bord extérieur d'une fenêtre, les volets pleins tirés sur elle, rien que ses jambes ballantes au

dehors. C'était le plaisir de la chaleur dans un endroit seule, où elle entendait les allées et venues des autres, elle jouissant de l'immobilité.

Arrivés à Menton avant la mi-novembre, ils ne voulaient pas du bronhaha d'un hôtel. Avenue de Carrei, ils préférèrent une petite pension dans un jardin; on leur donna une chambre au soleil, ayant vue sur les campagnes; à la salle à manger ils choisirent une table à part. La table d'hôte n'avait encore que trois convives: un jeune Anglais poitrinaire, un Allemand d'environ vingt-cinq ans qui prenait des airs français, un ingénieur de quarante et quelques années, assez fort, sans graisse, les cheveux bouclés retombants. Installé depuis longtemps dans le pays, il avait perdu à Monaco de grosses sommes. Il aimait à taquiner, les gestes ouatés, les yeux sourieurs.

La première semaine, ils prenaient une voiture pour Castillon. De la terrasse du village, juché sur une roche et massant sur de hautes murailles ses mesures comme indivises, à fenêtres en meurtrières, ils virent l'ombre de la montagne, derrière laquelle se couchait le soleil, ramper sur celle vis-à-vis, à vrai dire la prendre, ombre mauvaise, qui supprimerait. Juste au-dessus d'elle, une bande horizontale de lumière de soufre durait, cédant à regret la place à l'ombre lentement montante.

Les pluies d'automne vinrent, et abondantes. Par elles, le paysage séduisit Edouard. Il s'émerveillait, dans l'aqueux de l'atmosphère, du ton violet concentré des montagnes, pareil à une immense tenture qui allait remuer au moindre soufle. Les rochers grisâtres se renfonçant au dernier poste de douane française, Lucienne les trouvait ressembler à un grand pan froissé de velours de Gènes, qu'on dirait, ajoutait Edouard, blanchir de givre.

Les torsions des vieilles ramures d'oliviers se dressaient noircies, suintantes, désespérées sous le feuillage plus grêle, presque féérique. A travers le vert moins argenté des oliviers, le vert tendre des pins, des fonds violâtres de vallées, ainsi entr'aperçus, hasardaient une magnificence.

La cime des platanes, non défeuillée toute, jouait sur les fonds moelleux, approfondis une tapisserie, dont la trame serait usée, n'ayant plus que ses fleurs se flétrissant, jaune-rosi.

La Méditerranée apparaissait, non bleuâtre, plus foncée, non verdâtre, pas si irritante, de cette nuance qui serait au-delà du désir, mais inépuisée. La vague, au bord, avait un bruit gros et court. Edouard s'en fatiguait, dans un manque du rythme des vagues de l'Océan.

Un soir, au-dessus de la mer, autour de la lune, des nuages étaient rassemblés, plusieurs noirs, les autres blafards, vivantes formes innommées, à l'affût et tenues en respect et imminentes. La lune incertainement s'était marquée d'un cercle jaune brûlé; des nues y passaient molliées, d'un bleu presque trop clair. D'autres cependant, éteintes, défilaient, suspendant la scène. Sur la mer alors on ne voyait plus qu'au loin une raie brillant sans éblouir. Et la lune de diamant se redécouvrait, ricanante. Au long des galets, la bordure des eaux simulait quelque suaire, en son déroulement lourd. Du phare à l'insignifiant feu tombait dans l'eau une colonne, noyée avec sa lueur cuireuse.

De leur fenêtre, vers les cinq heures du soir, ils regardaient la lisière du jour, pareille à un feu perdu, pour ainsi dire entre le ciel à la teinte abricotine se dégradant et les cimes d'arbres en train de s'obscurcir. On n'avait pas encore apporté la lampe. Lucienne, sans regarder Edouard, lui caressait le visage. Elle venait de prendre son sulfate de quinine, ses mains se faisaient moites ou brûlantes avec intermittences, l'iris de ses yeux se marquait d'un fauve clair. Elle se sentait racornie, la peau se séchant sur elle...

Elle se couchait tôt. Vers minuit, une heure du matin, elle demandait à Edouard, se promenant dans la chambre ou lisant, s'il entendait dans la salle « la bavarde » — elle avait ainsi batisé le comte, à cause de sa voix quelque peu édentée de vieille femme. En effet, c'était le Hongrois, il était arrivé à ses fins, en retenant le carrossier ou l'ingénieur pour jouer et boire. Sur lui la boisson n'avait pas de prises... Dans la chambre à côté, le Russe chantonnait, parlait comme en rêve. Dormait-il?

Causer la nuit, gênait Lucienne. Et puis, il lui semblait que les voix, la nuit, étaient changées... On parlait avec moins d'assurance, les voix devenaient fanfaronnées. Tandis que dans le silence, c'était bien, surtout sous la présence amie de la lune. Elle avait pour celle-ci, disait-elle, la sensation de Salammbô. La lune était quelque déesse, dont on se demande où elle va. Et la bataille, ajoutait-elle, de la lune, au matin, avec la lumière du soleil la préoccupait: cette lumière jaune voilée faisant place peu à peu à la lumière blanche du jour. Le soleil, après, lui faisait l'effet d'un brutal.

FRANCIS POICTEVIN.

Dernières publications de la librairie
TRESSE et STOCK

LE THÉ CHEZ MIRANDA

Par **JEAN MORÉAS** et **PAUL ADAM**
Un vol. in-18..... 3 fr. 50

SOI, par **PAUL ADAM**. — 1 vol. in-18.

LE PANTALON DE MADAME DESNOU

Par **HENRI BEAUCLAIR**
Un volume in-32..... 2 fr.

SEULS, Par **FRANCIS POICTEVIN**

Un volume in-18..... 3 fr. 50

LES DEMOISELLES GOUBERT

Par **JEAN MORÉAS** et **PAUL ADAM**
Un volume in-18..... 3 fr. 50

LÉON VANIER

Bibliothèque des Symbolistes
PARIS, 49, QUAI SAINT-MICHEL, 49, PARIS
Envoi franco contre timbres ou mandat.

PAUL VERLAINE

LOUISE LECLERCQ, suivie de : LE POTEAU, PIERRE DU-CHATELET, MADAME AUBIN (un acte). Un vol. in-18 3 50
Tirage sur hollandaise..... 8 »
LES MÉMOIRES D'UN VEUF. Curieux volume auto-biographique..... 3 50
Tirage hollandaise..... 8 »
LES FÊTES GALANTES, élégante réimpression de ce délicat et piquant chef-d'œuvre du maître incontesté de la nouvelle école littéraire, plaquette artistique, holl. 3 »
Du même auteur : *Poèmes saturniens*, 6 fr. — *La bonne Chanson*, 2 fr. — *Romances sans Paroles*, 3 fr. — *Jadis et Naguère*, 3 fr. — *Sagesse*, 3 fr. — *Les Poètes maudits* (épuisé).

STÉPHANE MALLARMÉ

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE, élogue avec dessins de Manet, plaquette artistique..... 5 »
LES POÈMES D'EDGAR POE, traduction avec dessins inédits de Manet. Magistral volume in-18..... 12 »
Du même auteur : *Le Corbeau d'Edgar Poe*, traduit par Mallarmé avec les dessins de Manet. In-folio..... 25 »

CHARLES VIGNIER

CENTON. Impression de luxe, tirage à petit nombre. 3 »
AVIS. — Ces 6 nouveautés paraîtront successivement dans le courant d'octobre ou de novembre.

J.-K. HUYSMANS

CROQUIS PARISIENS. Nouvelle édition très augmentée. 1 vol. format des eucologes..... 6 fr.
Quelques exemplaires tirés à part sur papier chandelle, papier hollandaise, de..... 10 à 15 »

JEAN MORÉAS

LES CANTILÈNES, poésies contenant : *les Funérailles*, *Interlude*, *Assonances*, *Le Pur Concept*, *Histoires merveilleuses*..... 3 50
Volumettes sur hollandaise..... 7 »
LES SYRTES. Epuisé, reste quelques exemplaires... 10 »

JULES LAFORGUE

LES COMPLAINTES..... 3 »
L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA-LUNE..... 2 »

NOËL LOUMO

VERS DE COULEURS, plaquette..... 2 »

EDOUARD DUJARDIN

LES HANTISES. Prose..... 3 50

MAURICE BARRÈS

LES TACHES D'ENCRE. Collections des quatre numéros parus..... 4 »

HENRI BEAUCLAIR

L'ÉTERNELLE CHANSON. Triolets..... 1 »
LES HORIZONTALES. Plaquette, format décadent... 1 »
PENTECOTE..... 1 »

ADORE FLOUPETTE

LES DÉLIQUESCENCES. Reste 5 exemplaires, net... 10 »

MOSTRAILLES

TÊTES DE PIPES. Etudes de jeune avec portraits. — Curieux volume, tiré à 100 exemplaires seulement. 12 »

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI. Intéressante publication de biographies et portraits-charge. — Lire les biographies signées PAUL VERLAINE de : *F. Coppée*, *Leconte de Lisle*, *Villiers de l'Isle-Adam*, *J. Richepin*, *Barbey d'Aurevilly*, *E. de Goncourt*, *Sully Prudhomme*, et celles de HUYSMANS, JEAN MORÉAS, etc., chaque numéro..... 10 cent.

Le Gérant, A. SOIRAT.

Paris. — Imprimerie N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

NOUVELLE LIBRAIRIE A. SOIRAT
PARIS, 146, rue Montmartre, 146, PARIS

RÉVÉLATIONS SCANDALEUSES SUR LES D'ORLÉANS
(OUVRAGE DEUX FOIS SAISI)

**PHILIPPE VII
COMTE DE PARIS**

PRÉTENDANT AU TRÔNE DE FRANCE
PETIT-FILS D'UN GEOLIER

PROUVÉ PAR

LES MÉMOIRES DE MARIA STELLA

(SEULE ÉDITION COMPLÈTE ET AUTHENTIQUE)

PAR JUGEMENT
DE LA
COUR ECCLÉSIASTIQUE
DE FAENZA
DU 29 MAI 1824

PROMONCÉ EN AUDIENCE PUBLIQUE PAR
MONSIEUR VALERIO BOSCHI, PRO-
VICARIE GÉNÉRAL, IL EST DÉCLARÉ QUE
MONSIEUR LE COMTE DE JOINVILLE
A SUBSTITUÉ CRIMINELLEMENT LE FILS
DU GEOLIER CHIAPPINI A SA PROPRE
FILLE, MARIA STELLA, ET REND A CELLE-
CI SES VÉRITABLES TITRES.

Signé : ANGE MORICI,

Notaire-greffier-général-épiscopal.

Prix : 2 Francs

Il fut publié de 1830 à 1839 deux éditions de ce livre. C'est à peine s'il est possible aujourd'hui d'en trouver un exemplaire. Effroyable cauchemar pour Louis-Philippe, les mémoires de Maria-Stella ont été détruits avec une sorte de rage par la police du roi, le jour même de leur apparition.

L'auteur montre l'échange criminel d'elle-même, Maria-Stella, demoiselle du plus haut rang, contre un garçon de la condition la plus vile, qui régna depuis sous le nom de Louis-Philippe. Tout est appuyé de preuves solides dans ce volume écrit en caractères de feu.

Beaucoup de Parisiens ont connu Maria-Stella, femme de la plus austère vertu.

On ne sait ce qu'elle est devenue, depuis la publication de son livre. Disparait-elle volontairement de la scène politique, ou la fit-on disparaître dans l'espoir d'étouffer le scandale et l'indignation que ses Mémoires avaient provoqués dans l'opinion publique? C'est une recherche qu'il serait curieux de faire et nous serions fort obligé à qui nous renseignerait.

LES POÈMES DE LA CHAIR

Par **ROBERT CAZE**. Prix : 1 franc.

LE SYMBOLISTE

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE PARAISSANT LE JEUDI

GUSTAVE KAHN
Directeur.

JEAN MOREAS
Rédacteur en chef.

PAUL ADAM
Secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS

PARIS..... un an... 10 Fr.
Id. six mois 5 Fr.
DÉPAR^t..... un an... 12 Fr.
Id. six mois 6 Fr.
ÉTRANGER... un an... 15 Fr.
Id. six mois 7 Fr. 50

On s'abonne chez M. SOIRAT, rue Montmartre, 146
où les Bureaux

ABONNEMENTS

PARIS..... un an... 10 Fr.
Id. six mois 5 Fr.
DÉPAR^t..... un an... 12 Fr.
Id. six mois 6 Fr.
ÉTRANGER... un an... 15 Fr.
Id. six mois 7 Fr. 50

SOMMAIRE

- I. M. GUSTAVE KAHN : *Difficulté de vivre.*
- II. M. PLOWENT : *Parenthèses et Incidences.*
- III. M. PAUL VERLAINE : *Bouquet à Marie.*
- IV. M. CHARLES VIGNIER : *Hamlet.*
- V. M. JULES LAFORGUE : *Bobo.*
- VI. M. JEAN AJALBERT : *Parallèles d'Horizontales.*
- VII. M. FÉLIX-FÉNÉON : *Le Musée du Luxembourg.*
- VIII. M. SELWYN : *Louise Leclercq, de M. Paul Verlaine.*

DIFFICULTÉ DE VIVRE

I
Vivre ce serait, dans un progressif et continu développement de sa force, entouré d'heureuses suggestions des choses, élisant des nuisibles l'utile, des inhabituelles les dynamogéniques, se développer en soi pour le bien de la collectivité : savant, de découvrir des voies, ou d'ajouter quelques pas sûrs à la marche lente des idées, à la marche grêle des expériences ; artiste, d'enrichir le trop mince répertoire d'images, ou de milieux de fêtes, où viendront les futurs rêveurs s'éveiller ; pour tous deux, le plus possible, ramener l'inconscient au conscient, le conscient au divulgué ; pour les humbles privés d'active cérébralité, préparer les futures éclosions par les bonnes semences et les intelligentes cultures ; et pour que ceci ne soit interdit, tous rechercher dans la solidarité que prêcheront les évangiles et les méthodes de temps proches, la vie harmonique, les exactes élégances et la santé sereine de l'absence d'habitudes hébétantes ou de monomane.

Des devoirs seuls ceux-ci subsistent et leurs corollaires obligations, car ce qui est besogne de la vie et pour la vie n'est que du triste attirail des condamnés à geindre, à jurer, à dormir, n'est rien de plus que le demain ordonné par le semblable hier, le travail nécessité par l'impérieux tub digestif, et, plus ou moins exigeant, plus ou moins dévoyé vers d'inutiles opulences, le souci du manteau où router sa fatigue, pour après de brèves heures horizontales, un peu moins las, recommencer.

Vivre n'est vivre que quand créer ou préparer la création. Le reste est seulement être comme la pierre ou végéter comme la plante. Parfois l'illusion de l'existence s'éveille en ceux qui conduisent les nécessiteux, ou expédient leurs affaires, et ces chefs peuvent, dans des conjonctures à des minutes, ayant choisi entre deux chemins, se flatter d'avoir, pionniers, débarrassé une route infrequente. Ainsi peuvent errer celles qui grandissent belles ; des aimants de leurs lèvres et du faussement mobile ciel de leurs yeux étant les fantasmagories aux variances cruelles vers où se dirigent les races innocentes et les défaillances des vrais vivants. Et diront ceux-ci : qu'à mainte minute, elles dépassèrent cette vie organique, furent l'attitude et le rythme et le mouvement que la voix évoqua des lointains (phonographe d'un plus pur métal des paroles héréditaires), statues plus parées que les rêves anciens, ensembles plus vastes, sonores et pompeux que les combinaisons de l'étendue et du temps. Mais n'importe, elles n'y sont pour rien, et c'est le leurre de notre inconscient pressé de se gîter dans un milieu de joie, et dont nous ne fûmes pas antérieurement d'assez habiles conducteurs. Se tenir comme sur un autel, être la pierre milliaire d'un célèbre carrefour, ou dominer de la parole qui ne sait l'entendre est encore végéter.

II

Pour la vie d'un ordre supérieur, l'actuelle ambiance est-elle idoine à ce que librement se ramifient en des actes les facultés nécessaires ? Sans ressasser les classiques martyrologes, redire les années d'incognito, la pauvreté presque générale des théoriciens, écrivains, artistes de la ligne,

cherchons pour eux dans la ville où se recueillir. Le chez-soi, presque toujours trop bas ou trop haut, les fenêtres ajourées sur des cours froides d'où les heures vagues l'on est exclu par des malaises de choses ; et si peu de livres du passé qui seraient coffret recelant pour un regard quelques précieuses minutes, ou flacon l'instant d'un parfum qui se jouerait en quelques heures ; si rare le bibelot amusant, si singulière l'œuvre d'art dont orner le mur, inédites encore celles qui feraient trou dans la paroi, apportant dans le rêve familier et consanguin, le symbole d'une fuite dans l'espace ou la légende. — Impossible la compagnie qui serait, à ce logis, le mouvement habituel et agréable, car la divergence n'est pas réductible entre le chercheur et la femme attenue aux sourds passés, à la longue habitude des ruses et des vengeances de petite esclave, être qui n'a pas su la liberté, et comme tous les nourris, rancunière envers la main dispensatrice ; — puis où même chercher parmi l'errante tribu des êtres désorbités dont la communauté s'explique par une trop banale ascension vers les piètres luxes... et dans d'autres catégories que d'orgueils et de défiances mal semés contre les non-contents de l'afflure purement digestive des illusoire rénalités.

Donc le logis banal, aux murs maigrement excusés, et refuge hors lui la ville, c'est-à-dire le grouillant des rues et des places, lieux de repos, des cafés, c'est-à-dire des lieux d'occupation à vide, décevants comme le tabac, la vulgaire musique, le passage réitéré de semblables effigies ; en ces lieux monotones, des blancs, des rouges, des ors géhennant jusqu'à l'hypnotisation partielle l'individu implacablement assis et quoique volontairement prisonnier. Pas de musiques qu'à de seuls endroits, où mêlent les accords et les sifflotements mortels de fausse et grasseyante admiration, le concert, cette apothéose des ridicules féminins... Partout ailleurs l'énerveant rythme banal, l'histoire de femmes mimée, chantée, dialoguée et redialoguée, pailletée d'ahurissements charantonnesques ou brodé de fades expirances en rimes monogames ; toujours et l'histoire, et le décor, et le rythme de ce qui s'automatise chez M. ou Mme Un tel qui végètent. Donc point de refuge où vont les pas. l'ennui d'hier s'ajourne au demain, l'ennui et la monotonie engendrés sans cesse aux cerveaux par le gris et la queue leu-leu des choses.

III

Passage, male destinée pour l'élite, les circonstances sont-elles d'autant meilleures pour l'ordinaire masse ?

Les aristocraties s'en sont allées, et leurs descendants n'ont plus que les armes, la chasse et le cheval, passe-temps.

La bourgeoisie s'est constituée, tumeur, englandant les articulations vives d'une maladie immobilisation du capital ; constituant une puissance, elle légifère les affaires, et impose les conduites par le tact et le bon goût. Son triomphe est la stagnation. Sous l'étiquette fallace d'une religion ou d'une libre pensée tout égales d'intolérances codifiées d'après les pires polygraphes, elle a fondu tous ses dogmes en des degrés divers de conservatisme ; si l'on fronde et décléricalise, ce n'est guère sérieux, toujours et partout le Voltaire-Touquet (ce superbe accouplement de noms propres), toujours l'âme de Béranger. De là, des affaires faciles ou difficiles d'un certain bon ton de ne rien prendre au sérieux hors les intérêts financiers, une sorte de tenue de la loquacité, des plaisanteries perpétuelles et anodines. A quelque art neuf, à quelque théorie, le sourire faux de ceux qui sentent qu'en culbutant leur musique on frappe leur morale, en détruisant leurs vers on sape l'établissement des traditions propriétaires. L'égoïsme collectif s'appelle individualisme ; et cette bourgeoisie par où, comment la convertir ? Les livres ! ils ne lisent pas ; les spectacles, gardés par les prix, sont exclusivement faits d'après des patrons adoptés par leur consentement. Rien à attendre que du lent infiltage des temps, du progrès relatif d'une génération sur l'autre. Voyez leurs œuvres actuellement aimées, sous condition d'être identiques aux précédentes, leurs constructions banales ou bibelotes et en tout et partout la haine de l'effort nouveau.

Reste ce que les démocraties nous apportent, ce que ses protagonistes nous présentent comme le fort, l'intégral et le

généreux, ouvert à toutes sensations, le populaire. Les révolutions qui abolissent le serf, créent le mercenaire, qui n'est que le serf actuel de la bourgeoisie, car si, théoriquement, tous les droits sont les siens, pratiquement, il doit demeurer où le tiennent les exigences de sa vie, et pour gagner et conserver le nécessaire à vivre, le lendemain obéir ; pour lui pour plus que tout autre le demain est l'esclave d'hier. Se sentant la force, mais timide encore sous le poids des ordres anciens et réitérés, enroutiné de servitude et d'habitudes d'au jour le jour, et de similaires plaisirs, l'alcool, le tabac, la noce, tout ce qui fait passer une heure.

Et quel autre serait son but, sa vie de tous les jours étant maintenue en de toujours semblables et tenantes occupations, à lui, forcé de chercher de bonne heure le repos pour les recommencer ? quelques heures à peine lui restent pour se nourrir, et le repos nécessaire aux organes absorbe tout le temps où ceux-ci ne sont pas en activité. Sa liberté peu fréquente s'ébat aux verdure comme en garrullements d'oiseaux domestiques ou roulades d'animaux lâchés. Ses soirs sont la suppression de la vie générale : dans quelque coin de petit café, parfois d'énormes halles où roule hoquetant le bruit des billards, où hurlent les raucités d'orgues spéciaux aux sons de cuivre jetant d'affolantes musiques, l'alimentation chimique détruit de jour en jour ses forces. Les tristesses de ces maisons à cours d'enfilée noire, où grouillent des centaines d'habitants, les quartiers sans air, les tristesses des monotones descentes au travail machinal, et vers les quartiers aux maisons opulentes et maussades, le défilé des déshérités. De par le quotidien de son passage le populaire a pris la coutume de vivre digestivement et qui le tirera de ce malheureux et indifférent état ?

IV

Le moment n'est donc pas prochain où ces classes entreront dans l'initiative de la vie ; celui non plus où la conscience arriverait à pleine possession d'elle-même, délassée de ses anciennes maladies, encouragée par de longs tâtonnements à revivre un jour d'attentive jeunesse. Que sera ce matin ? Sans doute un éveil libre de la Science, maintenant garrotée d'Instituts, bâtonnée d'officialités, laurée de bonne conduite et prise à bail par le Capital. « La Science marche trop lentement pour nous, » disait Arthur Rimbaud ; ce nous dit par l'artiste préoccupé de ses moyens d'expression, est vrai pour l'universel vivre. C'est elle qui résoudra les questions sociales, les dangers des agglomérations, fera propice au plus grand nombre l'alliance des jours, et sera l'organe distributeur des capitaux. Elle ralhiera à ses besognes les êtres quelque peu d'exception incapables du grand rêve et trop hauts pour le banal amas d'argent. Elle sera la directrice du jour où elle régira elle-même ses découvertes, actuellement monopolisées.

Alors des arts décoratifs créés, un art libre continuant à s'ériger, peut être un art intégral, un spectacle trouvé, il sera loisible au vivant d'entourer son désert de livres, d'albums, de tromper perpétuellement le leurre tenace des horizons.

Le jour où seront trouvées ces choses, d'amples effusions de beauté répandues dans le menu détail et dans les grandes lignes des cités, le rêve, plus conscient et moins paralysé des étouffantes laideurs, produira les œuvres nécessaires et attendues.

GUSTAVE KAHN.

PARENTHÈSES & INCIDENCES

BELGES. — Dans une peu révélatrice discussion du manifeste littéraire publié dans le *Figaro*, l'Art moderne de Bruxelles (n° du 3 au 10 octobre) intercale cet aveu : « Nous comprenons très imparfaitement. Infirmé, sans doute. » On ne saurait mieux dire : infirmé, oh, sans aucun doute, car l'article de M. Jean

Moréas se maintenait volontairement dans les lignes générales, évitait la technicité, s'adressait au grand public, comme il convient à un article « platform ».

On a l'étonnement facile en Brabant. Le même journal a institué une exposition des produits de la littérature ésotérique, sous cette rubrique : *Pathologie littéraire*. Numéro précité, il y exhibe le début du *Thé chez Miranda*, que nos adversaires — ce nous est une vengeance — savent par cœur pour l'avoir lu cent fois dans leurs feuilles, et un fragment des *Illuminations* (Mouvement) dont une logique suprême ordonne les images. *L'Art moderne* est libellé par des écrivains érudits et intelligents, mais qui eussent navré l'Apollonius de la *Tentation* par leur croyance naïve « à la réalité des choses ».

Au numéro suivant, du 10 au 17, partant du baveux factum d'un M. Paul de Bart (*Événement* du 3 octobre), *L'Art moderne* va barboter encore dans les articles de MM. Gustave Kahn (*Événement* du 28 septembre) et Moréas. En passant, signalons à notre confrère qui s'y laisse leurrer, la manœuvre de telles follicules déliquescences qui présentent comme œuvres inédites de vieilles pages de MM. Mallarmé, d'Aurevilly, etc., donnant ainsi à leurs lecteurs l'illusion de collaborations chimiques.

Suit le début des *Illuminations* : *Après le Déluge*.

« Était-ce folie ou fumisterie ? » interroge l'anxieux Belge. Plutôt fumisterie, croyons-nous. De notre temps, il faut être constamment en garde contre le désir des artistes de se moquer à leurs heures de ce public odieux qui, etc... »

Que les rédacteurs de *L'Art moderne* se rassurent. Ce n'est pas pour les berner qu'Arthur Rimbaud s'astreignit à écrire les *Illuminations*, osons l'affirmer.

EQUIVOQUES. — A propos du *Symbolisme* deux nouveaux savourados mijotèrent ces jours derniers dans la presse : l'un au *Voltaire* par M. Auguste Germain, l'autre à l'*Événement* par M. Félicien Champsaur. Des éloges y sont dispensés à MM. Jean Moréas et Paul Adam. C'est bien, mais après cela il nous faut dire hautement à MM. Germain et Champsaur que leurs allégations s'écartent de toute littérature et même qu'elles frisent la calomnie.

Le rédacteur du *Voltaire* montre un naïf empressement à rééditer toutes les antiques inepties débitées sur nous depuis deux ans, par de taulpetiers scribes. M. Auguste Germain est un tout jeune homme, — n'est-ce pas ? — en conséquence il lui sera pardonné.

Quant à M. Champsaur, son cas est irrémédiable. Pour équivoquer, sur toute question ce goffe et talvassier chroniquant arrive toujours mauvais dernier. Il y a une quinzaine, M. Gustave Isambert nous menaçait dans la *République Française* de l'Escholier Limosin ; le dernier numéro du *Symboliste* répliqua nettement. Et voilà que M. Champsaur, s'appropriant cette pauvre plaisanterie, annonce : *Écoliers limousins, Écoliers limousins*. Là-dessus il narre triomphalement ses obturations compréhensives. Tout cela n'est que risible ; mais, lorsque ce journaliste ose parler du « spectacle répugnant de nos brasseries », il mérite d'être vertement tancé. Disons donc à l'hydropathe et montmartrais monsieur Félicien que nous ne fréquentons point les brasseries, notamment les siennes, et qu'il le sait.

PLOWERT.

AVIS DE LA RÉDACTION

LE SYMBOLISTE publie :

Des *Articles de science et de sociologie*, de M. CHARLES HENRY,

Des *Essais sur l'Art*, de M. JULES LAFORGUE,

Les *Cirques*, de M. FÉLIX-FÉNÉON.

Des *Actualités*, de M. JEAN AJALBERT,

Un *Courrier musical*, de M. GASTON DUBREUILH,

Des *Chroniques, Nouvelles et Poèmes*, de MM. MAURICE BARRÈS, EDOUARD DUJARDIN, STÉPHANE MALLARMÉ, FRANCIS POICTEVIN, PAUL VERLAINE, CHARLES VIGNIER et TEODOR DE WYZEWA.

BOUQUET A MARIE (1)

Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme,
Et comme un soldat répand son sang pour la patrie,
Je voudrais pouvoir mettre mon cœur avec mon âme
Dans un beau cantique à la sainte Vierge Marie.

Mais je suis, hélas ! un pauvre pécheur trop indigne ;
Ma voix hurlerait parmi le chœur des voix des justes :
Ivre encor du vin amer de la terrestre vigne,
Eile pourrait offenser des oreilles augustes.

Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches,
Il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème,
Qu'un agneau bêlant n'éveille en nous aucuns reproches,
Que l'innocence nous ceigne un brûlant diadème,

Il faut tout cela pour oser dire vos louanges,
O vous Vierge Mère, ô vous Marie Immaculée,
Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Du moins je ferai savoir à qui voudra l'entendre
Comment il advint qu'une âme des plus égarées,
Grâce à ces regards cléments de votre gloire tendre
Revint au bercail des Innocences ignorées.

Innocence, ô belle après l'ignorance inouïe,
Eau claire du cœur après le feu vierge de l'âme,
Paupière de grâce sur la prunelle éblouie,
Désaltièrement du cerf rompu d'amour qui brame.

Ce fut un amant dans toute la force du terme,
Il avait connu toute la chair, infâme ou vierge,
Et la profondeur monstrueuse d'un épiderme
Et le sang d'un cœur, cire vermeille pour son cierge !

Ce fut un athée, et qui poussait loin sa logique
Tout en méprisant les fadaises qu'elle autorise,
Et comme un forçat qui remâche une vieille chique
Il aimait le jus flasque de la mécréantise.

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières ;
Bon que les amours premières fussent disparues,
Mais cela n'excuse en rien l'excès de ses manières.

Ce fut, et quel préjugé ! un Parisien fade,
Vous savez, de ces provinciaux cent fois plus pires
Qui prennent au sérieux la plus sottise cascade
Sans s'apercevoir, ô leur âme, que tu respirez ;

Race de théâtre de boutique dont les vices
Eux-mêmes, avec leur odeur rance et renfermée,
Lévéraient le cœur à des sauvages leurs complices ;
Race de trottoirs, race d'égoût et de fumée !

Enfin un sot, un infatué de ce temps bête
(Dont l'esprit au fond consiste à boire de la bière)
Et par-dessus tout une folle tête inquiète,
Un cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère.

Mais sans doute, et moi j'inclinerais fort à le croire,
Dens quelque coin bien discret et sûr de ce cœur même,
Il avait gardé comme qui dirait la mémoire,
D'avoir été ces petits enfants que Jésus aime.

Avait-il, — et c'est vraiment plus vrai que vraisemblable —
Conservé dans le sanctuaire de sa cervelle
Votre nom, Marie, et votre titre vénérable
Comme un mauvais prêtre ornerait encor sa chapelle ?

Où tout bonnement peut-être qu'il était encore
Malgré tout son vice et tout son crime et tout le reste
Get homme très simple qu'au moins sa candeur décore
En comparaison d'un monde autour que Dieu déteste.

Toujours est-il que ce grand pécheur eut des conduites
Folles à ce point de s'en devenir maladroites,
Si bien que les tribunaux s'en mirent, — et les suites,
Et le voyez-vous dans la plus étroite des boîtes ?

Cellules ! Prisons humanitaires ! Il faut taire
Votre horreur fadasse et ce progrès d'hypocrisie...
Puis il s'attendrit, il réfléchit. Par quel mystère,
O Marie, ô vous, de toute éternité choisie !

Puis il se tourna vers votre Fils et vers Sa Mère,
O qu'il fut heureux, mais, là, promptement, tout de suite !
Que de larmes, quelle joie, ô Mère ! et pour vous plaire,
Tout de suite aussi le voilà qui bien vite quitte

Tout cet appareil d'orgueil et de pauvres malices,
Ce qu'on nomme esprit et ce qu'on nomme la Science.
Et le rire et le sourire où tu le plisses,
Lèvre des petits exégètes de l'incroyance !

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène
Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire,
Implorant de Vous, la Mère, et la Sainte et la Reine,
L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère !

O qu'il voudrait bien ne plus savoir plus rien du monde
Qu'adorer obscurément la mystique sagesse,
Qu'aimer le cœur de Jésus dans l'extase profonde
De penser à vous en même temps pendant la Messe.

O faites cela, faites cette grâce à cette âme,
O vous, Vierge mère, ô vous, Marie Immaculée,
Toute en argent parmi l'argent de l'épithalame
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

PAUL VERLAINE.

(1) Extrait du volume « *Amour* », en préparation chez Vainier, le bibliopole des « *Symbolistes* ».

HAMLET

Et les controverses de sévir ! M. Sarsy s'ébahit de ne goûter point Hamlet à la scène. Il invoque l'opinion respectable d'une douairière de ses amies et note la discorde jusques dans le camp des Shakespeariens. Les grands principes jouent et l'érudition des encyclopédies est interrogée. Au travers des colonnes des gazettes, des noms sont jetés fébrilement, pour d'ingénieux parallèles : Rouvière, Delacroix, Marlowe, Ahmalet, Rossi, Salvini, Gœthe, tant d'autres encore, et le public, sagace après tout, estimerait volontiers que le vieux Will baisse joliment.

There are more things in heaven and hearth ; than are dreamt of in your philosophy. Il est assez probable aussi qu'il y a plus de choses dans Hamlet que n'en contiennent les morales au jour le jour. On peut du moins, — dans de certains milieux — émettre cet apophthegme sans risque grave d'être conspué. Pourtant, nous concéderons volontiers que Rossi est goûté, que Salvini plaît beaucoup en Russie, qu'Irving est un étonnant tragédien, que Mounet-Sully est supérieur au rôle qui lui a été confié, que Reichemberg est galante à ravir dans l'Angier et le Sardou. Quoi encore ? Vous dire ce que nous indiffère, en l'espèce, la passe d'armes si méticuleusement ordonnée par Vigeant ! Bien joyales aussi les personnes possédant une teinture d'anglais, qui avouent des pudicités au lire des strophes de la ballade d'Ophtélie.

Aux adaptations françaises d'Hamlet qui ont cours maintenant nous oserons préférer — combien platoniquement d'ailleurs — la très démonétisée version de Ducis, pour ce naïf motif que cet Hamlet-ci ignore sans ambages l'autre ; Ducis a rencontré Shakespeare dans un miroir concave et ne l'a pas reconnu ; mais MM. Meurice, Dumas, Cressonnois et Samson ont infligé à Hamlet les avant-derniers outrages dans le cul de basse-fosse où grouillent les alexandrins tortus. Au fond, ça revient peut-être au même, Quant à ce que l'on nomme emphatiquement l'exégèse de Goethe, nous n'y verrons qu'un plan de pièce, entre beaucoup d'autres, aussi plausibles, que recèle Hamlet : un Hamlet fragmentaire, comme Coriolan et Macbeth, fragmentaire comme ceux de Delacroix et de Manet, comme celui de Salvini ou de Mounet-Sully. Puis cette anomalie vaut qu'on la relève de Goethe aplissant Shakespeare en rêvant déjà au second Faust. Pour résumer, nous pensons qu'un poète, briguant un succès d'estime, pourrait extraire une pièce d'Hamlet.

Et, sur ce tard, nous proposerons de ratiociner quel que peu sur la signification littéraire d'Hamlet. L'erreur fut de croire que cet écrit offrirait des éléments de distraction idoines aux digestions contemporaines. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Hamlet, nonobstant les circonstances quelconques et adventices qui l'affabulent, ne possède guère que ce mérite de définir, sans appareil métaphysique, sans formules de synthèse, de définir par l'écriture et d'une manière discontinue une catégorie d'humains. Hamlet est la transition du dramaturge au platonicien de la Tempête. Ce genre est sans contredit plus ennuyeux que madame Ange Bénigne. Mais le monsieur nous ferait bien rire dont le but dans la vie serait d'adapter autrement qu'en opéra-bouffe nanti de ballets, la *Tentation de saint Antoine* du nommé Flaubert.

Un artiste se peut intituler : celui qui vient expliquer la féerie des contingences dans son moi. L'écriture, les couleurs, les signes musicaux et diverses substances pétrissables, au nombre desquelles on doit, affirme Félix-Fénéon, ranger certains résidus de la saponification (1) sont les procédés généralement usités pour ce traduire. Hamlet (prince du Danemark, pour ce motif initial du Nord spéculatif, du Midi objectif) est un homme de rêve, en proie à la vie, dans le temps.

CHARLES VIGNIER.

BOBO

Une capitale créole, où jamais de neige, jamais de patinage ; mais quelles romances d'exil d'après-midi !
Ah ! la jeune fille...

Une capitale boueuse du Nord, sous l'averse (ô calorifères des hôtels !), au bord de la mer d'où Hamlet raille les mouettes inapprivoisables.
Ah ! la jeune fille...

Puis une capitale dans les sables, un vent furieusement indiscipliné protestant contre la discipline des administrations bien rangées, trois béatifiques Rembrandt agonisant

(1) Voir la *Vogue*, tome I, n° 10.

sous des lèvres ambrées en un musée grec dont les acrotères exactes sont souillées par des corbeaux de passage.

Puis une capitale petit Paris, affiches de Chéret, café dans des verres, brillants pourboires dans l'air, vide absolu mais désarmant.

Puis Paris, salade d'arrondissements, consommations divines et humaines toutes poissant le fond du cœur : cent sociétés de prévoyance ; mais nulle opération de vie définitive, nuls signaux dans le ciel.

Puis la mer, la mer sans capitales, la mer bleue et printanière des derniers beaux jours, et, accoué à un vieux canon, tout au bout de la jetée, dont les poutres sont gravées de noms de lascars d'un couteau qui put faire des besognes plus exotiques, le beau et confortable bateau qui met trente-cinq minutes à s'effacer dans la gloire de l'horizon.

Ah ! jeune fille, douleur, vieillesse ! — sonne l'Angelus. Eh ! que me fait à moi, solitaire amputé, ces cloches et le mariage ou l'enterrement de frères qu'elles ont pu sonner aujourd'hui avec tant d'importance ? — Sur une baraque de la gare : *Pompe à incendie*. O quotidiennetés ! Eh, que tout brûle ! mon chat n'en perdra pas une caresse de sa main inhumaine...

Oh ! les côtes de France, et les ouvrages de défense maritime, et les dunes...

J'aurai passé dans cette vie,
Tel un corbeau au-dessus des villes,
Car je me méfie
Des idylles ;
Dans cette vie, j'aurai passé
Comme un insensé qui se méfie.
J'aurai passé, cadencé.

Reste le piano, le piano chez soi ; et quelques poésies fugitives...

Et la jeune fille... Ah ! bobo, bobo... — Suivez-moi bien.

La femme est noire compagne, un être brave, quotidien, bien terrestre, et qui ne se fût jamais tourmenté d'au-delà, créé des religions consolatrices de la mort, comme a fait l'homme.

(O femme de la terre
Tu as ton dieu dans ta couche,
Mais lui a dû s'en faire,
Et si loin de sa bouche !)

La femme est un associé de l'autre sexe, sexe fort usuel. Nous ne devrions nous occuper d'elle autrement que de nos autres frères associés qu'à certaines heures, certaines demi-heures, à cause des fins de ce sexe. Pas avant, pas après. Association, travail, progrès, se lever et se coucher avec le soleil. (Un peu la vie des Boërs, si vous voulez).

Mais non ! l'homme a été poussé à vouloir des mondes et des dieux dans la demi-heure de l'amour, et comme la demi-heure était chaque fois courte et décevante, il en a mis l'instrument en serre chaude (gynécée, chevalerie, salon) et a tout fouillé, tout inventé, et corrompu ses religions, pour l'aiguïser, l'électriser.

On l'a donc laissée dans la paresse, le miroir, l'esclavage, sans autre occupation que son sexe, sa seule arme et monnaie. Et elle a donc, à force de siècles de serre chaude, hypertrophié son sexe. Et elle est devenue le Féminin, l'éternel Féminin (comme s'il y avait un éternel Masculin !), franc-maçonnerie de faux frères, quoi.

Ah ! jeunes filles, je vous pardonne de n'être pas de bonne guerre avec nous. — Ah ! nous avons laissé notre petite sœur humaine faire humanité à part. On récolte ce qu'on a semé.

Tout ce qu'elle peut, au fond, nous donner, tient en demi-heures ; elle a donc dû trouver à remplir les vides pour joindre les deux bouts... de la guirlande. (Et c'est des inventions ! chaque an, chaque saison, une mode, une coiffure qui renouvellent ses appâts d'idéal, et c'est les génies qu'elle fait souffrir particulièrement pour leur faire donner des chefs-d'œuvre qui la renouvellent aussi, la retransfigurent et alimentent la banque de la loterie ; et c'est les variétés d'amours, de tête, de chair, de cœur, etc.)

Et tout cela a conduit l'homme, seul chargé de l'Histoire humaine (histoire boiteuse par suite de la Femme retirée sous sa tente), où nous le voyons, au Pessimisme (Pillolera du Progrès, comme a dit Victor Hugo, qui s'y entendait).

L'homme est mort avec ses dieux ; vive la Femme, petit être brave, quotidien et bel et bien terrestre. Eve va sauver le monde.

L'homme s'occupera désormais des arts et des intuitions scientifiques ; la Femme fera le ménage de la Planète (sciences, industries, catalogues, propreté, caresses hygiéniques).

C'est clair comme une dette à payer.

En attendant, reste le piano, le piano chez soi, et les poésies fugitives. J'en ai fait quelques-unes...

JULES LAFORGUE.

ACTUALITÉS

Parallèles d'Horizontales

On a pu voir ce qui restait de Musette, exhumée du silence. Musette, pour toujours, s'est effritée aux quatre vents de la glacière odéonnesque. Il y avait foule pour l'ensevelir, et M. Porel, parmi des musiques surannées, conduisait le deuil.

Musette est très morte, si tant est qu'elle ait jamais existé autrement que par l'imagination sadique et naïve des collégiens. Leur rêve la couchait volontiers — Lydie ou Nèere — dans la senteur des aromates, la couronnait

d'ache et de safran, lui versait en des coupes de terre cuite le vin épais des cratères : l'adolescent cueille le sourire de Diane aux joues d'une cousine et baise la chair de rêve de Calypso sur le cou d'une cuisinière. Musette a profité de ces affabulations dont sont coutumiers les jeunes, aux primes amourettes, entre une ode fade d'Horace et les hexamètres détrempés de Virgile.

Mais voilà que le duvet blondit aux lèvres des imberbes, et que s'affirme le besoin d'aimer, sans transpositions. Comme rien ne s'évapore aussi prodigieusement vite que les remembrances classiques, et qu'il ne peut vivre longtemps des espoirs de bohème dont son cœur était lesté, le jeune homme, las de chercher l'inconnue Musette, s'attriste et pleure, et crache son dégoût qui tombe lourdement sur la mémoire de la pauvre : telle la pellette de terre sur une bière.

Monsieur d'aujourd'hui, qui avez épilé Mürger, de quels attraits trouviez-vous Musette revêtue, tant elle est, à présent, décharnée ? Cette grisette pas très jolie, pas très propre, pas très bien habillée, trompait son amant, chaque fois qu'il se désargentait. Grisette ! Les naturalistes durement, mais justes, la qualifiaient de rouleur ! Vous n'êtes pas morte, Musette. Vous avez mué. Nana, Tigrette. Vous travailliez cet hiver chez une modiste. J'ai passé plus d'une fois devant la boutique. Vous disparûtes. Je vous rencontrai naguère sur un banc, au Luxembourg. Récemment, vous dansiez à Bullier, et vous buviez, lorsque, collant sa bouche à ce verre, — que les garçons ne rincent guère plus que jadis — un jeune homme — à la place que vous aviez mouillée, cherchait, sans doute, le secret de votre pensée. Une fois, vous chevauchiez un âne râpé à Robinson ; une autre fois, vous barriez un « deux » à Bougival. Souvent vous avez escadé le moulin de la Gallette, un paresseux enrichi de bonnets vagabonds, qui, maintenant, se croise les ailes à regarder polker les vierges folles. Et puis, l'autre soir, blême comme un cierge sous les langues jaunes des gaz, que voulais-tu chuchoter à l'oreille d'un passant ? Musette est toujours Musette, quoiqu'elle ait changé de nom, et suive la mode, si elle ne lui donne pas le ton. Elle porte des bottines vernies à bouts pointus, teint ses cheveux, façonne sa gorge aux courbes de corsets géométriques, mais le même cœur bat dessous. La même insouciance rit sur la bouche carminée, et les mêmes yeux de feu brûlent sous l'arc charbonneux des sourcils. Musette, toujours, elle donne à l'un ce qu'elle fait payer à l'autre, n'est pas nécessairement à qui la veut et s'offre « un béguin » pour un qui n'y pensait.

Monsieur d'aujourd'hui, ne pleurez donc plus. A part la percée de rues nouvelles, la naissance de Paulus et la mort de Schaunard, dont la pluie avait fortement animé le béret rouge, mauvais teint, rien n'a changé dans les choses d'amour. Quant à ce beau pays de Bohême, dont les propriétaires se payaient d'un mot d'esprit, où l'on déchirait les protêts et brûlait les commandements, on n'en trouve pas trace sur les atlas : ce fut quelque mirage aux yeux de poètes. D'ailleurs des habitants de tout temps peu recommandables... Il n'est pas nécessaire, pour le talent, que le pantalon s'effrange aux tibias du peintre ; les philosophes n'abusent plus de mauchettes qui s'effiloquent ; et les poètes, quoique la honte de leurs ascendants, se vêtent avec décence, s'apérivent à Tortoni, s'enfraquent pour voir le monde et ne riment pas leurs symboliques alexandrins sur les tables des brasseries. De ci de là se coudoient encore des gens malpropres et chevelus, traînant leur prétendu génie en loques : exceptions. Nul qui ait souci de l'art, ne croupit aujourd'hui dans la sale bohème, d'ailleurs mal attirante. Les artistes ne naissent pas plus rentés ; mais ne dédaignent-ils pas les besognes rémunératrices qui assurent l'indépendance de l'idée et la dignité de la vie. Pour les autres, Monsieur d'aujourd'hui, vous ne voudriez pas envier les galons qu'ils prennent dans le « Royal Alphonse ». Aimez, sans regret du passé fallace. Les femmes ont toujours offert les mêmes inconvénients psychologiques, pécuniaires et sociaux ; elles se sont toujours données, ou vendues, suivant l'heure... et les enfants ont gardé l'habitude, prise depuis longtemps, de naître un peu sans permission.

A part ça, Musette et Nana ont les mêmes chansons. Elles meurent à l'hôpital ou se font épouser.

Ce que je voulais vous dire, à l'Odéon, Monsieur d'aujourd'hui. Vous aviez si l'air de croire que « c'est arrivé ».

JEAN AJALBERT.

LE MUSÉE DU LUXEMBOURG

— Closes quelques semaines, les portes du musée du Luxembourg de nouveau baillent. L'intercalation des récents achats n'a pas rompu l'unité harmonique de cet asile. Comme autrefois, un uniforme ennui en sourd.

On n'accède aux coloriations que par la statuaire. Puisqu'on s'obstine à collectionner ces blanches horreurs, ne les pourrait-on séparer par des verdure ? Pour ne pas condamner à d'injustes exils les fleurs du Jardin, on recourrait à des végétations en fer battu, en taffetas et en caoutchouc ; ce serait même mieux. Mais non, marbres et bronzes se tassent dans une promiscuité de bains à quatre sous. L'explorateur s'avance. Des gestes balistiques l'éborgnent ; d'expressifs faciès l'intimident ; des Vierges de Mégare le harponnent d'impudiques appels ; Mgr Darboy le bénit ; des Romains le regardent, rogues ; cependant Tarcisius, martyr chrétien, meurt ; deux Mercuraires inventent le caducée et un Bacchus la comédie ; un Amour se coupe les ailes ; Jeanne Darc cuit ; une jeune fille confie son premier secret à Vénus.

Cette épreuve subie, il est sauvé, l'explorateur : les épouvantements des peintures échoueront sur une âme à jamais impavide.

Constatons-le, l'administration des Beaux-Arts n'a pas retiré d'une main ce qu'elle dispensait de l'autre : tout

en nous gratifiant des statues de MM. Franceschi, Longepied, Peynot, Injalbert et Claude Vignon, des toiles, aquarelles et dessins de MM. Pelouse, Dagnan-Bouveret, Dinet, Bail, Berthon, Luc-Olivier Merson, Gaston Béthune, — elle n'attend point à nos émotions coutumières.

Les messagers de M. Lecomte du Nouy portent au pharaon des nouvelles de plus en plus mauvaises ; l'ange de Tobie, de Gustave Doré, continue à humilier celui du Louvre ; l'émulation ne s'est pas ralentie entre les nus de M. Gervex et ceux de M. Cabanel ; le chaudronnier antique de M. Boulanger, l'homme au manifeste, veille toujours, héroïque et barbu, sur son cuivre ; Bonnat n'a pas bougé, ni William Bouguereau, ni Benjamin Constant, ni les Robert-Fleury, Tony et Nicolas, ni les Desgoffe, Alexandre et Blaise, ni Feyen-Perrin, ni Harpignies ; les crayons de *Faust*, du manouvrier J.-P. Laurens conservent leur gâté. Tous sont là...

Mais Galimard a disparu.

Galimard a disparu, et ces nobles vers, inscrits au catalogue, sont veufs de leur illustration :

L'Ode, avec plus d'éclat et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Retient dans ses vers commerce avec les dieux.

Pourquoi nous sèvre-t-on de l'Ode ? elle était peu encombrante (1) et belle. Et que va devenir le Christ de Signol qui, lui, du moins, n'a pas fini de pardonner à la femme adultère ?

Parmi les nouvelles acquisitions, deux tableaux guerriers, balafrés des signatures prestigieuses : Protais, Aimé Morot.

M. Aimé Morot rue des cuirassiers français sur leurs collègues d'Allemagne en fuite. Il est fâché que la galerie de Gand ait acheté son *Toro colante* du Salon de 1885 : ces deux peintures de cirque se seraient complétées l'une l'autre. Nos ennemis sont hachés, et cela s'intitule *Rezonville*.

Peu de personnes, — et nous disons les chansonniers des Alcazars et des Eldorados, — ont ressenti aussi douloureusement que M. Protais « nos revers ». D'autres célèbrent les mitrilles, les charges : il peint des fusiliers nostalgiques ; des plaines où tombe le crépuscule sur la jonchée des morts (soit : *le Bataillon carré*) ; des redditions. Bien des années encore son œil paludéen essangera ses toiles, patriotiques mouchoirs.

Lentement et modestement, M. François Bonvin s'est constitué un renom solide. Ce printemps, ses tableaux s'amassèrent en une exposition générale, d'où partirent pour le musée du Luxembourg le *Refectoire de Religieuses* et la *Servante à la Fontaine* : — tous, probes adaptations des Hollandais intimistes ; mais le souvenir d'un Ter Borch ou d'un Pieter de Hooch les annule.

Nouvellement installés aussi la *Baratteuse* de J.-F. Millet, pastel d'austère style où paysanne et vaisseau se confondent en une même machine ; le *Repriseur de vieilles tapisseries*, pastel aux inusitées dimensions, de M. Gilbert ; *Floréal*, de M. Collin, aimable femme, jambes croisées, yeux fous sous des cheveux cendrés, couchée dans un paysage fuyant, oh, conventionnelle, sans relations avec l'entour, mais de fin dessin, élégant, et non de cette erapuleuse élégance des déesses cabaneliformes ; et enfin *Un Vieux* de M. Jules-Emmanuel Valadon et *Chez le Fondateur*, de M. J.-F. Raffaëlli.

Le macrobe de M. Valadon peut être une ferme étude, non sans psychologie et de facture fouillée. Mais les œuvres essentielles de ce peintre sont des portraits de femmes aux lignes de souffrance discrète, aux yeux doucement fanés et obscurément éloquentes, et surtout des natures-mortes. Ses objets usuels, ses pauvres bibelots, ses ustensiles de ménage sont caractéristiques d'un milieu, ce qui le distingue immédiatement de tous les actuels nature-mortistes et l'approche de Chardin. Ni le faire bravache de Vollon, ni les imprécisions de Zakarian : une logique et expressive exécution, et de multiples accords de gris qui sont d'un coloriste.

Encore qu'il ne soit pas des meilleurs Raffaëlli, le *Fondateur* Gomon, dans la sordidité ambiante, acquiert une importance de chef-d'œuvre. On vit au Salon de 1886 le *Fondateur* et *Une Ménagère dans la neige*. Au parallèle s'accroissait cette tare : les « figures » de M. Raffaëlli s'isolaient idéalement. La femme par la campagne gelée et les fondeurs au travail se baignaient d'identiques lumières.

M. Raffaëlli est un artiste de main acrobatiquement habile et d'intelligence aiguë, qui a construit les schémas des gens du bas peuple et inventé le paysage suburbain. Mais à la recherche exclusive du « caractère » s'applique toute sa force : ses personnages culminent en masques biographiques ; un homme n'est jamais une tâche dans un paysage : c'est un ancien avoué qui, après neuf ans cinq mois et trois jours de cordonnerie pénitentiaire, prend l'air, ou un piqueur du chemin de fer de grande ceinture frappé d'une amende de dix francs, ou un célibataire travaillé de coliques néphrétiques. Ces anecdotes exprimées, il pose son bonhomme sur un paysage, comme on accroche au mur une photographie. Ce sont

là préoccupations d'ordre exclusivement littéraire. Et dans cette voie, M. Raffaëlli va loin : il peint *l'Assassinat de la Vieille au cabas, le Circéur de l'Hôtel des Voyageurs, la Maison où l'on se bat toujours et Chez le Dentiste*, pantomimes, et il écrit son *Étude des mouvements de l'Art moderne et du Beau caractériste*. Seulement il manque de confiance en la loquacité de ses toiles. Pourquoi intituler celle-ci : *Vous avez vingt-cinq francs pour commencer*. Soit superflu. Les banderoles envolées des bouches bées, dans les rébus, ne sont pas plus explicites que le seul aspect de cette bourgeoisie engageant une bonne.

Oh, ce musée. Par leurs œuvres ou par leurs signatures, Rodin, Ribot, Bastien-Lepage, Courbet, Corot, Rousseau, Eva Gonzalès et Marie Bashkirtseff arrêteront un instant notre explorateur. Mais il cherchera vainement Degas, Camille Pissarro, Edouard Manet, Rops, Puvis de Chavannes. Un Gustave Moreau, et il date de 65. Les maîtres de la peinture actuelle sont absents. Et nous applaudirions à un incendie assainissant le hangar luxembourgeois, si ne s'accumulaient là des documents indispensables aux monographies futurs de la bêtise au XIX^e siècle.

FÉLIX-FÉNÉON.

LOUISE LECLERCQ

DE M. PAUL VERLAINE

Hormis l'étude critique sur les *Poètes Maudits*, ce livre nouveau de M. Paul Verlaine est la première œuvre en prose par lui publiée. Édité par le bibliophile Léon Vanier, le volume porte le titre de la nouvelle d'ouverture qui s'accompagne de deux récits, *Pierre Duchâtelet*, *Le Poteau*, et d'un acte, *Madame Aubin*.

Louise Leclercq, fille d'épiciers économes et honnêtes

gens, s'éduque religieusement et saintement, aide au ménage, vit dans l'obéissance filiale, le soin de présider à l'ordre et à la propreté domestiques, de tenir régulièrement les comptes commerciaux. En unique horizon de son adolescence claustrée, les quelconques passants de la rue des Dames défilent devant la fenêtre de l'arrière-boutique. Les garçons de magasins, les piles de denrées coloniales, quelques rares descentes dans Paris au jour des Morts, aux environs de la nouvelle année, de Pâques, lors des fêtes publiques; le spectacle édifiant d'une messe basse, chaque dimanche. Ci le portrait de l'héroïne :

« Elle tenait beaucoup de sa mère au physique, beau-coup de fraîcheur sans grande beauté : un nez un peu long, bien modelé avec une tendance à paraître pointu, de fort beaux yeux bleus et des cheveux châtain-foncé à reflets blonds, formaient un ensemble assez agréable que complétaient un front bas et large d'une belle ligne bien précise, et des tempes où le sang jeune épanouissait des veines pâles en deux fleurs d'un violet rose si délicat que l'on eût cru parfois pouvoir s'attendre à voir couler la vie par les pores exquis de cette peau littéralement diaphane.... »

Les parents, dans la mesure de leur intelligence et selon leurs vues, lui ménagent la tâche :

« De la boutique paternelle elle ne connaissait en quelque sorte que la quintessence, l'expression abstraite seule, la résultante intellectuelle, l'esprit, je veux dire la comptabilité que ses parents n'eussent pu tenir et dont ils se félicitaient chaque jour de l'avoir chargée... »

Par des moyens subtils ils l'écartent de la lecture et des arts d'agrément, la confient à la dévotion seule. Mais l'ennui de cette existence monotone incite la jeune fille à s'éprendre d'un calicot joli garçon, que son caractère sérieux domine vite. Ensemble ils fuient à Bruxelles où Louise Leclercq devient grosse.

Alors, la religion, quelque temps oubliée, lui commande le retour auprès de ses parents. Elle gagne Paris où elle apprend son père mort, sa mère paralysée et agonisante depuis l'instant de sa fuite. Aux derniers jours de sa mère, elle se dévoue pieusement; puis, orpheline, réalise le fonds, épouse son amant, se fait « l'épouse aimante et la femme forte, en un mot l'unième sur mille ».

Écrite en un style exquisément vieillot, cette simple et banale histoire a de délectantes saveurs anciennes, des odeurs d'antan qui ravissent, comme retrouvées, après un trop long oubli, étrangement neuves de renouveau par l'habile application au milieu de notre petite bourgeoisie actuelle.

Semées dans le récit, des réflexions de l'auteur nous élèvent au point juste de vision qu'il faut avoir devant ces conceptions, pour en saisir l'extrême délicatesse sentimentale et sensationnelle. Par une balzacienne physiographie des Batignolles décelante de végétatives existences, de médiocre bien-être, de luxe modique, d'abstinence d'air et de lumière, — cette nouvelle débute, attachante et impressionnante dès les phrases initiales.

Pierre Duchâtelet présente l'analyse d'une lutte interne entre les élans d'enthousiasme patriotique et le souci d'une existence à sauvegarder pour l'amour. Une courte description de bataille pathétiquement simple vibre au cours de cette brève étude où M. Paul Verlaine révèle en toute clarté son tempérament fait plutôt de sentiments nuancés que de sensations brusques ou d'impressions nettement chromatiques.

Le Poteau, un conte pseudo-fantastique et terrible; *Madame Aubin*, un acte spirituel et très franchement instructif sur la psychologie économique du mariage contemporain, de l'adultère, de la rédemption possible, concluent, en ce livre spécialement écrit pour les dilettanti de quintessence littéraire.

SELWYN.

PUBLICATIONS DE LA VOGUE

En vente :

LES IMPRESSIONNISTES EN 1886, DE M. FÉLIX-FÉNÉON. Tirage à 227 exemplaires numérotés : 4 sur pumicif, 100 fr.; 6 sur Japon, 10 fr.; 21 sur Hollande, 4 fr.; 199 sur Saint-Omer, 1 fr. 25.

LE CONCILE FÉRIQUE, DE M. J. LAFOURQUE. 50 exemplaires, papier de Hollande, 1 fr. 25; 10 exemplaires, papier du Japon, 2 fr. 50.

NOTES SUR MALLARMÉ, DE M. THÉODORE DE WYZEWA. 80 exemplaires, papier ordinaire, 1 fr.; 15 exemplaires, papier de Hollande, 4 fr.

Imminentes :

LES ILLUMINATIONS D'ARTHUR RIMBAUD, préface de M. PAUL VERLAINE. Papier de Hollande, 5 fr.; papier du Japon, 15 fr.

LES VOYAGES DE BALTHASAR DE MONCONYS, publiés et introduits par M. CHARLES HENRY. Tirage à 250 exemplaires : 230 sur Hollande, 20 sur Japon.

LA THÉORIE DE RAMEAU SUR LA MUSIQUE, par M. CHARLES HENRY.

LES OUSCULES LITTÉRAIRES DE CASANOVA DE SEINGALT, publiés par M. GUSTAVE KAHN.

LES PALAIS NOMADES DE M. GUSTAVE KAHN.

L'ART POÉTIQUE D'HORACE, traduit par Jacques Peletier, édité par M. ALFRED DEHODENQ.

Le tome I^{er} de LA VOGUE, est en vente, broché, au prix de six francs sur papier ordinaire, et quarante francs sur papier du Japon. Incessamment sera mis en vente, aux mêmes prix, le tome II, broché.

LA VOGUE

Artistique, Scientifique et Sociale

FRANCE : Un an, 25 fr.; un semestre, 13 fr.; le numéro, 50 c.

ÉTRANGER : — 30 fr.; — 16 fr.; — 60 c.

Abonnement sur papier du Japon, 5 exemplaires, 150 fr. par an.

LA VOGUE parait le lundi en un fascicule de 36 pages.

Elle forme, par an, 4 volumes.

SOMMAIRE DU N^o DU 11 AU 18 OCTOBRE 1886, TOME III, N^o 1. I. M. Gustave Kahn : *Châteaux en Espagne*. — II. Wronski et l'Esthétique musicale. — III. M. Jules Laforgue : *Pétition, Simple Agonie*. — IV. L'Art Poétique de Jacques Peletier du Mans, publié par M. Alfred Dehodencq.

M. Gustave KAHN, Directeur.

PARIS, Rue Laugier, n^o 4, PARIS

Vente : chez M. Alphonse Soirat, 146, rue Montmartre, chez les plus notables libraires et dans les gares.

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

Romans nouveaux et inédits

A partir du 16 octobre 1886, il paraît un volume de luxe chaque semaine, sous couverture rose illustrée. — Prix : 20 centimes. — En dépôt chez tous les Libraires de France.

La plus considérable et la plus utile opération de librairie du XIX^e siècle sera sans contredit la Bibliothèque du Dimanche fondée par le bibliophile N. Blanpain, dont les volumes ont obtenu une médaille d'or, la plus haute récompense accordée aux Expositions.

La Bibliothèque du Dimanche ne coûte que 20 centimes le volume de luxe et renferme des romans inédits à grande sensation, signés des noms les plus célèbres.

Toutes les familles voudront posséder cette magnifique collection d'œuvres dramatiques et populaires.

On peut réclamer les volumes déjà parus : *Une Nuit de noces* — *Les Amours de Mignonnette* — *La Pièce d'or* — *Les Amants de la nuit*, etc., etc. (Envoi franco contre 20 centimes seulement en timbres-poste. Le port sera toujours gratuit.)

Nouvelle Librairie A. SOIRAT, 146, rue Montmartre, PARIS.

Dernières publications de la Librairie

TRESSE et STOCK

LE THÉ CHEZ MIRANDA

Par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM

Un vol. in-18..... 3 fr. 50

SOI, par PAUL ADAM. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

LE PANTALON DE MADAME DESNOU

Par HENRI BEAUCLAIR

Un volume in-32..... 2 fr.

POUR PARAÎTRE BIENTÔT :

SEULS, Par FRANCIS POICTEVIN

Un volume in-18..... 3 fr. 50

LES DEMOISELLES GOUBERT

Par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM

Un volume in-18..... 3 fr. 50

LÉON VANIER

Bibliophile des Symbolistes

PARIS, 19, QUAI SAINT-MICHEL, 19, PARIS

Envoi franco contre timbres ou mandat.

PAUL VERLAINE

LOUISE LECLERCQ, suivie de : LE POTEAU, PIERRE DUCHÂTELET, MADAME AUBIN (un acte). Un vol. in-18 3 50

Tirage sur Hollande..... 8 »

LES MÉMOIRES D'UN VEUF. Curieux volume auto-biographique..... 3 50

Tirage sur Hollande..... 8 »

LES FÊTES GALANTES, élégante réimpression de ce délicat et piquant chef-d'œuvre du maître incontesté de la nouvelle école littéraire, plaquette artistique, Holl 3 »

Du même auteur : *Poèmes saturniens*, 6 fr. — *La bonne Chanson*, 2 fr. — *Romances sans Paroles*, 3 fr. — *Jadis et Naguère*, 3 fr. — *Sagesse*, 3 fr. — *Les Poètes maudits* (épuisé).

STÉPHANE MALLARMÉ

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE, églogue, avec dessins de Manet, plaquette artistique..... 5 »

LES POÈMES D'EDGAR POE, traduction, avec dessins inédits de Manet. Magistral volume in-18..... 12 »

Du même auteur : *Le Corbeau d'Edgar Poe*, traduction, avec les dessins de Manet. In-folio..... 25 »

CHARLES VIGNIER

CENTON. Impression de luxe, tirage à petit nombre. 3 »

AVIS. — Ces 6 nouveautés paraîtront successivement dans le courant d'octobre ou de novembre.

J.-K. HUYSMANS

CROQUIS PARISIENS. Nouvelle édition très augmentée. 1 vol. format des eucologes..... 6 fr.

Quelques exemplaires tirés à part sur papier à chandelle, papier de Hollande, de..... 10 à 15 »

JEAN MORÉAS

LES CANTILÈNES, poésies contenant : *les Funérailles, Interlude, Assonances, Le Pur Concept, Histoires merveilleuses*..... 3 50

Volumes sur Hollande..... 7 »

LES SYRTEs. Épuisé, reste quelques exemplaires... 10 »

JULES LAFORGUE

LES COMPLAINTES..... 3 »

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA-LUNE..... 2 »

EDOUARD DUJARDIN

LES HANTISES. Prose..... 3 50

MAURICE BARRÈS

LES TACHES D'ENCRE. Collections des quatre numéros parus..... 4 »

HENRI BEAUCLAIR

L'ÉTERNELLE CHANSON. Triolets..... 1 »

LES HORIZONTALES. Plaquette, format décadent... 1 »

PENTECOTE..... 1 »

ADORE FLOUPETTE

LES DÉLIQUESCENCES. Reste 5 exemplaires, net.... 10 »

NOEL LOUMO

VERS DE COULEURS, plaquette..... 2 »

MOSTRAILLES

TÊTES DE PIPES. Etudes de jeunes avec portraits. — Curieux volume, tiré à 100 exemplaires seulement. 12 »

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI. Intéressante publication de biographies et portraits-charge. — Lire les biographies signées PAUL VERLAINE de : *F. Coppée, Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle-Adam, J. Rochepin, Barbey d'Aurevilly, E. de Goncourt, Sully Prudhomme*, et celle de *Huysmans*, celle de JEAN MORÉAS, etc., chaque numéro..... 10 cent.

NOUVELLE LIBRAIRIE A. SOIRAT
PARIS, 146, rue Montmartre, 146, PARIS

RÉVÉLATIONS SCANDALEUSES SUR LES D'ORLÉANS
(OUVRAGE DEUX FOIS SAISI)PHILIPPE VII
COMTE DE PARIS
PRÉTENDANT AU TRÔNE DE FRANCE
PETIT-FILS D'UN GEOLIER

PROUVÉ PAR

LES MÉMOIRES DE MARIA STELLA
(SEULE ÉDITION COMPLÈTE ET AUTHENTIQUE)

Prononcé en audience publique par
MONSIEUR VALERIO BOSCHI, PRO-
VICIAIRE GÉNÉRAL, IL EST DÉCLARÉ
QUE MONSIEUR LE COMTE DE JONVILLE
A SUBSTITUÉ CRIMINELLEMENT LE FILS
DU GEOLIER CHIAPPINI A SA PROPRE
FILLE, MARIA STELLA, ET REND A CELLE-
CI SES VÉRITABLES TITRES.

Signé : ANGE MORIGI,
Notaire-greffier-général-épiscopal.

PAR JUGEMENT
DE LA
COUR ECCLÉSIASTIQUE
DE FAENZA
DU 29 MAI 1824

Prix : 2 Francs

Il fut publié de 1830 à 1839 deux éditions de ce livre. C'est à peine s'il est possible aujourd'hui d'en trouver un exemplaire. Effroyable cauchemar pour Louis-Philippe, les mémoires de Maria-Stella ont été détruits avec une sorte de rage par la police du roi, le jour même de leur apparition.

L'auteur montre l'échange criminel d'elle-même, Maria-Stella, demoiselle du plus haut rang, contre un garçon de la condition la plus vile, qui régna depuis sous le nom de Louis-Philippe. Tout est appuyé de preuves solides dans ce volume écrit en caractères de feu.

Beaucoup de Parisiens ont connu Maria-Stella, femme de la plus austère vertu.

On ne sait ce qu'elle est devenue, depuis la publication de son livre. Disparut-elle volontairement de la scène politique, ou la fit-on disparaître dans l'espoir d'étouffer le scandale et l'indignation que ses Mémoires avaient provoqués dans l'opinion publique? C'est une recherche qu'il serait curieux de faire et nous serions fort obligé à qui nous renseignerait.

LES POÈMES DE LA CHAIR

Par ROBERT CAZE. Prix : 1 franc.

Le Gérant, A. SOIRAT.

Paris. — Imprimerie N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

LE SYMBOLISTE

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE PARAISSANT LE JEUDI

GUSTAVE KAHN
Directeur.

JEAN MORÉAS
Rédacteur en chef.

PAUL ADAM
Secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS
PARIS..... un an... 10 Fr.
Id. six mois 5 Fr.
DÉPARTEMENTS..... un an... 12 Fr.
Id. six mois 6 Fr.
ÉTRANGER... un an... 15 Fr.
Id. six mois 7 Fr. 50

On s'abonne chez M. SOIRAT, rue Montmartre, 146
où les Bureaux

ABONNEMENTS
PARIS..... un an... 10 Fr.
Id. six mois 5 Fr.
DÉPARTEMENTS..... un an... 12 Fr.
Id. six mois 6 Fr.
ÉTRANGER... un an... 15 Fr.
Id. six mois 7 Fr. 50

SOMMAIRE

- I. M. JEAN MORÉAS : *Peintures.*
- II. M. PLOWERT : *Parenthèses et Incidences.*
- III. M. PAUL ADAM : *Chronique.*
- IV. M. JULES LAFORGUE : *A propos de Hamlet.*
- V. M. JEAN AJALBERT : *La brume du soir.*
- VI. M. GASTON DUBREUILH : *Courrier musical.*
- VII. M. MAURICE DE FARAMOND : *Vision.*
- VIII. M. FRANCIS POICTEVIN : *Seuls.*

PEINTURES

Tantôt trois lustres, sous la victorieuse oriflamme d'Edouard Manet de hardis capitaines et sergents de bataille, parmi lesquels il faut citer au premier rang Camille Pissarro, Degas, Renoir et Claude Monet, mettaient en vastation l'antique domaine des Cabanel, Bouguereau, Benjamin Constant et autres mascareurs de toiles. Le hourt fut impétueux aux sons des orthies et des épines : Bibliques pauvresses à la chair atramentée, Abrahams tintalorisés, Jésus à barboire de droguiste, cardinaux concilipètes, martyrs fastés et hagards, mercenaires caterves, « mammalement scandaleuses » Madones, Titans halbrénés, Vénus napeuses, Nymphes tabides, Napoléons de banlieues, tous les carêmes-prenants du quai Malaquais, de bleu de Prusse et de bitume et de terre de Siemie croustelevés, par-delà les chevaux et les cadres, mordus de terreur panique, s'en furent.

MM. Zola et Théodore Duret relatèrent ces faits d'armes, et le ponocrate M. J.-K.-Huysmans entonna des dithyrambes abasourdis.

Malgré les bélements niais du public et les imprécations des morosophes clavés au lieu commun, les novateurs s'imposèrent. Le volume que M. Félix-Fénéon vient de publier sous le titre : *Les Impressionnistes en 1886*, suit l'évolution de l'Ecole depuis la première exposition (du 15 avril au 15 mai 1874), jusque les récentes exhibitions de cette année. « Durant la période héroïque de l'Impressionnisme, la foule vit toujours au premier plan, provoquant les colères, forçant l'entrée des Salons annuels, Edouard Manet, enthousiaste, élastique et théâtral ; mais, au vrai, la mutation dernière qui fit du bitumier du *Bon-Bock* le luministe du *Linge* et du *Père Lathuille* s'accomplit sous l'influence de Camille Pissarro, de Degas, de Renoir et surtout de Claude Monet : ceux-ci furent les chefs de la révolution dont il fut le héraut. » Tel l'avant-propos de M. Félix-Fénéon.

Puis :

Sur DEGAS : « ... Des femmes emplissent de leur accroupissement cucurbitant la coque des tubs : l'une, le menton à la poitrine, se rrape la nuque, l'autre, en une torsion qui la fait virante, le bras collé au dos, d'une éponge qui mousse se travaille les régions cocegyiennes. Une anguleuse échine se tend ; des avant-bras, dégagés de seins en virgoulesuses, plongent verticalement entre des jambes pour mouiller une débarbouilloire dans l'eau d'un tub où des pieds trempent. S'abattent une chevelure

sur des épaules, un buste sur des hanches, un ventre sur des cuisses, des membres sur leurs jointures, et cette maritorne, vue du plafond, debout devant son lit, mains plaquées aux fesses, semble une série de cylindres, renflés un peu, qui s'emboîtent... Dans l'œuvre de M. Degas, — et de quel autre ? — les peaux humaines vivent d'une vie expressive. Les lignes de ce cruel et sagace observateur élucident, à travers les difficultés de raccourcis follement elliptiques, la mécanique de tous les mouvements ; d'un être qui bouge, elles n'enregistrent pas seulement le geste essentiel, mais ses plus minimes et lointaines répercussions myologiques : d'où cette définitive unité du dessin. Art de réalisme et qui cependant ne procède pas d'une vision directe : — dès qu'un être se sait observé, il perd sa naïve spontanéité de fonctionnement ; M. Degas ne copie donc pas d'après nature : il accumule sur un même sujet une multitude de croquis, où son œuvre puisera une véracité irréfragable ; jamais tableaux n'ont moins évoqué la pénible image du modèle qui pose... »

Sur FEDERICO ZANDOMENEGHI : « ... C'est, vue de dos et en une projection presque verticale, une femme assise sur de blancs tapis d'ours, devant du coke, nue, genoux levés et bras y glissant : à gauche, un compliqué et rythmique tracé où se conjugent étroitement à celles de la jambe et du pied les sinuosités de l'aisselle, du sein et de la hanche ; à droite, une ligne, seule, rapide et pure, raccordant la croupe à l'épaule pour se perdre dans une chevelure dont le fauve s'associe au vert aigu de la babouche. Ou ; la chemise arrêtée à la ceinture, penchée sur une cuvette aux laeis bleus, elle lave, lente, ses seins. Autre : abattue sur des oreillers, paumes jointes au-dessus des cheveux, elle sinue ses courbes dorsales sur une tenture que verts, rouges et jaunes cinglent. Assise au bord d'une chaise en une position de demi-volte, une appuie son menton à ses mains croisées sur le dossier et, prête à des gymnastiques imminentes, songe... »

Sur PAUL GAUGUIN : « ... Des arbres denses jaillissent de terrains gras, plantureux et humides, envahissent le cadre, proscrivent le ciel. Un air lourd. Des briques entrevues indiquent une maison proche ; des robes gisent, des mulles écartent des fourrés, — vaches... »

Sur ARMAND GUILLAUMIN : Des ciels surchauffés, où se bossulent des nuages dans la bataille des verts, des pourpres, des mauves et des jaunes ; d'autres, crépusculaires alors, où de l'horizon se lève l'énorme masse amorphe de nues basses que des vents obliques strient. Sous ces ciels lourdement somptueux, se bossuent, peintes par brutaux empâtements, des campagnes violettes alternant labours et pacages ; des arbres se crispent à des pentes fuyant vers des maisons qu'enceignent des potagers, vers des cours de fermes où se dressent les bras des charrettes. Implantés dans des prés herbus, des hommes, des femmes pêchent ; et, à l'ombre de fouillis frutescents, les moires de la petite rivière s'amplifient en ellipses qu'emporte l'eau, et renaissent. Parmi des arbres et des fleurs, sous des chapeaux de jardin, des maffées gailardes lisent, dorment, tassant leurs charnières dans des fauteuils d'osier. Et ce coloriste forcené, ce beau peintre de paysages gorgés de sèves et haletants, a restitué à toutes ses figures humaines une robuste et placide animalité... »

Sur DAVID ESTOPPEY : « ... Paysages alpins ; mastoïdes paysages de banlieue parisienne, sans les duretés graphiques de Raffaëlli, conduits, par des accords de gris, d'ocres, de verts de Hooker, jusqu'à des horizons que soulève la note rouge des toits ; des intérieurs de mou-

ches, de tramways ; des tables de brasserie bordées de loquaces buveurs ; des portraits ; des vues de rues la nuit... »

Sur JEAN-FRANÇOIS RAFFAELLI : « ... Technique ingénieuse et complexe qui coalise les vertus du pastel, de l'aquarelle, de l'huile et de la mine de plomb ; peinture sur des panneaux de carton qui, buvant un peu la couleur, permettent de modeler sans que le morceau s'empâte et s'alourdisse. Parfois, une composition entachée de littérature ; parfois aussi, des personnages trop indépendants du milieu, des personnages comme rapportés... »

Sur CLAUDE MONET : « ... Ces mers, vues d'un regard qui y tombe perpendiculairement, couvrent tout le rectangle du cadre ; mais le ciel, pour invisible, se devine : tout son changeant émoi se trahit en inquiets jeux de lumières sur l'eau. Nous sommes un peu loin de la vague de Backsén, perfectionnée par Courbet, de la volute de tôle verte se créant de mousse blanche dans le banal drame des tourmentes. Etretat surtout requiert ce mariniste ; il se complait à ces blocs surgissants, à ces masses térébrées, à ces abrupts remparts d'où s'élançant, comme des trompes, des arcs-boutants de granite... »

Enfin voici sur L'ÉVOLUTION DE LA PEINTURE IMPRESSIONNISTE : « ... Dès le début, les peintres impressionnistes, dans ce souci de la vérité qui les faisait se borner à l'interprétation de la vie moderne directement observée et du paysage directement peint, avaient vu les objets solidaires les uns des autres, sans autonomie chromatique, participant des mœurs lumineuses de leurs voisins ; la peinture traditionnelle les considérait comme idéalement isolés et les éclairait d'un jour artificiel et pauvre.

« Ces réactions de couleurs, ces soudaines perceptions de complémentaires, cette vision japonaise ne pouvaient s'exprimer au moyen des ténébreuses saucées qui s'élaborent sur la palette : ces peintres firent donc des notations séparées, laissant les couleurs s'émouvoir, vibrer à de brusques contacts, et se recomposer à distance ; ils enveloppèrent leurs sujets de lumière et d'air, les modelant dans les tons lumineux, osant même parfois sacrifier tout modelé ; du soleil enfin fut fixé sur leurs toiles.

« On procédait donc par décomposition des couleurs ; mais cette décomposition s'effectuait d'une sorte arbitraire : telle traînée de pâte venait jeter à travers un paysage la sensation du rouge ; telles rutilances se hâchaient de vert. — MM. Georges Seurat, Camille et Lucien Pissarro, Dubois-Pillet, Paul Signac, eux, divisent le ton d'une manière consciente et scientifique. Cette évolution se date 1884, 1885, 1886... » Suit une rigoureuse analyse de leur technique.

Tels apparaissent ces artistes novateurs auxquels nous devons d'être sauvés de l'éternelle et lutueuse vignette. Les en louer convenablement, il sied. Mais hâtons-nous de proclamer la souveraineté du maître Puvis de Chavannes, dont l'œuvre, hors les parvités de l'impression, s'essore parmi les halos coruscants du Pur Symbole.

A vrai dire, rappeler quel merveilleux écrivain est M. Félix-Fénéon, importe :

Tout à tout concise et dissolue, orbiculaire et acérée, par les substantifs en ribambelles, par les adjectifs qui se haussent, par les tropes à pire-volet, simarre flottante, cuirasse close, tacle courte, haut bouclier, vers le verbe expectant la phrase court.

Et le vocabulaire ! — coffret et drageoir et cassollette.

JEAN MORÉAS.

PARENTHÈSES & INCIDENCES

DÉBATS POLITIQUES. — MAIS LITTÉRAIRES? — M. Hallais, dans le *Journal des Débats* du 13 octobre, étire en deux colonnes l'article d'un récent dictionnaire de biographies fantaisistes sur l'invasion de Paris par les Helvètes :

En touchant le pavé de Paris, ils rencontrèrent un petit groupe de farceurs et de badauds occupés à traduire les dernières poésies de M. Stéphane Mallarmé; bien peu avaient, comme l'excellent écrivain Edouard Rod, la chance de connaître les ressources de la langue française.

Oh! cette langue! et la chance d'en connaître les ressources. Subtil parler! Le *Journal des Débats* n'est pas polyglotte: il comprend, il goûte le dialecte de la Corrairie, — et c'est assez.

A BRUXELLES. — *L'Art moderne*, redan du réalisme objectif, est inlassable. Son numéro du 17 au 24 octobre recense encore les théories symbolistes. Toujours le même article; mais une compréhension croissante et des rubriques différentes: *les Visionnaires*, cette fois. M. Edmond Picard cesse enfin de nous croire des stéganographes. Rééditons, sans commenter et sans relever les erreurs de citations.

Leur réforme littéraire n'a vraiment d'autre obstacle que cette queue exécutée par M. Kahn et par M. Moréas, qu'elle s'efforce de couper, qui met les lettrés en défiance et fournit aux adversaires un moyen facile de confondre tous les réformateurs, même ceux qui sont le plus véritablement artistes, avec quelques pitres et quelques insensés.

M. Moréas dit :

L'art ne saurait chercher dans le monde extérieur qu'un point de départ très succinct. — De son côté, M. Mallarmé écrit: Il y a dans l'idéal un aspect capable de servir de type. Et tous deux résumant leur théorie en cette formule très abstraite, mais qui, nous l'espérons, commence maintenant à laisser transparaître ce qu'elle veut exprimer: Notre art est d'objectiver le subjectif (les conceptions propres du cerveau) au lieu de subjectiver l'objectif (le réel au sens ordinaire du mot).

Comme conséquence, ils se posent en adversaires de l'art réaliste ou naturaliste qui a pour consigne la maxime célèbre: La nature vue à travers un tempérament, — ou, plus exactement, vue à travers un cerveau. — Pour eux le mot d'ordre c'est: Le cerveau vu à travers la nature, et même sans la nature.

C'est déjà fort précis, et les deux systèmes se posent en une antithèse qui mutuellement les éclaire.

Mais ce qui est vraiment notable, c'est de voir la littérature symbolique se rattacher à Flaubert, absolument comme la littérature réaliste se rattache à lui. *Madame Bovary* d'une part, la *Tentation de saint Antoine* de l'autre, seraient donc des œuvres antipodiques, et ce grand homme se révélant ainsi tout à coup plus grand dans son éclectisme complet, aurait produit presque en même temps deux types impérissables qui embrassent et résument l'art tout entier.

Pour l'honneur du naturalisme, nous pensons qu'il se réclame de l'*Education Sentimentale*, et non du roman-feuilleton, qu'est *Madame Bovary*.

ENCORE MONSIEUR RIMBAUD. — Un article de M. Félix-Fénéon, dans notre premier numéro, énumérait les rancœurs et les présomptions touchant le trépas d'Arthur Rimbaud. Notre collaborateur ne concluait pas, vu la divergence des opinions. De nouveaux renseignements nous sont parvenus qui nous laissent notre doute, mais le précisent :

Revenant d'Asie (via Suez), Rimbaud arriva malade à Aden. Un négociant français, M. Bardey (entaché, nous laisse-t-on croire, de quelque littérature) voulut bien s'intéresser à lui, le guérit et l'envoya trafiquer chez les Soudanais, à Harrar. Or, lors des galipètes du madhi, la majorité des Européens habitant Harrar s'était réfugiée en des lieux plus sûrs. M. Rimbaud était-il parmi ceux-là, ou bien fut-il de ceux qui restèrent à Harrar et que massacraient les gens d'Osman-Digma. M. Bardey, à qui nous nous sommes adressés, nous en informera par câble.

Que cet entrefilet soit pour la rédaction du *Symboliste* l'occasion d'offrir à ce charmant négociant, etc...

Dans le dernier numéro de l'*Illustration*:

« Place aux symbolistes! Ce sont les écrivains de l'avenir! Je ne me charge pas d'expliquer ce que veulent et ce que sont les symbolistes, mais ils existent, ils viennent de planter leur drapeau, je veux dire de fonder leur journal, leur gazette officielle: LE SYMBOLISTE, feuille littéraire hebdomadaire, etc. » Suivent des extraits...

« Mais vraiment, à lire ces productions extraordinaires, et qui ne passent pas aussi inaperçues qu'on le peut supposer, je me demande si nous devenons bêtes ou malades. Le docteur Legrand du Saulle vous aurait dit que le cerveau de l'homme moderne subit on ne sait quelle modification. Il se congestionne, ma parole, et je me demande où le Symbolisme nous conduira, s'il prend quelque influence, ce qui est possible, étant donné le goût extrême de tous nos modernes pour l'excentricité. »

Ce monsieur signe: RASTIGNAC.

— Oh! RASTIGNACORAMA, dirait Vautrin.

Il y a maintenant, à Paris, entre un bouillon de peintres et un café parnassien, un joli Berlioz au pupitre, dont le dinandur fut décoré. — M. Reyher a dit des choses émues; M. Wolff n'assistait pas. M. Edouard Dujardin y parut extraordinairement directeur de la *Revue indépendante*. On a flagellé ce mort de vers éloquentes. *Pinxit* et *sculptit* M. Charles Grandmougin — le coup d'encensoir de... du romantique.

La réclame heureuse pour les concerts du Châtelet, qui abusent du grand mort pour massacrer Wagner. La belle occasion de croix, et de parade pour le disciple qui n'est pas élève.

Et maintenant que le grand mort a sa statue, son pupitre, son square, ses titres à penduler, son modèle pour provincialiser le bronze, un souhait: qu'on joue un peu du Berlioz dramatique et qu'on nous laisse tranquille avec son martyre!

PLOWERT.

AVIS DE LA RÉDACTION

LE SYMBOLISTE publie :

Des Articles de science et de sociologie, de M. CHARLES HENRI,

Des Essais sur l'Art, de M. JULES LAFORGUE,

Les Cirques, de M. FÉLIX-FÉNEON.

Des Actualités, de M. JEAN AJALBERT,

Un Courrier musical, de M. GASTON DUBREUILH,

Des Chroniques, Nouvelles et Poèmes, de MM. MAURICE BARRÈS, EDOUARD DUJARDIN, STÉPHANE MALLARMÉ, PAUL MARGUERITTE, FRANCIS POICTEVIN, CAMILLE DE SAINTE-CROIX, PAUL VERLAINE, CHARLES VIGNIER et TEODOR DE WYZEWA.

CHRONIQUE

Par les pluies grisantes, les pluies hachées de luisures brèves, voici que s'annoncent les grisâtres joies hiémales qui, tôt, jusqu'aux neiges et aux glaces blanchiront.

Les averse clangorent et brillent terne. Les polissures d'eau travestissent la Cité en miroir où: jambes sautillantes et jupes troussées, et orbes obstinés des parapluies, et fantasmagiques fuites des équipages clos, et longues larmes fauves des gaz éplorés. Puis, sous les vitrines britanniques, les diaprures des lainages sanitaires invitent aux luxes de peau, aux désirs de nu dans les appartements chauffés, aux aciers des toilettes.

Saint-Hubert! dans la forêt rousse et gouttelante, par les moquettes de feuilles défuntes, les hâtes des fox-hounds, et leurs ululements désespérés vers le lièvre cahoté de ses peurs. Feutres à pennes conquérantes, canons bleus des armes prêtes, et mines attentives des veneurs aux barbes parfumées. Parmi les buissons et les sons des cors, qui encore élaborent les modulances, les expirances des galops, les *hallalis*, les *lancers*, les à l'eau. Claquent les dents de la laie aculée, et la main de l'imprudent notaire par elle est mangée. Le cerf verse sous la balle dans les glaises, et le garde apaise les rages des chiens. Habits rouges, aux sursauts des cavales vers les lueurs terminales des bois où le babillage des ramures dévêtues frémit. Retour, triomphal retour. Les roues éclaboussantes du mail et les clacs des fouets, et les pipes de belle écume dans les buées, dans les collets fourrés, dans les gantelets fourrés, et propos salés, et chairs de fille, et actes de drilles sous les soies des courtines. Chaleurs fluantes de Bourgogne devant la cheminée à cariatides; et la pure endormie parmi les brindilles de houx et les buissons de bougies. Mains de la châtelaine qui pèlent les poires humifiées, diamants violacés aux rais du feu. Contes fantastiques; chevaliers errants; lieds.

Par l'âpre défilé des rues laquées, les maisons s'attristent sous la lourde couronne de toits. Doucement les maisons mélancoliques s'attristent avec, aux yeux, les roses des abat-jour intérieurs. Parmi les malines et les flanelles du peignoir, Miss songe, le regard à ses bas noirs, Miss songe, son livre rejeté, au trois pour cent si haut coté. Papa a mis par ce temps son pantalon neuf!

La salle des Assises. Le président bafouille à cause du crépuscule, en lisant les questions au jury deuillé. L'avocat s'essuie la bouche, et l'accusé navré file par la porte de chêne devant les gardes: « Pourtant, s'il avait nié? La déposition de la Vache-Rouge! Et ses punitions au régiment, jadis! Et le pantalon bleu-ciel, ses premières gloires à la barrière d'Enfer! On l'emmènera à la Nouvelle! Il y aura des rats dans son hamac. » Cependant que le Crucifix des serments se tord d'angoisse aux premières lueurs des lampes apportées vers la pourpre des simarres judiciaires.

Au mur, les cuivres des casseroles en auréoles. Léontine essuie les quinquets de jade et conte à la cuisinière des histoires de jarretière, de municipaux, de porte-monnaie en perles. Le beurre crie. Le sang coule. Les moissons potagères jonchent. Les poulardes se dorment paisiblement la panse en tournant comme des derviches; et, derrière la porte, les baisers du groom s'écrasent sur les joues grasses de la prudente intendante.

Oh! la candeur des livres neufs au commencement de l'année scolaire! Et les arabesques des grammaires grecques; les lectures distrayantes de l'histoire moderne. La barbe du pion, cette exploration! Sur le bois des pupitres, le mastic des réparations récentes bouche les initiales des prédécesseurs. La belle occupation que championner ces hiéroglyphes! Par les senteurs d'imprimerie et de brochage, s'enivrer de ce haschich et rêver le temps où l'on ira par les routes noires, seul, en cabriolet, avec beaucoup de courage et des munitions, pour arriver à la ferme et manger du gigot. Comme s'alignent ces têtes rasées sur les cols verdus des tuniques usées, au grattement des plumes, au safran du gaz, au silence des bouches, au bruit des pieds et des gestes.

A l'intérieur, par delà les hublots de l'omnibus mouillé, les fesses des trois chevaux houlent infinies. Le fanal féérique crache sa lueur vers la bourse, où fouille anxieusement la vieille dame. Des enfants ronflent. Les affiches clament en bariolures la témérité des tapiocas. Sur la plate-forme, le monsieur qui fume, la femme qui pleure, le jeune homme qui lit, la fillette qui se mouche, — excellent. Et dans les vitres, Paris passe brun, Paris passe d'or, Paris passe de véhicules mus, Paris passe de ciel noir. Les voyageurs méditent. Aux infortunées amours, aux piètres économies, aux avenir limités, à la retraite des vieux aux banlieues, ils aspirent. Etroitement dans l'omnibus étroit et mouillé.

Monte la voix de l'orateur, la voix patriotique de l'orateur. Les conversations bêtes s'échangent sur les bancs de l'hémicycle parlementaire. Le président empile des amendements; les dames, dans les tribunes, se lassent. Verte et brune la salle, et des crânes éburnés; et des redingotes, et des favoris gris. Les chefs de groupes, les assesseurs, les huissiers, les sténographes, le verre d'eau de l'orateur, la sonnette du président, s'immobilisent. Des mouvements acutangles, des sommeils incipients. Le vieux bonapartiste, sur son papier, compose un damier avec de l'encre; et, comme ses doigts s'y noircissent, il les suce alternativement.

Les pluies grisantes, aux luisures brisées. Les pluies simplifient les plans et les teintes. En son cercle bleu, l'horloge ressasse les minutes. L'horloge et les chapeaux blancs des cochers pointent seuls parmi les joies grelottantes de l'eau. Au fond de l'abîme des rues, entre les maisons abruptes et si haut limitantes, le bohème, sous son feutre passé et noyé, trôle. Aux glougloutements de ses souliers ivres, il trôle, l'œil flâneur, vers les femmes chromées des fiacres. Défilent les enterrements pas pressés. Les gens saluent et se signent. Oh! les morts vont si lentement, comme à regret des réverbères et des fiacres, et des tavernes. Les deuillants pataugent et glissent, désolés pour leurs redingotes neuves. Puis, enfin, dans les carrosses funéraires, les mines correctement navrées des petites dames.

L'affriolante histoire! Du gendarme qui tua ce commis imbecile se pavanant aux yeux de la belle avec des moulinets de gourdin! Souventes fois il dut revenir, le jeune homme, emmi les troupeaux de porcs primés et les orphéons saouls, portant la bannière de quelque ligue

gymnastique ; souventes fois il dut revenir, triomphant, des concours d'animaux. Avec un col de marin, un sac de soldat, une casquette illustrée de carabines et de grenades, avec des guêtres en toile, un chiffon tricolore à la vareuse et des attitudes d'arsonille hardi par-devant les grisettes spectatrices.

Assis au seuil du café. Et l'on a dans le dos les glaces éclairées, les ombres lourdes des consommateurs enclos. Alors c'est la fuite du boulevard dans les ors des soirs, et les yeux des femmes comme des coupes pleines, et les lettres fardées sur les kiosques illuminants ; le flot des chapeaux florés, des fourrures serpentantes, des fanaux folets, voitures parues au travers des arbres. Les eaux pleurantes gazouillent. Oreilles gemmées, sourires ternes, et dans les cuirasses soyeuses les orbes des poitrines épaisses, — ainsi figées devant l'éternel bock les hétaires en montre aux devantures.

Les valses pirouettent au bout des archets, sous les lustres. Des pastilles d'or solitairement gravitent avec les plastrons amidonnés des diplomates, devers la reine du bal en toilette de cygne et de sandal. Les seins maigres des fillettes frémissent au craquelé des failles. Vernies, les chaussures mirent les lustres, les yeux, les chevelures. Dans le parquet profond, les pieds des cousules plongent et se doublent — oh ! si loin ! — vers quelles demeures fermées et bien autrement riches, et bien plus superbement vaporeuses !

Les sorbets fondent dans les cristaux embus. Les rires passés des jeunes filles s'adressent aux souvenirs inconnus, aux fêtes mnémoniques. Qui les devinera ? Rêves de livrer leurs chairs pâles et les morbidesses des épidermes à des baisers autres que ceux promis, et désir de mourir en des galas pompeux. Rires passés des jeunes filles, ainsi que des étoffes mérovingiennes.

Et les gazes auprès des rideaux de lampas et des portières de peluches, et les bas verts auprès des griffes des sphinx en cuivre dans la grande cheminée.

Les pluies tournoient par la tourmente ; les pluies grisantes et qui font tituber et qui brouillent ; les pluies aux luisures brèves.

PAUL ADAM.

A PROPOS DE HAMLET

Loin de Paris, loin de la langue française (dont la santé m'est bien chère), loin des relations, loin des Belles-Lettres et loin des Beaux-Arts, le 1^{er} janvier dernier, je constatais ma présence solitaire à Elsenour, au bord de cette mer dont les flots monotones ont assurément inspiré à Hamlet cette épithète sur l'Histoire Humaine :

Des mots, des mots, des mots.

Il plut à verse toute cette sainte journée de premier de l'an, comme il avait plu la veille, comme il pleuvrait, selon toutes probabilités, le lendemain. Le matin encore j'étais à Copenhague, doux badaud devant l'étalage des félicitations officielles, les lourds carrosses de gala cahotant sur les pavés vilains, les hauts bonnets à poil des grenadiers. Apparemment, nul, dans ce va-et-vient de cour, ne songeait à son ancêtre de demain, l'infortuné prince Hamlet.

On comprendra que je n'entendais pas quitter Elsenour sans avoir vu le seigneur Hamlet de shakespeareienne mémoire.

La plage était déserte sous la pluie, la mer mélancolique comme aux plus mauvais jours, les mouettes vauquaient à leurs affaires ; — vers cinq heures du soir, à force de siffler dans le vent le motif vainqueur (mais sur un ton triste) du Siegfried de Wagner, je finis par évoquer l'infortuné prince, notre maître à tous.

Il avait toujours son âge psychologique, trente ans ; il était rasé comme un acteur heureusement doué d'une maladie de foie, vêtu de noir, coiffé d'une toque, ganté de peau de Suède.

Naturellement il me reconnut.

J'insistai, sans affectation, pour avoir des nouvelles de sa santé. Nous causâmes des petits ennuis quotidiens, puis de choses et d'autres. Après un duo de muette rêverie en face de la mer une heure durant, il me dit :

— As-tu vu la statue d'Irving dans mon rôle ?

— Oui, Altesse, à Berlin. J'ai trouvé cet Irving trop dramatiquement concentré dans son masque, se prenant trop au sérieux, ce qui ne fut assurément jamais le fait d'un homme distingué comme vous, hein ?

— Et à Berlin, dis-tu ? O Allemagne ! O Wittemberg où j'étudiais ! O pays de Faust, de Faust qui me détraqua sensiblement !...

— Altesse, aujourd'hui ce n'est plus cela. L'état que j'appellerai *fausteur* est un état de bien pauvre ou de trop riche. Les Allemands d'aujourd'hui ne sont plus pauvres et ne sont pas encore assez riches. Ils traversent la crise du Parvenu. Vous vous feriez de la vilaine bile à Berlin, Altesse.

— Et Paris ?

— A Paris, Altesse, vous le savez, il y a pour votre légende spéciale : Paul Bourget qui la cultive et l'aggrave, avec assez de correction cependant pour s'arrêter (feignant

de se cabrer) devant le Nihilisme ; il y eut Arthur Rimbaud qui en est mort, après une série d'accès d'agonie dont a recueilli les merveilleux délires ; il y a moi qui vous prends en gaité, Altesse, à la Yorick, « un garçon de beaucoup « d'enjouement, d'une très excellente imagination », qui vous prends en gaité parce que c'est plus fort que moi.

— Et Ophélie, qu'en fait-on ?

— C'est elle qui nous fait, Altesse. Ophélie est plus irrésistible que jamais, grâce aux inventions industrielles des uns et aux arts hypertrophiés des autres. Elle n'est plus croyante et pieuse. De ces autels bâtis de nos terreurs du ciel étoilé et de la mort, elle a fait un ineffable comptoir où d'abord elle nous marchande ses beaux yeux, et ensuite nous fait passer, pour lui signer entretien et fidélité, dans l'étourdissement d'allégresse des orgues. Avec cela elle n'est plus très candide, et, bien que son teint n'en soit que plus trompeur, ce n'est pas gai. Ces yeux que notre premier mot va faire baisser ont scruté à leur aise, quotidiennement, ici et là, partout, les planches anatomiques de l'existence, planches dues à nos artistes les plus affamés et les plus dignes de foi. Un musée secret habite derrière les prunelles de violette d'Ophélie. C'est le temps qui veut ça. Ah ! elle n'en va pas moins idéale pour nous, Altesse ! Et décidément, rien ne prévaut contre son sexe. Et faut croire que la Nature, encore qu'inconsciente, a bien pipé les dés. Moi je n'y suis plus. Le plus clair et le plus sûr me semble ceci :

*La femme, mère ou jeune fille,
J'en ai frôlé toutes les sortes,
Des faciles, des difficiles,
C'est leur mot d'ordre que j'apporte.
Des fleurs de chair, bien ou mal mises.
Des airs fiers ou seuls selon l'heure ;
Nul cri sur elles n'a de prise ;
Nous les aimons, Elle demeure.
Rien ne les tient, rien ne les fâche ;
Elles veulent qu'on les trouve belles,
Qu'on le leur rôle et leur rabâche,
Et qu'on les use comme telles.
Sans souci de serments, de bagues,
Suçons le peu qu'elles nous donnent ;
Notre respect peut être vague,
Leurs yeux sont haut et monotones.
Cueillons sans espoirs et sans drames ;
La chair vieillit après les roses ;
Ah ! parcourons le plus de gammes !
Vrai, il n'y a pas autre chose.*

Hamlet se dressa :

— Des gammes, des gammes avant la vieillesse...

Il se tordit les bras, ricana fixement, et se mit à brailler :

— Aux armes, citoyens ! Il n'y a plus de Raison !

Et le voilà poussant des « oh ! oh ! » désespérés et irrécyclables.

Sa folie me gagnait, et je me mis follement à danser devant lui, sous la pluie continue de ces plages loin de Paris, à danser le pas du *Critérium de la Certitude humaine*.

Ce pas consiste à décrire avec les pieds la figure du carré de l'hypoténuse, ce Gibraltar de la certitude, figure simple et immortelle. Figure vraie et immortelle, mais qui veut qu'en décrivant, dans ce pas, son dernier trait, on ne s'ait pour quoi, on trébuche fatalement et se casse le nez contre terre.

C'est ce que je fis. C'était la meilleure conclusion à cette entrevue. Et nous nous séparâmes sur un rendez-vous vague, en nous tirant dogmatiquement la révérence.

Or ce pas du *Critérium de la Certitude* étant symbolique au premier chef...

JULES LAFORGUE.

(Extrait d'un volume en préparation.)

I
La brume du soir a tissé
La mousseline violette
Sur le paysage effacé
Comme derrière une voilette.

Ce soir d'automne agonisant
Dans le parfum fané de roses
Qui traîne parmi l'air grisant
Il pleut de la mort sur les choses.

Le souvenir d'un baiser pris
Au hasard troublant d'une fête
Passait mélancolique et gris...
Et s'est en allé de ma tête...

La brume du soir a tissé
La mousseline violette
Sur ce paysage effacé
Comme derrière une voilette.

II

Je n'ai, pour bercer mon exil,
Dans cette campagne où l'on broute,
Que la chanson vibrant au fil
Du télégraphe sur la route.

Par endroits où sur des réseaux
De cinq fils de fer parallèles,
Viennent s'agripper des oiseaux,
Comme des doubles-croches grèles,

J'écoute parmi le concert
Planer comme une voix aimée
Une voix d'amour qui se perd
Au loin de la plaine embrumée...

Je n'ai, pour bercer mon exil
Dans cette campagne où l'on broute,
Que la chanson vibrant au fil
Du télégraphe sur la route.

JEAN AJALBERT.

COURRIER MUSICAL

Les dilettantes, les plus initiés même, ceux qui prennent un intérêt sincère à l'audition des symphonies de Beethoven et des œuvres de Richard Wagner aux concerts du dimanche, sont le plus souvent insensibles aux plus grossiers effets de l'harmonie. Il nous est arrivé d'accompagner la phrase de Grétry : *O Richard, ô mon roi* dont l'expression de majesté est due à l'accord du sixième degré mineur sur le mot *roi*, en substituant à cet accord celui de tonique, et cela sans causer aucun étonnement ni la moindre observation chez des auditeurs réputés excellents juges en matière d'art musical.

Maintes fois nous avons fait de même avec des motifs quelconques de *la Dame Blanche*, du *Barbier*, de *Lohengrin*, etc., et constatant presque toujours une absence complète du sentiment de l'harmonie.

Or la musique n'est en réalité que la fusion d'une ligne mélodique avec des harmonies :

Dans une page d'orchestre, abstraction faite des timbres, par exemple à la réduction pour piano, les seules ressources de la mélodie et de l'harmonie doivent suffire à donner l'expression (sinon l'éclat) du morceau instrumenté ; sans quoi il faudrait en conclure que cette expression est due tout entière à des effets de timbres, c'est-à-dire qu'elle est incomplète ; on comprend aisément qu'une pastorale ayant une expression intrinsèque réellement pastorale conserve son caractère même avec les timbres du violon ou du piano. Le choix de l'instrument peut ajouter à l'expression, mais celle-ci doit exister dans la musique même, c'est-à-dire dans l'harmonie et la mélodie.

L'intelligence de la mélodie est très généralement répandue, mais, comme nous le disions plus haut, l'harmonie est chose fermée à la plupart des auditeurs, et cependant aucun musicien ne lui refuse la plus grande puissance expressive. Le public ne perçoit absolument que la mélodie et le timbre et se prive ainsi des sensations musicales les plus intenses. De là nous déduisons que les œuvres les plus simples elles-mêmes ne sont pas intégralement comprises : la *Dame Blanche* est jugée inférieure à maintes productions nouvelles, parce que l'instrumentation en est faible, ou du moins parce que les effets de timbres et les sonorités puissantes y font défaut, ou encore parce que les mélodies soi-disant connues y semblent banales et dépourvues d'expression ; mais ces mêmes mélodies nous paraissent au contraire merveilleuses de couleur et de sentiment vrai, grâce aux harmonies qui les supportent :

Bien que très simples et très rares, les moindres modulations y possèdent toujours une prodigieuse intensité d'effet ; leur choix, leur à-propos, la façon dont elles sont amenées, les rendent mille fois plus puissantes que tout l'ensemble orchestral de maintes compositions modernes applaudies aux concerts populaires, et qui souvent sont l'œuvre d'un professeur d'instrumentation bien plutôt que d'un compositeur. Mais le public est toujours plus remué par un beau feu d'artifice que par le ciel de l'*Embarquement pour Cythère* ; et qu'y faire ? L'art extérieur est celui qui procure les sensations les moins intenses, mais il est évidemment le plus accessible à la compréhension.

GASTON DUBREUILH.

VISION

« Extrait d'un volume de vers : *Quintessences* qui paraîtra incessamment chez Tresse et Stock. »

Cette femme de race incomprise des sots,
L'ironique Destin la coupe en deux morceaux :

Son buste, maître-autel où l'homme s'agenouille,
Objet d'art précieux exquisément oblong,
En sa forme parfaite imite une quenouille
Soigneusement garnie avec du chanvre blond ;

Sa robe, dont l'étoffe autour d'elle assoupie
Bouffe, puis se resserre en un cercle exigü,
Des hanches jusqu'aux pieds en fait une toupie ;
Pauvre toupie ! Il vaudrait mieux qu'un fer aigu

La clouât sans pitié ! Car sous d'après lanières,
Sous d'invisibles fouets, lourdement, follement,
Elle tourne, bondit, saute dans les ornières,
S'esclaffe et toujours ronfle, épouvantablement,

Tandis que la quenouille au ciel monte sans trêve,
Où mon Ange pieux aime à filer mon rêve !

MAURICE DE FARAMOND.

SEULS

(Nouvel extrait du livre qui paraît cette semaine chez Tresse et Stock.)

Un dimanche, dans la Grande-Rue étroite du vieux Menton, où les hautes maisons au badigeon décoloré s'élevaient resserrantes, où des escaliers en échelle s'effaçaient dans un jour squalide, où sous une voûte s'ouvrant là,

montante, Edouard affectionnait l'escalier tortu à marches déprimées, par places blanchi de lumière et qu'on croirait se perdre et qui au bout de biais se réclaircit, ils ne se souciaient bientôt plus des causeuses sans turbulence avançant leurs chaises sur la chaussée, des têtes de femmes sous les abat-jour relevés des persiennes, des grilles encorbellées aux fenêtres proches du sol, des petites promeneuses se tenant par la main, des filletés jouant au loto sur le pas des portes, de ces enfants répétant un peu riantes des : bonjour, madame. Ils étaient à une femme à la fenêtre d'une maison, de coin sur la rue. Entre les rideaux de calicot, cette femme, un méchant mouchoir sur la tête, assise, ne bougeant pas, les yeux devant elle, en une inattention, avait comme l'âge de l'air dans lequel ils l'apercevaient.

Une après-midi, après maints détours parmi les oliviers en terrasses au-dessus de Garavant, ils débouchèrent sur le cimetière, diadémanant la vieille ville. Un soldat s'exerçait sur un tambour, des gamins jouaient à la galina, une femme étendait du linge. Lucienne, se trouvant bien

là, voulut s'y reposer. Quelques minutes après, elle entendit un pas cadencé et précautionné, elle se leva des marches de la chapelle pour laisser entrer quatre hommes portant une bière sans luxe, point couverte. Ils la déposèrent silencieusement. Le gardien referma la porte à clef. Lucienne ne put s'empêcher de s'aller coller à la grille vitrée, elle regardait ce cercueil délaissé. Dans ce pays ensoleillé les morts ne l'effrayaient plus... Elle souhaitait être enterrée partout ailleurs que dans un cimetière, dans un endroit avec un peu de lumière, là où des bêtes, sinon des gens passeraient, gens se moquant ou peureux, amoureux ou ivrognes. Ses restes ainsi seraient dans la vie... Et l'un et l'autre redoutaient, non la mort même, mais les probables moments d'effroi qui la précéderait. Elle disait, comme se parlant à elle-même : si elle devait revivre, elle aimerait être un parfum, pourtant elle craindrait qu'on la diminuât. Elle, quand elle respirait une fleur, n'éprouvait-elle pas comme si elle volait la vie de la fleur!.. elle aimerait mieux être un rayon, trottant les endroits préférés.

Au jardin public, à l'heure de la musique, les figures des gens leur laissaient une impression d'ennui. Les premiers venus ne semblaient-ils pas plus laids, plus ternes, par cela déjà que rien d'eux ne vous était connu ! tandis qu'aux personnes dont on avait l'accoutumance, si peu avenantes fussent-elles, la figure s'était rattachée à leur manière d'être; par suite elle arrivait, qu'on le voulait ou non, à vous parler son idiome.

Autour du kiosque de la musique, ils remarquèrent une rose parmi beaucoup d'autres, ils repassaient le jour même, le lendemain, devant elle. Elle était indéfinissablement jaunée; les premiers pétales, chiffonnés au bord, devaient regretter d'être ouverts; dans le cœur à la transparence close, des taches de soleil se déplaçaient, insinuant des effets de pierrerie. Une rose pour une poitrine. Combien coquette et triste !.. Et bientôt, il ne restait plus que les premiers pétales, s'étalant incolores autour du cœur comme foulé.

FRANCIS POICTEVIN.

PUBLICATIONS DE LA VOGUE

En vente :
LES IMPRESSIONNISTES EN 1886, DE M. FÉLIX-FÉNEON. Tirage : 227 exemplaires numérotés : 1 sur pumicif, 100 fr. 6 sur Japon, 10 fr.; 21 sur Hollande, 4 fr.; 199 sur Saint-Omer, 1 fr. 25.
LE CONCILE FÉRIQUE, DE M. J. LAFORGUE. 50 exemplaires, papier de Hollande, 1 fr. 25; 10 exemplaires, papier du Japon, 2 fr. 50.
NOTES SUR MALLARMÉ, DE M. TRODOR DE WYZEWA. 80 exemplaires, papier ordinaire, 1 fr.; 15 exemplaires, papier de Hollande, 4 fr.

Imminentes :
LES ILLUMINATIONS D'ARTHUR RIMBAUD, préface de M. PAUL VERLAINE. Papier de Hollande, 5 fr.; papier du Japon, 15 fr.
LES VOYAGES DE BALTHASAR DE MONCONYS, publiés et introduits par M. CHARLES HENRY. Tirage à 250 exemplaires : 230 sur Hollande, 20 sur Japon.
LA THÉORIE DE RAMEAU SUR LA MUSIQUE, par M. CHARLES HENRY.
LES OUSCULES LITTÉRAIRES DE CASANOVA DE SEINGALT, publiés par M. GUSTAVE KAHN.
LES PALAIS NOMADES DE M. GUSTAVE KAHN.
L'ART POÉTIQUE D'HORACE, traduit par JACQUES PELETIER, édité par M. ALFRED DEHODENCO.

Le tome 1^{er} de LA VOGUE, est en vente, broché, au prix de six francs sur papier ordinaire, et quarante francs sur papier du Japon. Incessamment sera mis en vente, aux mêmes prix, le tome II, broché.

LA VOGUE

Artistique, Scientifique et Sociale

FRANCE : Un an, 25 fr.; un semestre, 13 fr.; le numéro, 50 c.
 ÉTRANGER : — 30 fr.; — 16 fr.; — 60 c.

Abonnement sur papier du Japon, 5 exemplaires, 150 fr. par an.

LA VOGUE paraît le lundi en un fascicule de 36 pages. Elle forme, par an, 4 volumes.

SOMMAIRE DU N° DU 18 AU 25 OCTOBRE 1886, TOME III, N° 2.
 I. MM. Jean Moréas et Paul Adam : *Le Jubilé des Esprits Illusoires*. — II. Wronski et l'Esthétique musicale. — III. M. Jules Laforgue : *Le Miracle des Roses*. — IV. L'Art Poétique de Jacques Peletier du Mans, publié par M. Alfred Dehodenco.

M. Gustave KAHN, Directeur.

PARIS, Rue Langier, n° 4, PARIS

Vente : chez M. Alphonse Soirat, 146, rue Montmartre, chez les plus notables libraires et dans les gares.

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

Romans nouveaux et inédits

A partir du 16 octobre 1886, il paraît un volume de luxe chaque semaine, sous couverture rose illustrée. — Prix : 20 centimes. — En dépôt chez tous les Libraires de France.

La plus considérable et la plus utile opération de librairie du XIX^e siècle sera sans contredit la Bibliothèque du Dimanche fondée par le bibliophile N. Blanpain, dont les volumes ont obtenu une médaille d'or, la plus haute récompense accordée aux Expositions.

La Bibliothèque du Dimanche ne coûte que 20 centimes le volume de luxe et renferme des romans inédits à grande sensation, signés des noms les plus célèbres.

Toutes les familles voudront posséder cette magnifique collection d'œuvres dramatiques et populaires.

On peut réclamer les volumes déjà parus : *Une Nuit de noces* — *Les Amours de Mignonne* — *La Pièce d'or* — *Les Amants de la nuit*, etc. (Envoi franco contre 20 centimes seulement en timbres-poste. Le port sera toujours gratuit.)

Nouvelle Librairie A. SOIRAT, 146, rue Montmartre, PARIS.

EDEN-THÉÂTRE

Rue Boudreau.

Ballets et Promeneurs.

NOUVEAU CIRQUE

151, rue Saint-Honoré.

PISCINE ROCHECHOUART

JARDIN BULLIER

TOUS LES JEUDIS, GRANDE FÊTE

Samedis, BAL

DIMANCHES ET FÊTES, SOIRÉE DANSANTE

Entrée : 1 franc — Libre pour les dames

FOLIES-BERGERES

ou PAULUS

Et un Ballet de M. Joseph Gayda.

SCALA

LIBERT — GRAND SUCCÈS

ELDORADO

Madame Bonnaire et Perrin.

CONCERT DES TERNES

Avenue des Ternes.

ALCAZAR D'HIVER

Thérèse — Princesse Dolgorouki

CIRQUE FERNANDO

Médrano.

CIRQUE D'HIVER

M. Loyal.

Dernières publications de la librairie TRESSE et STOCK

LE THÉ CHEZ MIRANDA

Par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM

Un vol. in-18..... 3 fr. 50

SOI, par PAUL ADAM. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

LE PANTALON DE MADAME DESNOU

Par HENRI BEAUCLAIR

Un volume in-32..... 2 fr.

POUR PARAÎTRE BIENTÔT :

SEULS, Par FRANCIS POICTEVIN

Un volume in-18..... 3 fr. 50

LES DEMOISELLES GOUBERT

Par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM

Un volume in-18..... 3 fr. 50

LÉON VANIER

Bibliothèque des Symbolistes

PARIS, 19, QUAI SAINT-MICHEL, 19, PARIS

Envoi franco contre timbres ou mandat.

PAUL VERLAINE

LOUISE LECLERCQ, suivie de : LE PÔTEAU, PIERRE DU-CHATELET, MADAME AUBIN (un acte). Un vol. in-18 3 50

Tirage sur Hollande..... 8 »

LES MÉMOIRES D'UN VEUF. Curieux volume auto-biographique... 3 50

Tirage sur Hollande..... 8 »

LES FÊTES GALANIES, élégante réimpression de ce délicat et piquant chef-d'œuvre du maître incontesté de la nouvelle école littéraire, plaquette artistique, Holl. 3 »

Du même auteur : *Poèmes saturniens*, 6 fr. — *La bonne Chanson*, 2 fr. — *Romances sans Paroles*, 3 fr. — *Jadis et Naguère*, 3 fr. — *Sagesse*, 3 fr. — *Les Poètes maudits* (épuisé).

STÉPHANE MALLARMÉ

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE, élogue, avec dessins de Manet, plaquette artistique..... 5 »

LES POÈMES D'EDGAR POE, traduction, avec dessins inédits de Manet. Magistral volume in-18..... 12 »

Du même auteur : *Le Corbeau d'Edgar Poe*, traduction, avec les dessins de Manet. In-folio..... 25 »

CHARLES VIGNIER

CENTON. Impression de luxe, tirage à petit nombre. 3 »

AVIS. — Ces 6 nouveautés paraîtront successivement dans le courant d'octobre ou de novembre.

J.-K. HUYSMANS

CROQUIS PARISIENS. Nouvelle édition très augmentée. 1 vol. format des eucologes..... 6 fr.

Quelques exemplaires tirés à part sur papier à chandelle, papier de Hollande, de..... 10 à 15 »

JEAN MORÉAS

LES CANTILÈNES, poésies contenant : *les Funérailles, Interlude, Assonances, Le Pur Concept, Histoires merveilleuses*..... 3 50

Volumes sur Hollande..... 7 »

LES SYRTES. Epuisé, reste quelques exemplaires... 10 »

JULES LAFORGUE

LES COMPLAINTES..... 3 »

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA-LUNE..... 2 »

EDOUARD DUJARDIN

LES MANTISES. Prose..... 3 50

MAURICE BARRÈS

LES TACHES D'ENCRE. Collections des quatre numéros parus..... 4 »

HENRI BEAUCLAIR

L'ÉTERNELLE CHANSON. Triolets..... 1 »

LES HORIZONTALES. Plaquette, format décadent... 1 »

PENTECOTE..... 1 »

ADORE FLOUPELLE

LES DÉLIQUESCENCES. Reste 5 exemplaires, net... 10 »

NOËL LOUMO

VERS DE COULEURS, plaquette..... 2 »

MOSTRAILLES

TÊTES DE PIPES. Etudes de jeunes avec portraits. — Curieux volume, tiré à 100 exemplaires seulement. 12 »

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI. Intéressante publication de biographies et portraits-charge. — Lire les biographies signées PAUL VERLAINE de : *F. Coppée, Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle Adam, J. Richepin, Barbey d'Aurevilly, E. de Goncourt, Sully Prudhomme*, et celle de *Huysmans*, celle de JEAN MORÉAS, etc., chaque numéro..... 10 cent.

NOUVELLE LIBRAIRIE A. SOIRAT
 PARIS, 146, rue Montmartre, 146, PARIS

RÉVÉLATIONS SCANDALEUSES SUR LES D'ORLÉANS
 (OUVRAGE DEUX FOIS SAISI)

PHILIPPE VII
COMTE DE PARIS

PRÉTENDANT AU TRÔNE DE FRANCE

PETIT-FILS D'UN GEOLIER

PROUVÉ PAR

LES MÉMOIRES DE MARIA STELLA

(SEULE ÉDITION COMPLÈTE ET AUTHENTIQUE)

PAR JUGEMENT
 DE LA
 COUR ECCLÉSIASTIQUE
 DE FAENZA
 DU 29 MAI 1824

PRONONCÉ EN AUDIENCE PUBLIQUE PAR MONSIEUR VALERIO BOSCHI, PROCUREUR GÉNÉRAL, IL EST DÉCLARÉ QUE MONSIEUR LE COMTE DE JOINVILLE A SUBSTITUÉ CHEZ INTELLEMENT LE FILS DU GEOLIER CHIAPPINI À SA PROPRE FILLE, MARIA STELLA, ET REND À CELLE-CI SES VÉRITABLES TITRES.
 Signé : ANGE MORIAT,
 Notaire-greffier-général-épiscopal.

Prix : 2 Francs

Il fut publié de 1830 à 1839 deux éditions de ce livre. C'est à peine s'il est possible aujourd'hui d'en trouver un exemplaire.

Éffroyable cauchemar pour Louis-Philippe, les mémoires de Maria-Stella ont été détruits avec une sorte de rage par la police du roi, le jour même de leur apparition.

L'auteur montre l'échange criminel d'elle-même, Maria-Stella, demoiselle du plus haut rang, contre un garçon de la condition la plus vile, qui régna depuis sous le nom de Louis-Philippe. Tout est appuyé de preuves solides dans ce volume écrit en caractères de feu.

Beaucoup de Parisiens ont connu Maria-Stella, femme de la plus austère vertu.

On ne sait ce qu'elle est devenue, depuis la publication de son livre. Disparut-elle volontairement de la scène politique, ou la fit-on disparaître dans l'espoir d'étouffer le scandale et l'indignation que ses Mémoires avaient provoqués dans l'opinion publique? C'est une recherche qu'il serait curieux de faire et nous serions fort obligé à qui nous renseignerait.

LES POÈMES DE LA CHAIR

Par ROBERT CAZE. Prix : 1 franc.

Le Gérant, A. SOIRAT.

Paris. — Imprimerie N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

LE SYMBOLISTE

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE PARAISSANT LE JEUDI

GUSTAVE KAHN
Directeur.

JEAN MORÉAS
Rédacteur en chef.

PAUL ADAM
Secrétaire de la Rédaction.

ABONNEMENTS
PARIS..... un an... 10 Fr.
Id. six mois 5 Fr.
DÉPARTEMENTS..... un an... 12 Fr.
Id. six mois 6 Fr.
ÉTRANGER..... un an... 15 Fr.
Id. six mois 7 Fr. 50

On s'abonne chez M. SOIRAT, rue Montmartre, 146
où les Bureaux

ABONNEMENTS
PARIS..... un an... 10 Fr.
Id. six mois 5 Fr.
DÉPARTEMENTS..... un an... 12 Fr.
Id. six mois 6 Fr.
ÉTRANGER..... un an... 15 Fr.
Id. six mois 7 Fr. 50

SOMMAIRE

- I. M. GUSTAVE KAHN : *Théâtres.*
- II. M. FLOWERT : *Parentèses et Incidences.*
- III. M. JULES LAFORGUE : *A propos de toiles, çà et là.*
- IV. M. JEAN AJALBERT : *Actualités.*
- V. M. CAMILLE DE SAINT-CROIX : *Contempler.*

THÉÂTRES

L'homme essentiellement aime le spectacle, et trop initial encore (presque tous) pour saisir l'existence du spectacle universel et perpétuel, désire qu'on le lui découpe, qu'on lui indique violemment les symboles et les concordances, et ce, dans des salles spéciales et selon des recettes déjà vues. De là sous ses formes diverses ce divertissement en général goûté du théâtre. — Le spectacle est d'ailleurs dans l'épisode de la vie. Un homme passe gesticulatoire, ou seulement différent d'aspect; on le suit des yeux cherchant à deviner son secret. Les rixes, les discussions ont leur public, toujours; l'ambulant soucieux de vendre plaisante, épilogue et ramasse autour de lui les passants. Bien des gens et non pas fous, perdent à des moments la conscience de leur individu ou la transposent.

Chefs de guerre ils défilent selon un rythme dans le fracas des clairons, puissants orateurs ils pérorant, sautent la patrie, et parfois même dans ces débauches de l'esprit à vide ils ne sont que les spectateurs, et ce sont les carnages, les gloires, les pompes, les bras tendus, et resurgent dans un cadre objectif et grandi les souvenirs.

En l'état d'ivresse, le malade cause, se matamorisent ou s'attriste. Après les éruptions d'un moi orgueilleux viennent les évocations dans une durée imaginaire de désirs, ou des concordances nouvellement saisies, des vies banales autres que celles du sujet, reconstituées avec les éléments de ce qu'il a mené dans les années. Des attentions curieuses, ou les habitudes devant un signal d'existence figé le retiennent, il regarde *se passer*. Ces rythmes pour lui s'animent, deviennent généraux — une quasi-création s'opère, intense ou débile selon les facultés de l'ivrogne; en somme une alliance reconstituée avec des éléments connus, c'est un spectacle.

La forme la plus simple du théâtre serait donc quelques ais sur des chevalets, et dessus se passerait quoi que ce soit. — On eut ainsi Tabarin et Gaultier Garguille. Deux personnes mimèrent des douleurs, des signes de désir, se firent, se cherchèrent, se dupèrent, de là la comédie... ce fut la prouesse du corps humain, de là les gladiateurs, les cirques. De la nécessité des temps, des littératures, de l'évolution de la conscience, survint le besoin d'un témoin. Le chœur sillonna de lents propos les tragédies, le spectre marcha dans Hamlet, Pierrot parut aux pantomimes. Le théâtre était fondé.

Le théâtre actuel n'est aucunement du ressort de l'art, mais bien se conçoit et s'écrit d'après les pathologies plus haut indiquées. Des amours de clerc de notaire, des propos de frivoles errantes, des farces avinées de calicots, ou des drôleries confites de gens qui s'amuse au dessert. Il est confortable et pas gênant pour le repos d'esprit des

petites filles; héraut encore de la gloire possible des jeunes bourgeois comme métallurgistes, perceurs d'isthmes, officiers d'Afrique et de marine. Il dit la femme qui se drappe, le bossu qui se sacrifie, le patriote qui lève un sabre quelquefois sa coiffure au bout.

Il utilise les pachydermes, les chevaux, les chèvres; se module quelquefois en de si vagues musiquettes. Son intérêt s'il en est un, se formerait à certains décors, très étincelants pour le piteux verbiage qu'on y débite, et l'impression serait — ôtez de là ces voix vagues et vélantes d'absurdités blanches. Otez ce chevalier coiffeur et cette poupée de cire, et cette vieille dame que l'on lace en je ne sais quelle Juliette. Et pourquoi tous ces gestes pour ce rien qu'on feint d'agiter?

Le silence, nous vous prions, pour n'être pas gêné à voir ce décor.

Restent les quelques œuvres dites classiques qu'on a l'habitude d'interpréter hiératiquement.

Sans en faire le moins du monde bon marché, indiquons qu'elles sont déparées par la sottise diction des vers, de plus trop connues et d'une façon si conventionnelle, qu'il est presque impossible à un homme même très lettré de se les figurer exactement à travers le carnaval officiel et académique qu'elles subissent.

Que pourrait-on trouver de passé? Une curieuse mise en scène et la belle traduction de quelque drame eschyléen. Quelque mystère du moyen âge avec sa Vierge et son Christ, et sa scène en tryptique horizontal; puis ce Shakespeare si malmené de nos instants, — dont le théâtre conçu avant l'existence des décors les comportent tous.

Roméo, le Songe, la Tempête, le Conte d'hiver seraient d'admirables spectacles, et quelles lunaires évocations! mais ce domaine, comme le ciel, appartient aux pauvres d'esprit, et les directeurs de leur en couper des tranches à galvauder de leur patois. Gozzi est un inconnu pour tous; ses farces, ses canevas de fêtes, que les poètes pourraient remplir de fantaisies, restent enclos dans un volume peu feuilleté. Le *Faust* n'est pas joué, et, plus près de nous, Wagner est exilé de Paris par les sociétés de gymnastique.

Quel théâtre cependant, sans même se recrier comme il convient à la sublime musique. Le *Venusberg*, dans ses pâleurs roses, la foule ordonnée des landgraves et des chevaliers, écoutant les joutes de trouvère; et dans le calme abandonné des vespérales campagnes l'apparition, les bras en croix de désir, de la Vénus; et ce Lohengrin, imprévu que la conque, attelée de cygne, mène vers l'Elsa agenouillée; et le Hollandais, par une porte poussée sans bruit, lentement glissant, sous son image colorée, comme en un rêve de Senta; et le vaisseau de Tristan, leur grand parc solitaire et passionnel; la chevauchée dans les nuages d'étincelantes Walkures, au bras érigéant la javeline; les nymphes du Rhin.

Et les Graals, les Walhallas; et la marche lente et catéchumène de Parsifal, au milieu des Filles-Fleurs. On n'a peut-être pas assez dit combien fut précurseur le Wagner poète qui réveilla la légende, et, toute parée de musicale atmosphère, l'amena présente, enlaçante de tout son lointain, et ses timbres perdus; la perpétuelle Loreley, aux yeux pleins de banals cortèges et de chœurs, le broc à la main, — versons encore: tu m'aimes, je t'aime — étant auparavant les uniques ressorts de ces ridicules machines.

Encore? Les courageux et charmants essais de Théodore de Banville, vers une comédie libre et versifiée, ara-

besque et caprice; — mais encore presque toutes s'emportent chez soi, et nul décorateur ne fut convié à les orner, ni nul poète à les entendre incarnées.

Des essais de M. Paul Verlaine subsiste la très jolie saynète, *les Uns et les Autres*. Le fragment d'*Hérodiade* n'est qu'une scène racinienne aux très beaux hexamètres.

La littérature a donc ces temps, et de par des impossibilités contingentes, peu fait pour le théâtre, et rien n'est à voir que des clowns anglais, des équilibristes, l'impression tumultueuse de quelques hétéroclites ballets, et le canaille et pimenté café-concert.

En ces conjonctures se présente, plausible, en de petites salles pour les aristocrates, un développement de la comédie shakespearienne, la création par les poètes de fictions légères et fugaces, édictées avec toutes les ressources du rythme, acheminant les publics par des notes matérielles incrustées dans leurs cerveaux à savourer le livre, non plus le raconter contemporain, mais le livre suggestif d'évocation.

Plus encore un art du ballet, mais si long encore à instituer par la connaissance absolue des rythmes et la science des milieux ésotériques. Mais elle serait, dès maintenant, réalisable, une esthétique du théâtre qui, bannissant l'inutile parole du comédien, empruntant à la symphonie la mise en milieu, donnerait de rapides tableaux vus par le spectateur en une brève minute, lui laissant le souvenir de l'ordonnance d'ensemble et l'inquiétude des détails seulement aperçus.

Avec la rapidité du machiniste, ne pourrait-on donner l'impression d'un développement de spectacles: tel dans le livre de Quincey, à des claquements de mains s'évanouit une vision moderne, pour laisser revoir les cohortes du consul Paul-Émile. — Faire pour les yeux, les oreilles, le cerveau, une renaissance évocation des choses disparues des anciennes consciences et ne laisser l'homme reprendre qu'à la sortie sa vestiture et ses pensées de dix-neuvième siècle, à côté de ce grand drame muet; car que diraient les personnages de plus explicite que leur présence et leur mouvement, la comédie italienne, ou même l'adaptation de tous les types comiques des imaginations populaires serait la comédie, et la parole serait inutile à ce KALEIDOSCOPE des mœurs, comme à ce kaléidoscope des temps et des légendes.

Qu'on n'objecte pas l'impossibilité et les frais des changements de décors. M. Stéphane Mallarmé s'étonnait, un jour, que les sommes d'avance refusées au poète pour la mise en œuvre d'une de ses fantaisies, fussent prodiguées aux farceurs de bas-étages qui mènent le prince Zinzolin au palais des *Pieds de Mouton*. — Et, certes, nul impresario, sous peine d'être bafoué de ses confrères, ne s'aviserait d'aller demander une féerie à quelque grand poète, fût-ce reconnu comme Banville ou Verlaine. C'est là une des nombreuses formes de la haine de l'art, si enracinée chez les bétiens et les folâtres.

La comédie moderne est-elle absolument impossible? Non, certes, mais toute à créer.

Des lignes s'en indiquent chez ces clowns merveilleux dont nous avons déjà parlé, comme d'un des rares spectacles possibles. Quelle trouvaille! l'homme en habit noir, se livrant, muet, à des décompositions d'existence, tantôt satyrique, tantôt outré et farce, c'est-à-dire à une période spéciale d'imbécillité qui lui fait se chérir en ses rythmes les plus indifférents. — De cet élément, dégagé de son bruit indifférent de parodie musicale, de sa gymnastique uniquement de fonction, peut naître une vio-

lente évocation ; avec le décor congruent, ce pourrait être la mise en scène de l'Homme des foules, la photographie instantanée de la vie jaillissant au théâtre ; la satire de tous les mouvements anti-esthétiques, et la suggestion à la salle ; la communion avec la foule par le geste ébauché.

Donc, cinq formes d'art théâtral encore neuves : des visions de décors et de légendes ; des visions de mœurs perpétuelles ; des comédies libres ; enfin, des ballets logiques et évocateurs ; une pantomime satyrique de la vie couloyée. Et, dans toutes ces voies, tout à faire.

Mais encore à tous les frontons on lit : *Castigat ridendo mores...* ; dans tous les échos : « Charmante, mademoiselle une telle, dans... ; sa robe a coûté 1000 francs.

GUSTAVE KAHN.

PARENTHÈSES & INCIDENCES

RENSEIGNEMENTS. — Dans la *République Française* du 24 octobre :

J'imagine que, dans le privé, M. Mallarmé dit comme un autre : Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit... M. Sarrien et ses subordonnés ont été traités par les grévistes comme Boileau lui-même ne le serait pas par M. Mallarmé.

Toujours ces renseignements erronés. La domestique de M. Mallarmé, — elle termine chaque jour son service à quatre heures, — ni personne dans la famille privée du poète ne s'appelle (nom, prénom ou sobriquet) Nicole. M. Mallarmé vêt lui-même ses pantoufles, et de cette main qui écrivit l'*Hommage à Wagner*, il se décore d'un serre-tête par les soirs, fort rares, où quelque rhume le contraint à l'usage de ce supellectile. Son admiration pour Boileau est beaucoup plus fréquente.

LE VOCABULAIRE DE M. MERMEIX. — M. Mermeix, dans la *France* du 24 octobre, dédie aux Symbolistes son *Paris au jour le jour*. Il cite le début et la conclusion du récent article de M. Jean Moréas : *Peintures*, et s'étonne d'y trouver telles louanges au critique des *Impressionnistes en 1886*, qui « écrit avec assez de simplicité, et dont le style ne rappelle que par des scories volontairement semées ici et là, celui des décadents. » Voilà une approbation dure à notre collaborateur.

Instruisons M. Mermeix. Non, s'il nous arrive d'employer quelque inusité mot, ce n'est point dans le dessein méchant de dévoyer l'érudition de notre ah si spirituel confrère, mais par haine de la périphrase et du délayage ; puis :

Au frottement de circulation, sur les mots, comme sur des monnaies, s'efface l'effigie de l'objet représenté. Donc, constamment revivifier la phrase par de nouvelles préparations martiales et accuser par des mots nouveaux son relief persistant. Un homme normalement constitué lit trois fois une page des écrivains qu'aime M. Mermeix, sans avoir conscience d'avoir rien lu ; le contraire, d'ailleurs, serait trop cruel.

Il y a cinq ou six ans, M. Moréas était un très gentil garçon, poli avec les hommes et galant avec les dames. Il était beau. J'espère que le symbolisme ne l'a pas changé.

Nous ne suivrons pas le sympathique courriériste dans les sentes du reportage physiologique : il nous en sera reconnaissant.

MÉTÉOROLOGIE. — M. Anatole France est bien chroniqueur du *Temps*. Dans ce vaste pluviomètre (n° du 24 octobre) il verse un commentaire de notre commentaire d'Arthur Rimbaud :

Que d'incertitudes ! La vie de M. Arthur Rimbaud est mêlée de fables comme celle d'Orphée. Du moins, si les véritables œuvres d'Orphée sont perdues, nous avons celles de M. Arthur Rimbaud. Autant que je puis croire, elles étaient restées inédites jusqu'à ces derniers jours. Pour moi, je n'en connaissais qu'un vers, celui-ci :

Avec l'assentiment des grands héliotropes.

Ce seul vers me faisait soupçonner en M. Arthur Rimbaud un symbolisme transcendant. Or jamais soupçon ne fut mieux fondé. Les *Illuminations*, qui viennent de paraître, ne laissent aucun doute à cet égard. Il est certain aujourd'hui que M. Arthur Rimbaud a fixé la prose de l'avenir. Le Symbolisme a trouvé son Pascal. Vous en pourrez juger sur le moindre morceau, sur celui-ci, entre autres : « Ce soir, à Circeto des hautes glaces... »

Ce bel article du *Symbolisme* sur les *Illuminations* conclut que l'œuvre de M. Arthur Rimbaud est « hors de toute littérature et probablement supérieure à toute. » Pour moi, je vais conclure à mon tour, si l'on veut bien me le permettre, par une phrase de Jean-

Jacques : « Il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion. »

C'est bien fâcheux pour M. Anatole France. Il entra au *Temps* critique délicat et avisé ; mais il succédait à M. Clarétie, mais il couloya M. Edmond Schérer. L'épidémie...

PLOWERT.

AVIS DE LA RÉDACTION

LE SYMBOLISTE publie :

Des Articles de science et de sociologie, de M. CHARLES HENRY,

Des Essais sur l'Art, de M. JULES LA-FORGUE,

Les Cirques, de M. FÉLIX-FÉNÉON.

Des Actualités, de M. JEAN AJALBERT,

Un Courrier musical, de M. GASTON DUBREUILH,

Des Chroniques, Nouvelles et Poèmes, de MM. MAURICE BARRÈS, EDOUARD DUJARDIN, STÉPHANE MALLARMÉ, PAUL MARGUERITTE, FRANCIS POICTEVIN, CAMILLE DE SAINTE-CROIX, PAUL VERLAINE, CHARLES VIGNIER et TEODOR DE WYZEWA.

A PROPOS DE TOILES, ÇA ET LA

L'union fait la force. Ils se blagent entre eux, mais, dès qu'ils exposent ensemble, Salon ou musée, ils se servent entre eux, étourdissant le monsieur qui entre, de leurs sincérités contraires, lequel monsieur a vite molli dans ses principes misanthropes de tout à l'heure, quand il venait par les rues abstraites. Et l'apôtre n'a qu'à se changer en flâneur ; c'est l'histoire de l'Histoire.

Il y a des modes dont vivent ces messieurs. Il y a à noter des laczeurs de modes.

Il y a les obstinés des vieilles modes, escamotant tout dans le même gras savoureux.

Les puvistes commencent à aller à la petite toile pour gagner le public, escamotant dans le petit grand-style ; archéologie et greenaway, âme tout en légende.

Il y a M. Wistler et ses cartonnages anglais qui amusent les mondains las du Japon. — M. Israëls et son mélancolique et prolétaire brouillard escamoteur dans la pitié universelle des automnes. — Les fortunystes ont le feu d'artifice de plus en plus mouillé dans ce brouillard d'Israëls. — Les décorateurs Mackart et M. Benjamin Constant. — Il y a les simples essayant de ne pas escamoter, comme M. Fantin et M. Raffaëlli. Manet était un amateur, et M. Degas est le doyen des virtuoses. — Etc. Et tous les autres sont quelqu'un. — J'oubliais les exotiques qui, les fiesolesques étant morts, arrivèrent avec des yeux tout ophéliques devant Babylone.

Mais, la solidité de la corporation, du temps où l'on allait à Rome à pied, est loin ; le grand coup des faiseurs en vedette a été d'associer le grand-style à la pochade.

Mais j'aime mieux flâner sans principes.

— *La Jeune fille à la tête d'Orphée* de M. Gustave Moreau. Conception digne des larmes des meilleurs de ce temps-ci. Technique s'arrêtant au respect de la toile ou même du panneau de bois. Composition moins hiératique qu'immortellement inébranlable dans la dignité de sa tenue. Ton de Léonard et sa suprême distinction par un pinceau du temps d'Ingres, mais modelé d'amour et en décor d'émail stagnant et corsé d'ailleurs par tous les tons décoratifs, figés (niellés, historiés, damasquinés) en une dureté autorisée des chers Primitifs. Mais, je vous en prie ! nulle gravure ne donnera le profil de cette immortelle jeune fille, cette Cordélia si jeune de tissus et d'involé, si mûre d'expression compatissante et supérieure.

— Le M. Puvis de Chavannes du dernier Salon. Génial idéal de rêve agissant et symphonique dans le translucide des beaux soirs de l'âge d'or. Un âge d'or magnanimement claustral, mais avec des nostalgies vers des horizons de déchéances ; comme on le voit là dans cette jeune Eve qui a la pose d'un des esclaves de Michel-Ange, les pieds fixés au sol natal, mais le torse se balançant déjà, et la tête se contournant, et les yeux alors absolument perdus, cependant que près d'elle l'Homme, plus sage, s'appête à jeter ses filets pour

que l'Eve rêvasseuse ait à manger ce soir. Ni argent, ni petites de célibataire. Pas un ton sale, quoique patte de paysan du Danube, dans nos salons parisiens, et pâte frustement traînée, mais toujours avec le sentiment distingué des réveils çà et là de vermillon et de jaune serin, sans jamais verser dans le japonais même pour le remplissage des coins. Nus crépis d'une glaise sculpturale et tendre, un peu blonde, délimités au grand trait de l'esquisse murale. Eh, par le temps qui court, ce temps de décorations de salles de billard, le sentiment invincible du sacré confinant à l'immortel. Ce maître a, quand nul n'y songeait, recréé la décoration picturale des palais esotériques futurs. Il en a trouvé la nuance de style et de répertoire dans le carrefour de nos littératures intimistes et alitées, de nos grandes musiques, des printanières techniques de la palette moderne trempée de paysages éphémères.

— Partout, à tout sujet, ces charmants fonds de campagne moderne, si faciles à établir, damiers de cultures, toitures couleur crevette, etc. Et comme un rien de cela étoffe tout de suite les personnages (fussent-ils en papier découpé d'albums d'enfants), comme ça enveloppe, emplit le cadre de conscience solide, et désarme sur le fait de clic du reste ! Voyez, par exemple l'énorme effet, sur les âmes bien nées, de ces fonds patiemment traités, chez M. Jules Breton ; et imaginez ses trois bonnes femmes du Salon sans ce fond ! Quel chromo anonyme ! Eh bien, croyez que ce fond en soi ne vaut pas mieux que ces figures en soi. Mais quoi, c'est la campagne, c'est le crépuscule !... — Ah ! la campagne et le crépuscule ! Voyez M. Pointelin. Il a attrapé une recette sympathique comme jadis Corot (mais avec moins d'étude, par cela seul que du temps de Corot on était forcément plus consciencieux), et il s'y confine. Une sauce spéciale, bavures irrésistibles des lisères sur ciel du soir, des sites *ad hoc*. Ni vulgarité, ni charge ; d'une nuance qui a ses amateurs et même ses droits, qui est respectable en somme et même (dirai-je à mes heures) irrésistible aux âmes assez riches pour prêter. Ah ! que Maïa en fait des siennes avec nous par ces coins de paysages ! Un glacis bleuâtre dans les landes s'il se fait tard, et c'est une flaque devinée et l'on est fichu. Devant le M. Guillemet du Luxembourg, c'est Berey, c'est le soir, la fin de la journée salariée, et l'hiver qui approche, et toute la triste cuisine, mais je ne me sens pas volé.

— Et Desgoffes pignochait toujours ! Au moins, celui-là, l'argent qu'on lui paie, il ne l'a pas volé.

— M. Fantin-Latour. Des grâces mythologiques de Diaz ou de Baron dans une averse délicate de pastellé sur canevas de fine tapisserie. Et après ? Ce n'est ni nu, ni déshabillé, ni préraphaélite, ni Poe, etc. Ses portraits sont bien attachants d'apparition et d'une très riche modestie de facture ; ses cheveux, travaillés comme un terrain, font toujours ma joie d'homme rangé.

— Partout cet abus du modèle vivant ; cela vient du conseil municipal, de la collection Reinwald, des sanguinaires et occultes littératures de Léo Taxil avec leurs affiches. Un temps où l'on a pris le nom immortellement mélancolique d'Eden pour baptiser les halles dorées que l'on sait.

— Je respecte M. Paul Flandrin, le toujours dédaigneux égloguiste. Un seul l'a égalé, bien autrefois, Adam Elsheimer. C'est un paysagiste plein de tact.

— M. Carolus Duran. Psychologie de revendeuse à la toilette. Ses portraits n'ont même plus cette habileté de touche de commis méridional faisant l'article. Son nu du Salon, modelé sans accent par un riche amateur. Et la pose en valait la facture rose et confite. Et puis on a pu voir ce delta duveté d'ombre chaude. Des jeunes filles en rose et en deuil s'arrêtaient devant avec des mines de profession de foi. C'est du propre. Les classes dirigeantes d'une capitale n'ont que l'art qu'elles méritent. On ne nous a pas habitués à tout le nu féminin, comme pour le mâle dans les statues grecques ; tant pis, ou tant mieux. Maintenant il est trop tard. Les livres et les gravures peuvent se cacher. L'affiche de M. Duran s'étalait à la cimaise.

— La tradition de la touche tournante dans le sens du modèle s'en va. Avec Israëls, c'est l'école de la brosse égratignant à plat. Les tourneurs en pâte d'autrefois faisaient vivant, en s'arrêtant juste, dans l'imitation de la nature, à l'état où l'on peut voir encore comment se pétrit la nature ; c'était « faire l'artiste ». Maintenant on fait grèlement plat et translucide et papier froissé, mais on rattrape la solidité par le fouillé patient et imperturbable des mille plis avec leur mille luminosités. Le prolétaire panthéiste noyé de toutes parts a fait place au truculent romantique se ramassant envers et contre les ambiances.

JULES LA-FORGUE.

(A suivre.)

ACTUALITÉS

L'arrive Grosclaude, bon dernier, sur des aventures déjà anciennes. Mais les Cyngalais et les garçons limouadiers qui savent combien je les aime, me pardonneront, en tenant compte de l'hebdomadaire du *Symboliste*. Messieurs les Cyngalais sont partis; mais leur souvenir nous reste, indélébile comme leur teint. Paris s'éveilla, justement ému, au matin de ce jour qui était fixé pour le départ de nos hôtes noirs. Quelques anarchistes sillonnaient la foule pacifique et attristée; mais le cœur de la ville battait comme un seul pouls. Les perturbateurs ont dû s'abstenir. Entre deux pas redoublés de la fanfare des Beni-Bouffe-Tout, M. Clovis Hugues a prononcé une brillante allocution. M. Albert Lambert fils, de l'armée française, prêté par le général Boulanger, a récité des vers de M. Grandmougin, après quoi M. Lajeune-Vilar, notre futur résident à Asnières, a offert, de la part du Président de la République, deux vases de Sèvres à nos amis en partance. La pluie a bien un peu détrempé la fin de cette petite fête de famille, cependant le départ s'est effectué en bon ordre. Et les Cyngalais qui ont assisté, après les spalis, à pas mal de représentations, auront eu, avant de partir, celle d'un peuple grand et généreux, qu'on se plaît trop souvent à nous montrer léger et frivole.

Cependant une révolution s'agencait dans les sous-sol et les arrière-boutiques de la capitale, une révolution bien propre à émouvoir les philosophes, comme dit M. Marcel Fouquier.

La guerre est allumée entre les bureaux de placement et la corporation des garçons limouadiers. Ceux-ci brûlent de ne plus éclairer. Ils réclament chaudement l'extinction des feux à payer aux placeurs, qu'ils considèrent comme d'inutiles intermédiaires. Et le résultat de tout cela pourrait bien être de faire choir les placeurs dans la limonade.

Les garçons limonadiers et laveurs de vaisselle ont, les premiers, agité le brandon enflammé de la discorde. Les combattants sont à feu et à sang, comme disent les historiens, et j'ajouterais même « à couteaux tirés. » depuis que les cuisiniers, venus des plus lointains fourneaux, ont promis leurs aides à leurs collègues des terrasses. Outre l'inutilité d'intermédiaires qu'ils jugent onéreux, les syndicats ouvriers soulèvent des questions de haute morale, à laquelle l'élévation même de la *tour d'Éiffel* ne nous permet pas d'atteindre. Nous nous contenterons donc d'enregistrer des doléances que nous n'avons eu ni le temps ni l'heur de vérifier. Il paraîtrait que des placeurs scrupuleux, désireux de ne livrer à la consommation que des articles essayés et garantis, soumettraient à des stages réitérés les clientes provinciales, les naïves débarquées, dont ils trompent la candeur et l'innocence. Eux allèguent, pour leur défense, l'obligation dans laquelle ils sont, recevant des rosières, de fournir le plus souvent des bonnes à tout faire. Il leur faut nécessairement mettre la main à la pâte, au lieu de rester un pur trait d'union pour leurs clientes. Et le moyen d'affirmer des nourrices abondantes et saines, sans quelques constatations initiales et la connaissance des lieux! Nous sommes sur des orties et, par conséquent, obligé de décapiter nos urticantes pour déambuler plus à l'aise dans le champ des réformes.

M. Trébois, président de la Ligue, a installé dans sa mairie des registres sur lesquels se couchent les ouvriers et que peuvent fouiller les patrons. Rien n'égalait l'architecture de l'Hôtel-de-Ville de Levallois-Perret comme le va-et-vient des tabliers blancs. Peut-être les employés, non encore habitués à inscrire 5 ou 400 noms par jour, accoleront-ils le prénom d'une Mélanie, suspendue de ses fonctions, aux vocables patronymiques d'une fiancée en période de publication; et des déclarations de décès auront un luxe de prénoms, jetés à l'employé par une nourrice en disponibilité. Parvules inconvénients, si l'on envisage les bénéfices de la tentative aboutissant.

Des boulangers, délaissant les petits pains quotidiens, s'unissaient à des charcutiers en rupture de saucisses, pour assaillir le Corps législatif. Mais les rangs des manifestants se sont rompus aux cordons de sergents de ville qui gardaient les abords du Palais-Bourbon. Un peu plus, et le Parlement s'effondrait dans le pétrin.

Cette idée qu'il pouvait arriver malheur à quelques-uns de nos honorables nous avait déjà profondément affligés, quand nous avons appris qu'après plusieurs mariages, sans compter les unions libres, madame de la Falconnière avait fait une fin. En dernier lieu, Clémence Girard tenait, rue de la Harpe, une maison de placement d'un genre particulier. Toute son existence nous la montre en butte au mariage, obligée de lutter contre des amants qui prétendent tous à sa main, — lorsqu'elle n'a plus

rien à leur refuser; ce qui est le moment où, d'ordinaire, les amoureux lèvent le pied.

De 1840 à 1870, c'est pour elle une guerre de Trente ans, pendant laquelle elle déploie les talents d'un Gustave-Adolphe en jupons. Mais, en 1870, elle subit le contre-coup de nos désastres et se laisse traîner à l'autel, après l'hôtel, par un employé de bureau arabe, Albert Sorel, qu'elle abandonne à Londres pour tomber entre les bras du comte de la Falconnière, un ex-amant qui cherche à l'épouser depuis dix ans. Comme il n'y a que le premier pas qui coûte, elle accepte la main du comte, et brasserie du tir Cujas. Poursuivie du chef de bigamie, elle fut acquittée. Le jury lui tint compte de sa résistance acharnée aux justes noces. Depuis, elle ne manquait pas d'assister aux procès de bigamie, et, dans l'affaire Lecouty, d'Alfortville, elle s'était placée aux côtés de mademoiselle Levanneur, avec laquelle elle s'entretenait longuement durant l'audience. Elle prenait des renseignements pour ses « Mémoires, » qui ne paraîtront sans doute jamais.

Quoi qu'il en soit, à l'heure où les Cyngalais et Coquelin nous délaissent, ce nous est un réconfortant spectacle de voir les anciennes clientes de la morte joncher sa tombe de fleurs; car il serait fâcheux que le culte des morts s'éteignît sur notre belle terre de France, où la mort est le moyen le plus ordinaire de quitter la vie. « *Dixit* La Palisse. »

JEAN AJALBERT.

CONTEMPLER

(Extrait d'un roman qui paraîtra en 1887.)

... La Hétraie était en ce moment occupée par tous ses habitants et la famille s'y tenait complètement: Durville, le baron de Prévannes et Emilienne, — puis André et Clémence Lirévain, neveu et nièce du vieux savant, deux orphelins recueillis et élevés au château.

Le baron de Prévannes représentait un bel homme grave de trente-cinq ans. Sa jeunesse parisienne avait été celle de ceux de son rang, tout occupée par les sports et les fêtes. Il gardait d'ailleurs de ces années de plaisirs vagues, dont sa nature froidement correcte n'avait usé qu'autant qu'il convenait, — cette demi-expérience d'homme du monde, qui, jointe à des prédispositions paisibles, reste le fond de caractères moyens pour qui la vie se déroule facile et simple. Les quelques aventures où sa jeunesse s'était abandonnée, et dont, par manque de sentiments fins, il avait méconnu l'intérêt le firent superficiellement blasé et sottement dédaigneux. Cela l'avait conduit au goût de l'archéologie. C'est à cette inintelligence bourgeoise des jouissances romanesques qu'il faut attribuer cet appétit subit de besognes moroses que contractent, vers la trentaine, certains viveurs dont on attendait une fin grandiose parmi quelque admirable naufrage.

Aussi trouve-t-on souvent, chez les plus déréglés oisifs, les germes d'un tempérament d'homme d'État. L'exactitude, l'ordre, la myopie morale; bref, les éminentes qualités d'un esprit apte aux fonctions réputées graves, sont tous les trésors que récoltent dans l'été de leur vie, ces dandies qu'on voyait semer jadis en pleine volupté. Pour multiples qu'aient été leurs sensations, si riche qu'ait été l'engrais qui couva leur développement, ils ont mûri sans grand profit.

Au moment de l'existence d'un homme, où tout en lui se transforme, au moment où l'abus d'une première manière de vivre le conduit fatalement à adopter la manière inverse, il est très certain que son optique demeure immuable. La sérénité des plaines ensoleillées et la désolation des paysages noirs excitent chez le même individu des émotions distinctes, mais non à des degrés variables. L'instinct de rétrécir ce qui est vice engendre l'habitude de rétrécir ce qui serait vertu, — et les limites que l'on a mises à son « *entente* » de la débauche se répètent dans la façon dont on organise sa vie sérieuse.

D'autres, par contre, qui n'ont que peu vécu physiquement, mais dont la nature fine a vibré au moindre choc des plus ténues sensations, acquièrent rapidement les trésors de l'amère connaissance des êtres et des choses. Pour ceux-là, l'étude n'a plus de steppes trop vastes, — et leur génie, tôt dégagé, se rue hors des bornes communes. Ils possèdent le sens du vrai, et peuvent dès lors imaginer. L'observation, stricte et quotidienne, ne leur est même plus un aide dans leur travail de production. A quelque rêve qu'ils s'abandonnent, leurs plus étranges conceptions porteront dans leur extrême idéalité un superbe caractère de vrai, et toute création née de leur fort esprit vivra de la plus réelle âme.

Le baron de Prévannes étalait, aux yeux des siens, ses belles qualités de continence et de rectitude. Son scepticisme étroit suffisait à lui donner grand air; il lui devait d'être remarqué par les femmes et de les troubler...

X X

La première côtelette avalée, André, voyant que je ne me pressais guère de le questionner au sujet de son voyage, se décida à m'en parler le premier.

— Eh bien! je ne suis pas resté longtemps à Paris? Mais je coupai court à ce besoin d'épanchements.

— Mon cher enfant, vous avez maintenant âge de raison... apprenez la vie... Si elle vous favorise, tant mieux pour votre bonheur... Si elle vous froisse, tant mieux pour votre sagesse... apprenez la vie; pour cela, conduisez-vous d'abord à votre guise, bien ou mal. Vous n'avez que faire de mon expérience, puisqu'il s'agit maintenant de la vôtre qui est à former. Donc, ne me dites rien des suites de votre voyage. Je regrette d'avoir cédé une fois à la tentation de vous conseiller... ne me tentez pas une seconde fois. Mangeons une autre côtelette et causons littérature.

André demeura silencieux et c'est sans avoir échangé un mot durant le reste du repas que nous quittâmes l'auberge.

Cependant, après quelques pas faits sur la route, il reprit l'attaque.

— Lorsque vous m'avez donné ce conseil, j'étais déjà déterminé à partir pour Paris. La crainte de manque d'argent me retenait seule et je n'osais m'adresser à vous... Donc ce n'est pas précisément un conseil que vous m'avez donné... Vous m'avez simplement aidé à réaliser mes intentions.

— Soit!

— Eh bien! ma situation est maintenant plus embarrassée que jamais. C'est donc maintenant qu'il me faudrait un conseil. Vous m'en devez au moins un. Laissez-moi vous conter...

— Vous ne me conterez rien que je ne sache. Je suis au courant de toute votre aventure. Mais il ne me plaît pas de vous dire quelle voie je suivrais. Suivez la vôtre....

Le jeune homme baissa la tête ne démêlant pas quel sentiment me guidait et ne comprenant guère qu'on pût refuser conseil à un enfant, par amitié pour lui. Puis, brusquement, il fit un long pas en avant, se retourna et se campa devant moi, bras croisés.

— Et si j'agis mal, qui sera responsable?

— La vie est un don. Il faut en jouir. Si vous ne pouvez faire bien, faites mal, — mais... faites!

— Vraiment?

L'enfant demeura songeur; puis il reprit:

— Alors, si vous croyez à la vie, pourquoi vous en être retiré? pourquoi vous être enseveli chez nous?

— Parce que je me méprise, parce que je m'estime au-dessous du plus bas des êtres vivants, parce que je suis un mort!

— Avez-vous donc tant vu et tant vécu?

— J'ai vu et vécu ce qu'il m'était possible de vivre et de voir et je me suis arrêté parce que vivre davantage, si peu que ce fût, n'eût inutilement lassé.

— Lorsque les âmes humaines arrivent à ce point de découragement, soit qu'elles y roulent par faiblesse, soit qu'elles s'y élèvent par un sentiment de leur supériorité, ne sauraient-elles trouver de forces nouvelles ou de sublimes consolations dans quelque étude transcendante... ou même dans la religion?

— Mon cher André, permettez à ma vieille ironie de remercier votre jeune sagesse; mais je me suis accoutumé à ne croire qu'en cette vie, à n'aimer qu'elle.

— De la sorte; puisque vous n'y croyez plus... vous ne croyez plus à rien?

— Oui, une telle manière de voir est certainement criminelle, puisque ses conséquences ont pour moi la rigueur d'une expiation... Mais tant pis!

— Certes... certes... murmura-t-il, c'est bien ainsi qu'il faut penser quand on est réellement un homme... La vie est humaine... je ne veux pas admettre qu'elle soit autre chose... ce serait mépriser ma valeur d'homme... Seulement cette vie en laquelle vous croyez et me faites croire, vous l'avez vue mauvaise... et je l'espère bonne!

— Ceci n'est rien; simple différence entre le Vice et la Vertu...

André ouvrit sur moi ses grands yeux. « Comptez-vous donc pour peu cette différence entre le Vice et la

Vertu ? Il me semble pourtant que voilà deux états d'âme bien contraires !

— Sans doute ; et l'homme vertueux est noble autant que l'homme vicieux est vulgaire. Mais nul n'est complètement vertueux ni complètement vicieux. L'homme le plus noble est donc celui qui prend sa part de vices parmi les plus nobles, et s'interdit les vertus médiocres.

— Vous estimez donc certains vices plus que certaines vertus ?

— J'estime que chacun porte en soi sa loi morale et que, autant différent ces individus, autant différent ces lois...

— L'humanité ne marche donc pas vers un but unique ?

— Le but de l'homme est triple devant ses actions : se connaître, se développer et se manifester. Chacun naît avec de purs instincts dans lesquels travaillent dans la

suite des facultés de volonté et d'intelligence. Ses vertus sont des instincts cultivés et développés.

— Ainsi les hommes naissent semblables et vivent différents ?

— Tous les instincts sont originellement nobles et les vices sont des instincts mal entretenus ou pervertis. Les grandes vertus : le courage, la force, l'amour du beau, la générosité... etc..., chacun à sa naissance en comporte le germe.

— Ah ! tout dépend donc de la façon dont chacun règle son intelligence et conduit sa volonté ?

— Sans doute. Il importe donc tout d'abord de savoir dans quelle mesure on est fort et intelligent. C'est en sa jeunesse que l'homme doit s'étudier. Quiconque, mûr de vingt-cinq ans, s'ignore encore faute de s'être observé dans ses premiers actes a manqué sa vie en passant son premier devoir. Il demeure un être négligeable, une âme perdue, une brute. Il a laissé couler, sans en user,

les plus précieux moments, les seuls où l'homme soit libre ; il a perdu désormais tout pouvoir de se déterminer...

— On peut donc se régler soi-même une loi morale ?

— Il le faut. Tout homme noble acquiert le droit de juger la vie. Il en dégage une morale personnelle à laquelle il lui appartient de se conformer dans la suite, en se développant, puis en se manifestant.

— Et c'est pourquoi vous me refusez désormais tout conseil ?

— Oui. Agissez d'abord ; puis jugez-vous et connaissez-vous. Apprenez à être un homme, c'est-à-dire à ne pas imiter — à ne pas supporter qu'on vous guide ! Votre seul maître est votre propre nature... Ecoutez-la.

Cette fois, André demeura coi et nous achevâmes la route en silence.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

LÉON VANIER

Bibliothèque des Symbolistes
PARIS, 19, QUAI SAINT-MICHEL, 19, PARIS
Envoi franco contre timbres ou mandat.

- PAUL VERLAINE**
LOUISE LECLERCQ, suivie de : LE POTEAU, PIERRE DU-CHATELET, MADAME AUBIN (un acte). Un vol. in-18 3 50
Tirage sur Hollande..... 8 »
LES MÉMOIRES D'UN VEUF. Curieux volume auto-biographique..... 3 50
Tirage sur Hollande..... 8 »
LES FÊTES GALANES, élégante réimpression de ce délicat et piquant chef-d'œuvre du maître incontesté de la nouvelle école littéraire, plaquette artistique Hott. 3 »
Du même auteur : *Poèmes saturniens*, 6 fr. — *La bonne Chanson*, 2 fr. — *Romances sans Paroles*, 3 fr. — *Jadis et Naguère*, 3 fr. — *Sagesse*, 3 fr. — *Les Poètes maudits* (épuisé).
- STÉPHANE MALLARMÉ**
L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE, églogue, avec dessins de Manet, plaquette artistique..... 5 »
LES POÈMES D'EDGAR POE, traduction, avec dessins inédits de Manet. Magistral volume in-18..... 12 »
Du même auteur : *Le Corbeau d'Edgar Poe*, traduction, avec les dessins de Manet. In-folio..... 25 »
- CHARLES VIGNIER**
CENTON. Impression de luxe, tirage à petit nombre. 3 »
AVIS. — Ces 6 nouveautés paraîtront successivement dans le courant d'octobre ou de novembre.

- JEAN MORÉAS**
LES CANTILÈNES, poésies contenant : *les Funérailles, Interlude, Assonances, Le Pur Concept, Histoires merveilleuses*..... 3 50
Volumen sur Hollande..... 7 »
LES SYRÈS. Épuisé, reste quelques exemplaires... 10 »

- JULES LAFORGUE**
LES COMPLAINTES..... 3 »
L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA-LUNE..... 2 »
- EDOUARD DUJARDIN**
LES HANTISES. Prose..... 3 50

- MAURICE BARRÈS**
LES TACHES D'ENCRE. Collections des quatre numéros parus..... 4 »

- HENRI BEAUCLAIR**
L'ÉTERNELLE CHANSON. Triolets..... 1 »
LES HORIZONTALES. Plaquette, format décadent... 1 »
PENTECOTE..... 1 »

- J.-K. HUYSMANS**
CROQUIS PARISIENS. Nouvelle édition très augmentée. 1 vol. format des eucologes..... 6 fr.
Quelques exemplaires tirés à part sur papier à chandelle, papier de Hollande, de..... 10 à 15 »

- ADORE FLOUPETTE**
LES DÉLIQUESCENCES. Reste 5 exemplaires, net... 10 »

- NOEL LOUMO**
VERS DE COULEURS, plaquette..... 2 »

- MOSTRAILLES**
TÊTES DE PIPES. Etudes de jeunes avec portraits. — Curieux volume, tiré à 100 exemplaires seulement. 12 »

- LES HOMMES D'AUJOURD'HUI. Intéressante publication de biographies et portraits-charge. — Lire les biographies signées PAUL VERLAINE de : *F. Coppée, Leconte de Lisle, Villiers de l'Isle Adam, J. Richepin, Barbey d'Aurevilly, E. de Goncourt, Sully Prudhomme*, et celle de *Huysmans*, celle de *Jean Moréas*, etc., chaque numéro..... 10 cent.

BIBLIOTHÈQUE DU DIMANCHE

Romans nouveaux et inédits

A partir du 16 octobre 1886, il paraît un volume de luxe chaque semaine, sous couverture rose illustrée. — Prix : 20 centimes. — En dépôt chez tous les Libraires de France.

La plus considérable et la plus utile opération de librairie du XIX^e siècle sera sans contredit la Bibliothèque du Dimanche fondée par le bibliophile N. Blanpain, dont les volumes ont obtenu une médaille d'or, la plus haute récompense accordée aux Expositions.

La Bibliothèque du Dimanche ne coûte que 20 centimes le volume de luxe et renferme des romans inédits à grande sensation, signés des noms les plus célèbres.

Toutes les familles voudront posséder cette magnifique collection d'œuvres dramatiques et populaires.

On peut réclamer les volumes déjà parus : *Une Nuit de noces — Les Amours de Mignonne — La Pièce d'or — Les Amants de la nuit*, etc. (Envoi franco contre 20 centimes seulement en timbres-poste. Le port sera toujours gratuit.)

Nouvelle Librairie A. SOIRAT, 146, rue Montmartre, PARIS.

PUBLICATIONS DE LA VOGUE

En vente :

- LES IMPRESSIONNISTES EN 1886, DE M. FÉLIX-FÉNÉON. Tirage à 227 exemplaires numérotés : 1 sur pumicif, 100 fr. 6 sur Japon, 10 fr. ; 21 sur Hollande, 4 fr. ; 199 sur Saint-Omer, 1 fr. 25.
LE CONCILE FÉRIQUE, DE M. J. LAFORGUE. 50 exemplaires, papier de Hollande, 1 fr. 25 ; 10 exemplaires, papier du Japon, 2 fr. 50.
NOTES SUR MALLARMÉ, DE M. THÉODORE DE WYZEWA. 80 exemplaires, papier ordinaire, 1 fr. ; 15 exemplaires, papier de Hollande, 4 fr.
- Imminentes :*
LES ILLUMINATIONS D'ARTHUR RIMBAUD, préface de M. PAUL VERLAINE. Papier de Hollande, 5 fr. ; papier du Japon, 15 fr.
LES VOYAGES DE BALTHASAR DE MONCONYS, publiés et introduits par M. CHARLES HENRY. Tirage à 250 exemplaires : 230 sur Hollande, 20 sur Japon.
LA THÉORIE DE BAMEAU SUR LA MUSIQUE, par M. CHARLES HENRY.
LES OPUSCULES LITTÉRAIRES DE CASANOVA DE SEINGALT, publiés par M. GUSTAVE KAHN.
LES PALAIS NOMADES de M. GUSTAVE KAHN.
L'ART POÉTIQUE D'HORACE, traduit par JACQUES PELETIER, édité par M. ALFRED DEHODENCO.
- Le tome 1^{er} de LA VOGUE, est en vente, broché, au prix de six francs sur papier ordinaire, et quarante francs sur papier du Japon. Incessamment sera mis en vente, aux mêmes prix, le tome II, broché.

LA VOGUE

Artistique, Scientifique et Sociale

FRANCE : Un an, 25 fr. ; un semestre, 13 fr. ; le numéro, 50 c.
ÉTRANGER : — 30 fr. ; — 16 fr. ; — 60 c.
A bonnement sur papier du Japon, 5 exemplaires, 150 fr. par an.

LA VOGUE paraît le lundi en un fascicule de 36 pages. Elle forme, par an, 4 volumes.
SOMMAIRE DU N^o DU 28 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 1886, TOME III, N^o 3.

I. M. Gustave Kahn : *Pages inédites de Jacques Casanova de Seingalt*. — II. M. Jean Moréas : *Poème*. — III. M. Jules La-torgue : *Le Miracle des Roses*. — Etc.

M. Gustave KAHN, Directeur
PARIS, Rue Laugier, n^o 4, PARIS

Vente : chez M. Alphonse Soirat, 146, rue Montmartre, chez les plus notables libraires et dans les gares.

EDEN-THÉÂTRE

Rue Boudreau.
Ballets et Promenoirs.

NOUVEAU CIRQUE

151, rue Saint-Honoré.

PISCINE ROCHECHOUART

JARDIN BULLIER

TOUS LES JEUDIS, GRANDE FÊTE

Samedi, BAL

DIMANCHES ET FÊTES, SOIRÉE DANSANTE

Entrée : 1 franc — Libre pour les dames

FOLIES-BERGÈRES

ou

PAULUS

Et M. Joseph Gayda.

SCALA

ou

LIBERT — GRAND SUCÈS

ELDORADO

Madame Bonnaire et Perrin.

CONCERT DES TERNES

Avenue des Ternes.

ALCAZAR D'HIVER

Thérèse — Princesse Dolgorouki

CIRQUE FERNANDO

Médano.

CIRQUE D'HIVER

M. Loyal.

Dernières publications de la Librairie
TRASSE et STOCK

LE THÉ CHEZ MIRANDA

Par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM
Un vol. in-18..... 3 fr. 50

SOI, par PAUL ADAM. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

LE PANTALON DE MADAME DESNOU

Par HENRI BEAUCLAIR
Un volume in-32..... 2 fr.

SEULS, Par FRANCIS POIOTEVIN

Un volume in-18..... 3 fr. 50

POUR PARAÎTRE BIENTÔT :

LES DEMOISELLES GOUBERT

Par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM
Un volume in-18..... 3 fr. 50

NOUVELLE LIBRAIRIE A. SOIRAT
PARIS, 146, rue Montmartre, 146, PARIS

RÉVÉLATIONS SCANDALEUSES SUR LES D'ORLÉANS
(OUVRAGE DEUX FOIS SAISI)

PHILIPPE VII
COMTE DE PARIS

PRÉTENDANT AU TRÔNE DE FRANCE
PETIT-FILS D'UN GEOLIER

PROUVÉ PAR
LES MÉMOIRES DE MARIA STELLA
(SEULE ÉDITION COMPLÈTE ET AUTHENTIQUE)

PAR JUGEMENT
DE LA
COUR ÉCLÉSIASTIQUE
DE FAENZA
DU 29 MAI 1824

PRONONCÉ EN AUDIENCE PUBLIQUE PAR
MONSIEUR VALERIO BOSCHI, PRO-
VICIAIRE GÉNÉRAL, IL EST DÉCLARÉ QUE
MONSIEUR LE COMTE DE JOINVILLE
A SUBSTITUÉ CRIMINELLEMENT LE FILS
DU GEOLIER CHIAPPINI À SA PROPRE
FILLE, MARIA STELLA, ET REND À CELLE-
CI SES VÉRITABLES TITRES.

Signé : ANGE MORICI,
Notaire-greffier-général-épiscopal.

Prix : 3 Francs

Il fut publié de 1830 à 1839 deux éditions de ce livre. C'est à peine s'il est possible aujourd'hui d'en trouver un exemplaire. Effroyable cauchemar pour Louis-Philippe, les mémoires de Maria-Stella ont été détruits avec une sorte de rage par la police du roi, le jour même de leur apparition.

L'auteur montre l'échange criminel d'elle-même, Maria-Stella, demoiselle du plus haut rang, contre un garçon de la condition la plus vile, qui régna depuis sous le nom de Louis-Philippe. Tout est appuyé de preuves solides dans ce volume écrit en caractères de feu.

Beaucoup de Parisiens ont connu Maria-Stella, femme de la plus austère vertu.

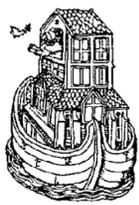
On ne sait ce qu'elle est devenue, depuis la publication de son livre. Disparut-elle volontairement de la scène politique, ou la fit-on disparaître dans l'espoir d'étouffer le scandale et l'indignation que ses Mémoires avaient provoqués dans l'opinion publique? C'est une recherche qu'il serait curieux de faire et nous serions fort obligé à qui nous renseignerait.

LES POÈMES DE LA CHAIR

Par ROBERT CAZE. Prix : 1 franc.

Le Gérant, A. SOIRAT.

Paris. — Imprimerie N. Blanpain, 7, rue Jeanne.



Achévé d'imprimer
le 30 juillet 1970

Tirage limité
à 250 exemplaires
Printed in France

L'ARCHE DU LIVRE
6 rue de l'Oratoire Paris

J. W. HAWKIN



Camille de Sainte
Croix-